

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT

Chine ancienne

@

**POÉSIES
DE L'ÉPOQUE
DES THANG**

**Traduction par le marquis
d'HERVEY-SAINT-DENYS**

Poésies de l'époque des Thang

à partir de :

POÉSIES DE L'ÉPOQUE DES THANG

(VIIe, VIIIe et IXe siècles de notre ère)

Traduites du chinois pour la première fois, avec une étude sur l'art poétique en Chine et des notes explicatives, par

le marquis d'HERVEY-SAINT-DENYS (1822-1892)

Première édition, Amyot, Paris, 1862. CXII+301 pages.

Réimpression Éditions Champ Libre, 1977.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

TABLE DES MATIÈRES

L'art poétique et la prosodie chez les Chinois

[L'art poétique — La prosodie]

Poésies de l'époque des Thang

Li-taï-pé : À Nan-king — Le brave — En bateau — En face du vin — La chanson des quatre saisons — Sur les bords du Jo-yeh — Le retour des beaux jours — Strophes improvisées — Le palais de Tchao-yang — Un jour de printemps, le poète exprime ses sentiments au sortir de l'ivresse — Sur la Chanson des têtes blanches — Le poète descend du mont Tchong-nân et passe la nuit à boire avec un ami — Pensée dans une nuit tranquille — La perdrix et les faisans — Chanson à boire — À cheval ! à cheval et en chasse ! — Quand les femmes de Yu-tien cueillaient des fleurs — À l'heure où les corbeaux vont se percher sur la tour de Kou-sou — Chanson des frontières — Même sujet — Pensées d'automne — Offert à un ami qui partait pour un long voyage — Le cri des corbeaux à l'approche de la nuit — La chanson du chagrin

Thou-fou : Promenade sur le lac Meï-peï — Avec de jeunes seigneurs et de galantes jeunes filles, le poète va respirer la fraîcheur du soir — Le départ des soldats et des chars de guerre — La pluie de printemps — Le vieillard de Chao-ling — Le recruteur — Offert à Pa, lettré retiré du pays de Oey — Une belle jeune femme — Le village de Kiang — La nouvelle mariée — Les huit immortels dans le vin — Une nuit de loisir dans la maison de campagne d'un ami — Vers impromptus sur une peinture de Ouang-tsaï — Le fugitif — Au coucher du soleil — Au général Tsao-pa — A Tchao-fou qui, prétextant une maladie, se retirait vers les régions de l'Orient — Le poète voit en songe son ami Li-taï-pé — Le neuvième jour du neuvième mois, en montant aux lieux élevés — Devant les ruines d'un vieux palais — En bateau, la veille du jour des aliments froids — Chant d'automne

Ouang-po : Le pavillon du roi de Teng — Partie de plaisir dans la montagne, près d'une source appelée *la Source du printemps*

Yang-khiong : Chant du départ — Le vieux pêcheur

Oey-tching : Le poète expose ses sentiments

Tchin-tseu-ngan : Quand on porte une pensée dans son cœur on la loge dans ses yeux, et si les sentiments veulent s'échapper on les confie à la parole — Le poète prend congé d'un ami

Lo-pin-ouang : En prison, le poète entend chanter la cigale

Song-tchi-ouên : La pluie venue du mont Ki-chan

Poésies de l'époque des Thang

Kao-chi : Le retour dans la montagne — Tristesse — Impressions d'un voyageur loin de son pays — Au poète Thou-fou — A Tong-ta, lettré célèbre, qui partait pour un voyage lointain

Quang-oeuy : A un ami absent — En se séparant d'un voyageur — Adieux au printemps — La montagne n'est que silence et solitude

Mong-kao-jèn : Visite à un ami à un ami dans sa maison de campagne — Le poète attend son ami dans une grotte dans une grotte du mont Nié-chy

Tchang-kien : Une nuit dans la montagne — Le tombeau de Tchao-kiun — Le lever du soleil au couvent du mont Po-chan

Thao-han : Le poète passe la nuit au couvent de Tien-tcho

Oey-yng-voé : La solitude

Quang-tchang-ling : Méditation — La chanson des nénuphars

Tsin-tsan : Improvisé devant les fleurs — Un songe de printemps

Tchang-tsi : Une femme fidèle à ses devoirs

Pé-kiu-y : L'herbe — En annonçant à Youen-pa qu'il va devenir son voisin

Li-chang-yn : Ma-oeuy

Peï-y-tchi : Les mesures de jade

Tchang-jo-hou : Le printemps, le Kiang, la lune, les fleurs et la nuit

Tchu-ouan : Le poète découvre la retraite d'un lettré de ses amis qui vivait retiré dans la montagne

Tsouï-hao : Sur la rivière de Jo-yeh — Au départ pour les frontières

Tchang-sin : Le bruit des fifres

Tchu-kouang-hi : L'étudiant — La maison des champs

Thang-han-king : La statue de la Tisseuse céleste

Quang-leng-jèn : Sur un vieil arbre couché au bord de l'eau sur le sable du rivage

Li-y : Le poète passe une nuit d'été sous les arbres

Tchang-oeuy : En bateau et la tasse à la main

Tsien-ki : Souvenir de l'Antiquité évoqué par une longue nuit d'automne

Pe-lo-yé : L'isolement

Tsouï-min-tong : S'enivrer au milieu des fleurs

Han-ouo : Imitation de Tsouï-kouè-fou

Kheng-tsin : Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent

Tai-cho-lun : Dans une hôtellerie, le dernier soir d'une année qui s'accomplit.

@

L'ART POÉTIQUE
ET LA PROSODIE
CHEZ LES CHINOIS

I

@

p.011 « Lorsque, dans les études historiques, on cherche à examiner les mœurs, les détails de la vie sociale et le degré de civilisation d'un peuple à une époque déterminée, on trouve d'ordinaire peu de traits pour former ce tableau dans les chroniques régulières, que remplissent les récits des guerres et des batailles : on consulte avec plus de profit les légendes, les contes, les poésies, les chansons populaires, qui conservent le caractère particulier de leur siècle. Souvent alors, entre deux époques éloignées, on retrouve la continuation d'usages singuliers dont la trace ne paraissait pas dans l'histoire. ¹

Je cite textuellement ce début d'un mémoire que M. Éd. Biot publiait, en 1838, sur le *Chi-king* ou *Livre des vers*, l'un des textes sacrés de la Chine, parce qu'il est l'expression la plus juste et la plus exacte du sentiment qui m'a conduit moi-même à entreprendre les traductions que je publie aujourd'hui. J'ajouterai que si des études de cette nature peuvent offrir quelque part un intérêt puissant, c'est assurément dans le vaste champ de la littérature chinoise. Prenons l'Europe pour sujet de comparaison, ou, si l'on veut, afin de restreindre le tableau, prenons celle des parties de l'Europe dont les richesses poétiques, en raison même de leur origine très reculée, ont fourni le plus de matériaux à l'histoire.

¹ *Revue du Nord*, n° 2.

Poésies de l'époque des Thang

La Grèce, par sa position géographique, se trouvait en quelque sorte à portée de tous les peuples de l'ancien ^{p.012} monde. Aussi les nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe lui envoient-elles des conquérants et des colons. Des émigrants que la tradition fait venir de Saïs apportent l'olivier dans l'Attique et agrandissent les douze bourgs dont la réunion devait former Athènes. Thèbes est bâtie par un Phénicien. Après eux, voici les Hellènes ; ceux-là sont partis du Caucase et s'avancent en conquérants. Les peuples primitifs disparaissent et se fondent avec les nouveaux venus. Plus tard nous assistons à l'invasion de Xerxès, battu à Salamine ; puis à celle des Macédoniens, vainqueurs à Chéronée. C'en est fait de la Grèce ; et la maison de Pindare, restée seule debout au milieu des ruines de Thèbes, atteste que la mort de Philippe ne lui a pas rendu son indépendance. Lors du démembrement de l'empire d'Alexandre, la guerre lamiaque ne l'a conduite qu'à de nouveaux désastres ; il faut qu'elle livre Démosthène et qu'elle reçoive dans Athènes une garnison macédonienne. Cent soixante-seize ans plus tard, Corinthe succombe à son tour, cette fois devant le consul Mummius, et la Grèce devient province romaine sous le nom d'Achaïe.

Il est impossible que des révolutions si multipliées n'aient pas introduit beaucoup de confusion dans les traditions et par conséquent dans la poésie de l'Hellade. Tous les peuples qui s'y succédaient y laissaient nécessairement quelque chose de leurs mœurs et de leur génie. Quant aux manifestations intimes de la pensée populaire qui devaient toutes se confondre dans un même cri de liberté, on conçoit que la conquête macédonienne, pas plus que la conquête romaine, n'ait favorisé leur expansion.

Le spectacle que nous offre la Chine est tout différent. Nous sommes en présence d'un peuple homogène dont on peut dire

Poésies de l'époque des Thang

qu'il n'a jamais été ni renouvelé ni conquis. ^{p.013} Pendant les quatre mille ans de son existence historique, des Huns, des Tartares, des Mongols ou des Mandchous ont bien interrompu quelquefois la série des dynasties nationales, et régné, les uns dans les provinces du Nord, les autres sur la totalité de l'Empire (la maison aujourd'hui régnante est elle-même étrangère) ; mais jamais le Chen-si n'est devenu tartare, pas plus que la Chine n'est devenue mongole ou mandchoue ; ce sont les vainqueurs qui sont devenus chinois.

C'est le propre des civilisations avancées de s'imposer à la force brutale, et de se venger, par la supériorité morale, des humiliations et des défaites. Il fallut que Rome se trouvât en contact immédiat avec la Péninsule hellénique, si polie et si savante ; il fallut que le génie grec fût en quelque sorte invasion en Italie, pour réveiller les sens grossiers du soldat romain. N'avait-on pas vu, lors de la prise de Corinthe, les centurions de Metellus jouer aux dés sur les tableaux de Parrhasius et d'Appelle ? Si grande toutefois qu'ait été l'influence de la Grèce sur ses conquérants, elle fut loin d'égaliser celle qu'exerça la Chine sur ses maîtres étrangers et barbares. L'absorption est complète, la transformation radicale, l'assimilation presque immédiate. On voit arriver ces rudes cavaliers du Nord, montés sur leurs petits chevaux que rien ne fatigue, traînant à leur suite leurs femmes et leurs enfants. Ils s'abattent, au milieu d'un nuage de poussière, sur les fertiles vallées du Hoang-ho ou du Hoai-ho, quelquefois même du Yang-tseu-kiang ; ils ravagent des provinces entières, incendient les villes et finissent par s'établir dans les contrées qu'ils ont conquises. Leurs chefs prennent possession des palais de Lo-yang ou de Tchang-ngan, et contemplant avec surprise toutes ces merveilles de l'art asiatique, réunies par tant de souverains, fruit d'une civilisation tant de fois séculaire. Il semble

Poésies de l'époque des Thang

que la barbarie ^{p.014} recommence et que la nuit se fasse en Asie comme elle se fit en Europe quand le monde romain s'écroula. Mais bientôt l'obscurité se dissipe ; quelques années suffisent pour transformer les envahisseurs ; ils ont dépouillé leurs mœurs sauvages pour adopter celles des vaincus. A peine les reconnaît-on sous leurs noms chinois, avec leurs vêtements de soie, devisant sur les livres sacrés, entourés de poètes et d'érudits. Le nomade s'est fait lettré.

Je mentionnais plus haut la position géographique de la Grèce, qui la plaçait en quelque sorte sur la grande route du genre humain. Située à l'autre extrémité du globe, en dehors du flux et du reflux des peuples, la Chine se présente à nous sous des conditions particulières d'existence et d'isolement. Ce n'est pas qu'elle soit demeurée sans aucun contact avec le reste du monde, on se tromperait beaucoup en admettant cette thèse toute faite que dément une étude un peu attentive des données de l'histoire. La Chine a eu ses périodes d'expansion et de conquête ; ses armées se sont avancées jusqu'aux rives de la Caspienne ; un de ses généraux a pu songer sérieusement à se mesurer avec les légions romaines. D'un autre côté, presque tous les peuples de l'Asie centrale que nous voyons tour à tour se jeter sur l'Europe ont commencé par entamer ses limites. Pour ne citer qu'un exemple, les prédécesseurs d'Attila avaient livré plus d'une bataille sur les confins de la Chine, avant que le fléau de Dieu ne se heurtât dans les plaines de Châlons contre les confédérés de la Gaule. Seulement, comme elle ne barrait point le passage aux futurs dominateurs de l'Occident et que le mouvement se produisait en quelque sorte parallèlement à ses frontières, elle réussit presque toujours à repousser les invasions. Les Huns, les Tartares et les Niu-tché ne se sont jamais établis que dans ses provinces les plus septentrionales, et pour subjuguier les ^{p.015}

Poésies de l'époque des Thang

autres, il ne fallut rien moins que la formidable puissance des héritiers de Gengis Khan.

Voilà donc un peuple qui a vécu de sa vie propre ; une société qui s'est développée en dehors de toute influence extérieure capable de la modifier profondément ; non pas sans révolutions, mais sans aucun de ces bouleversements fondamentaux qui, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, ont si fréquemment altéré les conditions politiques des autres parties du globe. N'y aura-t-il pas un grand intérêt à étudier de près cette société, à chercher dans sa littérature les traits saillants de sa physionomie ?

Mais sur quel point fixer ses regards ? L'horizon est immense. Depuis les temps du *Chi-king*, de ces chants primitifs traduits en latin par le père Lacharme et commentés par Éd. Biot, trente siècles se sont écoulés ; trente siècles durant lesquels la Chine n'a cessé d'avoir des poètes, écrivant tous dans une même langue, qui s'est assurément modifiée d'âge en âge, mais non point cependant si profondément qu'un moderne lettré de cet Empire ne puisse encore entendre les écrits de ses plus antiques devanciers. Si l'on ne cherche que des tableaux de mœurs ou des enseignements historiques dans les archives de la poésie chinoise, l'embarras sera grand pour choisir, entre tant de siècles, la période sur laquelle l'attention devra se concentrer. L'hésitation n'est plus permise si l'on veut donner également à son travail un intérêt littéraire, car les poètes ont eu leur grande époque dans le pays de Confucius comme dans l'empire des Césars. Cette époque nous est désignée d'une seule voix depuis mille ans par tous les écrivains de la Chine ; c'est l'époque de la dynastie des Thang, l'époque de Thou-fou, de Ouang-oey et de Li-taï-pé, poètes mieux traités peut-être par la renommée que ne le sont eux-mêmes Horace et Virgile, puisque leurs vers, trésors d'une langue toujours vivante,

Poésies de l'époque des Thang

jouissent ^{p.016} encore jusque dans les villages de leur antique patrie d'une véritable popularité.

Avant d'examiner quelles qualités distinguent les productions de ces génies tant vantés, avant d'aborder surtout la partie purement prosodique de cette étude, il sera bon, je crois, d'analyser rapidement le plus ancien monument de la poésie chinoise, de voir ce qu'est le *Chi-king* en lui-même, quels sujets ont inspiré surtout les poètes de la Chine, par quelles phases en un mot l'art poétique a passé, depuis ce précieux recueil jusqu'à l'époque des Thang, à laquelle il conviendra de nous arrêter.

Tout se tient, tout se lie, tout sent la tradition dans la littérature comme dans les mœurs de ce peuple homogène, et ce ne sera peut-être pas le trait le moins saillant de la revue que nous allons faire que de constater cette constante similitude, cette communauté héréditaire d'idées, de formes et d'intentions si remarquables, si constantes, qu'entre les antiques pièces du *Chi-king* et certaines compositions modernes, il existe assurément moins de dissemblances qu'entre les vers du *Roman de la Rose* et les élégies d'André Chénier.

Je citais au commencement de cette étude quelques considérations que M. Éd. Biot avait placées lui-même au début d'un premier mémoire sur le *Chi-king*, ou *Livre des vers*. J'emprunterai maintenant à ce savant si regrettable l'appréciation qu'il fit du même ouvrage dans un second travail plein d'intérêt :

« Cet ouvrage, écrivait-il, l'un des plus remarquables comme tableau de mœurs que nous ait transmis l'Asie orientale, est en même temps l'un de ceux dont l'authenticité saurait le moins être contestée. Ce *Livre des vers* n'est pas, comme on pourrait le croire, un poème sur un seul sujet historique, c'est un recueil où

Poésies de l'époque des Thang

sont rassemblées sans beaucoup d'ordre des odes toutes antérieures ^{p.017} au VIIe siècle avant notre ère, lesquelles se chantaient dans les campagnes et villes chinoises comme les compositions des premiers poètes de notre Europe se chantaient dans l'ancienne Grèce. Le style de ces odes est simple, le sujet est toujours varié, et elles nous représentent en réalité les chansons populaires des premiers âges de la Chine. Ce seul énoncé suffit pour faire comprendre le genre particulier d'intérêt qui doit se rattacher à la lecture du *Chi-king*, comme étude des mœurs anciennes des Chinois, qu'il nous montre dans leur simple nature sans aucun des ornements grandioses, sans aucune des exagérations qu'on rencontre dans la plupart des poèmes épiques de l'Orient. ¹

Le *Chi-king* comprend quatre sections. La première est appelée *Koue-fong*, ou mœurs des royaumes. Elle se compose de chansons populaires recueillies par l'ordre des empereurs, durant les tournées qu'ils faisaient dans leurs propres domaines, ainsi que de celles qui étaient le plus en vogue parmi les royaumes feudataires et que les grands vassaux étaient tenus d'apporter à la cour, lorsqu'ils venaient renouveler leurs hommages à des époques déterminées. D'après la nature de ces chansons, le souverain jugeait de l'état des mœurs dans les diverses parties de son vaste empire et pouvait ainsi distribuer le blâme ou l'éloge aux délégués de sa puissance, considérés comme moralement responsables des populations gouvernées par eux.

¹ Recherches sur les mœurs des anciens Chinois d'après le *Chi-king*, par M. Éd. Biot, *Journal asiatique*, novembre 1843.

Poésies de l'époque des Thang

Un haut dignitaire, ayant le titre de ministre préposé à la musique, était chargé de les examiner et de les conserver soigneusement. Cet usage, qui paraît remonter à la dynastie des Chang et qui fut consacré au XII^e siècle avant p.018 notre ère par les institutions de la dynastie des Tcheou, tomba graduellement en désuétude, à mesure que les empereurs s'amollirent et que leur autorité alla décroissant. En 770 avant J.-C., les princes feudataires se rendirent à peu près indépendants ; les tournées impériales cessèrent, et en même temps finit le recueil des chansons populaires.

La seconde et la troisième partie renferment des pièces d'un rythme plus grave. Ce sont des odes, toujours contemporaines des événements, où l'on célèbre les vertus et les hauts faits des premiers Tcheou, de quelques-uns de leurs descendants, des ministres et des généraux illustres. D'autres sont des chants adressés à l'empereur par des gouverneurs de province, ou composés à l'occasion des plus importantes solennités. On y rencontre parfois de sévères censures et de l'administration publique et de la conduite même du souverain.

La quatrième partie, enfin, contient des hymnes qui se chantaient en grande pompe, durant la célébration de certains sacrifices, et lorsqu'on procédait aux funérailles des empereurs. On y trouve, au chapitre III, des fragments qui remontent à la dynastie des Chang, dont le fondateur a précédé Sésostris.

C'est à Confucius que l'on doit la conservation de tout ce qui a survécu de ce précieux recueil. Il contenait près de quatre mille pièces à l'époque où, redoutant déjà pour elles l'oubli qui les eût toutes englouties peut-être, il choisit et transcrivit lui-même les

Poésies de l'époque des Thang

trois cent cinq morceaux que nous possédons encore aujourd'hui ¹.

Pénétré, comme je le suis, de cette pensée que les annales poétiques d'une nation sont le plus fidèle miroir ^{p.019} de ses mœurs, mais conduisant du reste ses recherches dans une voie purement archéologique, sans se préoccuper de la question littéraire, M. Éd. Biot a demandé au *Chi-king* le secret de l'Antiquité chinoise. Pour me servir de ses propres expressions, il a exploré ce vieux recueil « comme un voyageur au VI^e siècle avant notre ère eût pu explorer la patrie de Confucius ». Il nous fait assister aux premiers âges de la Chine, évoquant en quelque sorte une société qui n'est plus. Par lui, nous savons que les maisons étaient bâties en terre, suivant un mode de construction connu sous le nom de *pisé* dans le Midi de la France ; que les poutres étaient en bois de bambou, en bois de pin ou de cyprès ; que la culture avec irrigation était déjà organisée dans cette vaste plaine qui forme la vallée inférieure du fleuve Jaune ; que les bœufs et les moutons constituaient la principale richesse des familles puissantes ; que les charrues, la bêche, la faux et la faucille étaient, dès cette époque, en usage. Nous assistons avec lui aux moindres détails de la vie domestique, aux repas de la famille, et jusqu'à la préparation des aliments les plus usités. C'est un monde oublié qui sort de sa tombe, quelque chose d'analogue aux fouilles de Ninive, avec cette différence que les persévérants explorateurs de la vallée du Tigre ne mettent au jour que des ruines, tandis que nous voyons reparaître à l'appel du savant un peuple qui vit et qui s'agite.

¹ Le *Chi-king* renfermait originairement trois cent onze pièces, mais six d'entre elles ont péri dans l'incendie des livres.

Poésies de l'époque des Thang

S'il pouvait subsister des doutes sur la haute antiquité de ces mélanges, un examen attentif les dissiperait bientôt. Tout est primitif dans le *Chi-king*, le style, la versification, le choix des sujets. On y voit un peuple pasteur à l'aube de la civilisation. Quoi de plus simple, par exemple, de mieux fait pour nous reporter aux premiers siècles de l'histoire que l'ode 8 de la première partie (chap. VII) ¹ ? p.020

Le coq a chanté, dit la femme ; l'homme répond : On ne voit pas clair, il n'est pas encore jour. — Lève-toi et va examiner l'état du ciel. — Déjà l'étoile du matin a paru. Il faut partir ; souviens-toi d'abattre à coups de flèches l'oie et le canard.

Tu as lancé tes flèches et tu as atteint le but. Buvons le vin et passons ensemble notre vie. Que la musique de nos instruments s'accorde ; qu'aucun son irrégulier ne frappe nos oreilles.

Et ce chasseur, qui doit pourvoir à coups de flèches aux besoins du ménage, n'est pas, comme on l'imaginerait peut-être, un pauvre montagnard condamné aux nécessités d'une vie de labeur ; c'est un homme riche, car l'ode finit ainsi :

Offre des pierres précieuses à tes amis qui viennent. Ils les emporteront suspendues à leur ceinture. Salue tes bons amis en leur offrant des présents.

L'ode 4 est des plus caractéristiques (chap. IX) ². Peut-être n'en trouverait-on d'analogue chez aucun autre peuple. C'est un soldat qui parle :

¹ [cf. trad. Couvreur ; trad. Granet.]

² [cf. trad. Couvreur.]

Poésies de l'époque des Thang

J'ai gravi la montagne aride, sans arbres et sans verdure, pour jeter les yeux sur la maison de mon père, et il me semble l'entendre dire : Hélas ! mon fils est au service du prince ; il ne peut se reposer ni le jour ni la nuit. S'il est prudent et sage, il cherchera à revenir et il ne tardera pas.

J'ai gravi la montagne garnie d'arbres et de verdure pour jeter les yeux sur la maison de ma mère, et il me semble l'entendre dire : Hélas ! mon fils sert le prince, et il ne peut dormir ni la nuit ni le jour. S'il est soigneux et vigilant, il pourra revenir ; il ne doit pas rester loin de nous. p.021

J'ai gravi la montagne élevée pour jeter les yeux sur la maison de mon frère aîné, et peut-être il dit en ce moment : Hélas ! mon jeune frère s'acquitte de son devoir pour le service du prince ; jour et nuit il se fatigue. Il doit songer avant tout à revenir et à ne pas mourir loin de nous.

L'Iliade est le plus ancien poème de l'Occident, le seul qui puisse nous servir de comparaison pour juger les deux civilisations qui se développaient parallèlement, dans des conditions si différentes, aux deux extrémités de la terre habitée. D'un côté la vie guerrière, des sièges sans fin, des combattants qui se provoquent, le sentiment de la gloire militaire qui anime au même degré le poète et ses héros ; on se sent au milieu d'un camp. De l'autre les regrets du foyer domestique, la nostalgie d'un jeune soldat qui gravit la montagne pour tâcher d'apercevoir au loin la maison de son père ; une mère que Sparte eût rejetée de ses murs, un frère qui conseille à l'absent, non d'illustrer sa race, mais de revenir avant tout. On se sent dans un autre monde, dans je ne sais quel atmosphère de quiétude et de vie champêtre. La raison en est simple, je l'ai indiquée plus haut. Trois ou quatre fois conquise, au temps d'Homère, la Grèce devait

Poésies de l'époque des Thang

être guerrière comme ses envahisseurs. Maîtresse incontestée des plus magnifiques vallées du globe, la Chine devait rester pacifique comme ses premiers colons.

Si l'on joint au *Chi-king* plusieurs pièces de vers qui se trouvent dans le *Chou-king* aux chapitres de Yao et de Chun, et quelques chants transmis de bouche en bouche depuis la plus haute antiquité, on réunit environ quatre cents morceaux dont l'ensemble constitue chez les Chinois les premières archives de la poésie.

L'amour de la paix, du travail et de la famille, le respect pour le pouvoir absolu et la déférence pour les ^{p.022} aînés, la gravité dans les moindres circonstances de la vie, la résignation jointe à la persévérance, une volonté robuste plus apte toutefois à résister qu'à entreprendre, voilà ce qui semble résumer le caractère dominant de cette période, où les sentiments sont exprimés simplement dans un laconisme naïf, souvent plein d'énergie, qui contraste singulièrement avec le style recherché de la versification moderne.

L'esprit de la nation chinoise ne paraît guère s'être modifié à quelque phase de l'histoire qu'on se reporte, mais les mœurs publiques ont subi à diverses époques des modifications profondes que les poètes nous révèlent et qui, disons-le, ne justifient que trop le culte professé par les Chinois pour leur Antiquité.

Des comparaisons attentives entre les productions des poètes qui vécurent peu après Confucius et celles que ce personnage célèbre nous a conservées de leurs devanciers, permettraient déjà de saisir des différences notables dans la manière de voir et de sentir. Je citerai surtout deux points importants à l'égard desquels le changement opéré m'a particulièrement frappé. L'un

Poésies de l'époque des Thang

est relatif au sentiment religieux, l'autre à la condition des femmes.

L'idée de la divinité, qui revient souvent dans les poésies antiques, s'y montre constamment avec une grande noblesse. Il s'agit toujours d'un Dieu unique, le *Chang-ti* (Souverain Seigneur), qui habite le ciel où il reçoit près de lui ceux qui ont pratiqué la vertu sur la terre, qui tient entre ses mains les destinées du monde, à qui tous les hommes ont recours comme au dispensateur des récompenses ou des peines. Point de demi-dieux ni d'influences secondaires, mais des invocations d'une grandeur si simple que les missionnaires du XVIIIe siècle ont pu, non sans justesse, comparer la religion des anciens Chinois à celle des premiers Hébreux. Dans les hymnes que ^{p.023} chantaient en l'honneur de leur premier ancêtre les empereurs de la dynastie des Chang (qui régnèrent du XVIIIe au XIIe siècle av. J.-C.), on trouve des morceaux tels que celui-ci :

Nos ancêtres révéraient le Souverain Seigneur ;
(Aussi) dès que vinrent des temps favorables,
Le Souverain Seigneur fit naître Tching-tang (notre illustre aïeul).
Par ses vertus, par sa piété, Tching-tang surpassait encore ses
devanciers :
Chaque jour, l'éclat de ses mérites montait comme un hommage
vers le ciel.
Le Souverain Seigneur fut touché du culte que (notre aïeul) lui
rendait,
Par un décret de sa volonté suprême, Tching-tang fut appelé à
gouverner les neuf provinces (l'Empire).

Une ode du *Chi-king* s'exprime ainsi en parlant du héros fondateur de la dynastie des Tcheou :

Poésies de l'époque des Thang

Ouen-ouang habite maintenant les demeures célestes ; ô que sa gloire est grande dans les cieux !

.

Qu'il s'élève (au plus haut de ces régions sublimes) ou qu'il consente à s'abaisser (vers les régions terrestres), toujours il est auprès du Souverain Seigneur.

Une antique chanson contient enfin cette belle idée :

Quand l'homme est malade, il appelle son père et sa mère ;
quand il est triste, il invoque le Ciel.

A mesure qu'on s'éloigne des premiers âges, et surtout à partir du siècle de Confucius et de Lao-tseu, la manifestation d'un véritable sentiment religieux devient de plus en plus rare chez les poètes ; on le voit remplacé par des sentences de pure morale dans les ouvrages des lettrés héritiers des doctrines du célèbre philosophe, ou ^{p.024} bien par les vagues aspirations de la vie contemplative quand le poète appartient à l'école mystique de Lao-tseu.

Ces deux esprits éminents, et particulièrement Confucius qui voulait réformer les mœurs de son siècle, ont-ils professé leurs doctrines pour remplacer des croyances déjà perdues ? Ont-ils eux-mêmes altéré la pureté du déisme primitif en lui substituant les dogmes de leurs propres théories ? La question est trop grave et trop complexe pour que j'entreprenne de la décider. Constatons toutefois que de cette époque date la pluralité des cultes en Chine, comme aussi les premiers symptômes du scepticisme que nous verrons peu à peu se manifester.

Déjà les montagnes où se retirent les sectateurs du *Tao* vont se peupler de tous les êtres surnaturels que l'imagination peut enfanter sous l'influence du jeûne et de la solitude. Le peuple fera

Poésies de l'époque des Thang

de ces solitaires eux-mêmes les héros d'une infinité de légendes. La langue s'enrichira d'un mot dont la représentation graphique porte avec elle son commentaire, composé de *l'homme* et de la *montagne*, il sert à désigner un *immortel*. Bientôt viendront les fées et les magiciens avec leur cortège ordinaire, et les génies de toute sorte, habiles à se transformer de mille façons. Les poésies des Han seront remplies de ces merveilles auxquelles le fameux empereur Vou-ti ajoutait une foi si profonde, qui déjà sous les Tsin rencontrent de nombreux incrédules, et qui ne paraissent plus jouer, chez les poètes des Thang, qu'un rôle analogue à celui des fictions de la mythologie grecque dans les vers de Virgile et de ses contemporains.

Cependant on n'abandonne point des rites sacrés qui remontent au berceau de la monarchie, dans un pays où le principal culte est celui de la tradition. Aussi nous assistons depuis deux mille ans à ce curieux spectacle d'empereurs tao-sse ou bouddhistes, ayant à la fois une ^{p.025} religion officielle et des croyances privées, sacrifiant au *Chang-ti*, comme grands pontifes, dans les solennités traditionnelles, sauf à porter sous leurs habits des amulettes consacrées par quelque bonze ou par quelque prêtre de Bouddha ¹.

J'arrête cette digression pour arriver au second fait notable qui me paraît ressortir de la comparaison des pièces du *Chi-king* avec celles d'une époque moins reculée.

¹ Parmi les tristes trophées exposés l'hiver dernier aux Tuileries, en témoignage des actes de pillage et de vandalisme accomplis par l'Europe civilisée au palais d'été de l'empereur chinois, on voyait figurer plusieurs objets, et notamment une sorte de tabernacle doré rempli de symboles bouddhiques, qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la religion particulière de Tao-kouang. M. Pauthier a publié, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, un intéressant article au sujet d'une amulette provenant de la même source, et servant à constater le même fait. Enfin j'ai eu communication moi-même de nombreux petits livres recueillis dans les diverses chambres du palais ; ils renferment presque tous des instructions ou des prières relatives au culte de Bouddha.

Poésies de l'époque des Thang

La femme des poésies antiques est la compagne d'un époux qui prend ses conseils et qui jamais ne lui parle en maître. Elle choisit librement l'homme à la vie duquel elle doit associer la sienne ; le mariage ne la prive pas d'une raisonnable liberté ; rien ne révèle encore la polygamie dans les chansons du *Koue-fong*, composées entre le XIIe et le VIIIe siècle avant notre ère. Si la tradition veut que Chun ait donné ses deux filles à Yu, en le choisissant pour lui succéder ; si le *Tcheou-li* mentionne un grand nombre de concubines impériales, indépendamment de l'impératrice en titre ¹, on pourrait croire que c'étaient là seulement de royales exceptions, en désaccord avec les mœurs populaires. p.026

Lève-toi et va examiner l'état du ciel.

.....

Buvons le vin et passons ensemble notre vie. Que la musique de nos instruments s'accorde et qu'aucun son irrégulier ne frappe nos oreilles

dit la femme à son mari, dans une ode que je citais plus haut. Plus loin, à l'ode 19 du même livre ², c'est un mari qui chante :

A la porte orientale de la ville on voit des femmes si souples et si gracieuses qu'elles ressemblent à des nuages de printemps ; mais que m'importe à moi qu'elles aient la grâce et la souplesse des nuages. Sous sa robe blanche et sous son voile épais, ma compagne suffit pour me rendre heureux.

A la porte fortifiée de la ville on voit des femmes si fraîches et si jolies qu'elles ressemblent véritablement à des fleurs ; mais que m'importe à moi qu'elles aient l'éclat et la

¹ *Tcheou-li*, ou *Rites des Tcheou*, traduit pour la première fois du chinois par feu Éd. Biot, t. I, p. 154 et suiv.

² [cf. trad. Couvreur ; trad. Granet]

Poésies de l'époque des Thang

fraîcheur des fleurs les plus charmantes. Sous sa robe blanche et sous son voile épais, ma compagne suffit pour me rendre heureux.

Voyons encore ce dialogue naïf, qui peint la bonne harmonie entre deux époux :

Déjà la glace est fondue, déjà les eaux du fleuve Tchîn et Oueï recommencent à couler librement.

Le mari et la femme ont cueilli chacun la fleur Lân¹ ; chacun d'eux la tient à la main.

Que n'irais-je voir (la fête) ? dit la femme. Je l'ai vue déjà, répond l'homme, mais avec vous j'y retournerai.

Au-delà du fleuve Oueï, il est un grand concours d'hommes et de femmes ; on se réjouit, on s'amuse, on passe p.027 gaiement plusieurs jours. On s'offre mutuellement des pivoines.

Les fleuves Tchîn et Oueï ont des eaux profondes et limpides, les époux qui se promènent ensemble sur leurs rives, oh ! combien le nombre en est grand !

N'irais-je pas voir (la fête) ? dit la femme. Je l'ai vue déjà répond l'homme, mais avec vous j'y retournerai.

Les chants postérieurs au recueil de Confucius nous présentent de tout autres tableaux. L'amour ne s'exprime plus désormais que par la bouche des femmes, et quand il parle, c'est le plus souvent pour gémir, dans un langage sans dignité, ou de la longue absence d'un seigneur et maître, ou de sa superbe

¹ Le nom de cette plante se rencontre aussi souvent dans les poésies chinoises que ceux du lys ou de la rose chez les poètes européens. La plupart des dictionnaires le traduisent par *epidendrum*, mais le seul fait certain, c'est qu'elle appartient à la grande famille des Orchidées.

Poésies de l'époque des Thang

indifférence et de la triste longueur des journées, au fond de l'appartement intérieur.

Écoutez ces vers du poète Fan-yun. Il se fait l'interprète des pensées dont le cœur d'une jeune femme est agité.

Les herbes du printemps s'inclinent, tout enivrées de la tiède rosée ;

Une jeune femme est couchée solitaire, au fond de l'appartement intérieur.

Hélas ! pense-t-elle, la tristesse va faner mon visage ;

Chaque jour, mon cœur se consume en de vains désirs.

Et cet autre fragment de Ouang-seng-jou, qui veut peindre les impressions d'une jeune femme dont le mari voyage au loin.

La lune est haute et brillante ; j'ai soufflé ma lampe ;

Mille pensées s'élèvent du fond de mon cœur ;

Mes yeux laissent échapper d'abondantes larmes ;

Et ce qui rend ma tristesse plus amère encore,

Hélas ! c'est que vous ne la connaîtrez même pas.

Ailleurs l'épouse se compare à un éventail de soie pure dont l'indolent possesseur sait apprécier les charmes tant ^{p.028} qu'une certaine température peut se maintenir ; mais, hélas ! s'écrie-t-elle, je redoute l'achèvement d'une saison si courte. Qu'il viendra vite le jour où l'éventail sera mis de côté !

On reconnaît la triste influence de la polygamie asiatique à laquelle le peuple chinois n'a point échappé. La jeune fille quitte maintenant la maison paternelle avant d'avoir conscience d'elle-même ; elle est fiancée dès l'âge le plus tendre à l'homme auquel il a plu à ses parents de la destiner. La personnalité de la femme s'est amoindrie ; elle appartient, elle ne se donne plus. Qu'il y a loin de ces fragments à l'ode 17 du *Chi-king* (Ire partie, chap.

Poésies de l'époque des Thang

III) ¹, que je demande à citer encore ; elle respire un parfum de délicatesse qui rendra le contraste plus saisissant.

L'aimable jeune fille (ma fiancée), qu'elle est jolie !
Elle m'a dit qu'elle viendrait me trouver au pied des remparts de
la ville ;
Je l'attends plein d'une ardeur impatiente, mais je ne la vois pas
apparaître.
En vain je tourne et je penche la tête de tous côtés.

L'aimable jeune fille (ma fiancée), qu'elle est charmante !
Elle m'a comblé de joie en me faisant un présent de couleur
rouge.
Ce présent de couleur rouge brille assurément d'un éclat bien
vif ;
Mais combien est plus séduisant encore l'éclat de celle qui me l'a
donné !

Elle-même, pour me l'offrir, a cherché la plante Y dans la
campagne ;
C'est une fleur très belle et très rare que la fleur de la plante Y ;
Sa beauté ni sa rareté ne sont pourtant pas ce qui la rend à mes
yeux si précieuse.
Tout son prix vient pour moi de celle qui me l'a donnée.

p.029 Ces rapprochements significatifs nous montrent suffisamment que, dans la société chinoise, le rôle des femmes avait bien changé. Si l'on voulait juger du degré d'abnégation à peine croyable auquel elles en vinrent à se condamner elles-mêmes, on n'aurait qu'à lire l'étrange ouvrage composé vers l'an 95 de notre ère par la célèbre Pan-hoeï-pan. Les missionnaires l'ont traduit dans leurs mémoires concernant les Chinois.

¹ [cf. trad. Couvreur ; trad. Granet]

Poésies de l'époque des Thang

Après les Tcheou vinrent les Thsin qui ne durèrent qu'un demi-siècle, mais dont le passage fut marqué par un de ces événements qui font époque dans l'histoire d'une nation. L'an 213 avant notre ère, trois ans après la bataille de Cannes, un homme venait de succéder aux descendants abâtardis de la dynastie fondée par Ouen-ouang. Cet homme trouvait la Chine divisée, démembrée, en pleine féodalité ; il voulut la ramener à son unité première et il réussit. Ce fut le Louis XI de l'Extrême-Orient ; mais comme le redoutable corps des lettrés s'opposait parfois à ses innovations envahissantes, en invoquant le respect pour certaines traditions, il conçut le plan tristement célèbre d'anéantir brusquement tout souvenir du passé ; il ordonna l'incendie des livres.

Cette mesure, exécutée avec une extrême rigueur, amena la perte irréparable d'un très grand nombre d'ouvrages précieux pour la littérature et pour l'histoire. Il ne faudrait point cependant s'en exagérer démesurément les conséquences et se figurer, par exemple, comme certains écrivains de l'Europe, que Thsin-chi-hoang-ti ait atteint son but au point d'anéantir tout ce qui était antérieur à lui. La Chine fut promptement délivrée de sa tyrannie. La proscription des livres ne dura guère plus de sept ans. Or, à supposer même, contre toute vraisemblance, qu'aucun exemplaire des livres répandus dans la ^{p.030} totalité de l'Empire n'ait échappé à cette proscription, imaginera-t-on que ce court espace de sept années ait suffi pour effacer de la mémoire de plusieurs millions d'hommes tout ce qu'ils devaient savoir par cœur des ouvrages et des auteurs les plus en renom ? La vérité est qu'à la renaissance des lettres, sous la grande et libérale dynastie des Han, au commencement du IIe siècle avant notre ère, la plupart des œuvres capitales furent reconstituées presque entièrement.

Poésies de l'époque des Thang

On conçoit, du reste, que les vers et les chansons célèbres, qui se gravent si nettement dans la mémoire, aient surtout traversé la crise sans subir de graves altérations. Ces faits ne sont mis en doute par aucun des écrivains de la Chine, et j'ajouterai qu'ils ne sauraient être contestés que par des personnes étrangères à l'étude du chinois. Entre les pièces du *Chi-king* de diverses époques, aussi bien qu'entre elles et les poésies postérieures à l'incendie des livres, il existe des nuances de style si parfaitement et si progressivement graduées qu'elles frappent immédiatement les yeux de tout sinologue, comme le témoignage le plus authentique de leur origine successive et de leur relative antiquité.

Aux dernières années de la dynastie des Thsin se rapporte la composition du *Li-sao*, poème trop célèbre en Chine pour que je n'en fasse point mention. Son auteur, appelé Kiu-yuen, était tout à la fois le ministre et le parent d'un roi de Thsou, l'un des grands vassaux de l'Empire, qui s'engagea dans une politique périlleuse et se vit bientôt dépouillé de ses États. Kiu-yuen avait essayé vainement de conjurer cette catastrophe, au moyen de sages conseils qui ne furent pas entendus. Plein de douleur et d'indignation, il écrivit alors ces chants dont le titre signifie à peu près : *Dire ce qu'on a sur le cœur, épancher sa tristesse* ; puis il alla se précipiter dans le ^{p.031} Kiu-pan, rivière du Hou-kouang actuel, et s'y noya malgré les efforts que firent, pour le sauver, de nombreux bateliers. Sa mort fut un deuil public, et telle est la vitalité des traditions dans le pays où cet événement s'accomplissait, au IIe siècle avant notre ère, qu'en 1716, époque de la publication du livre chinois qui me fournit ces détails ¹, l'usage subsistait encore de parcourir la rivière sur des bateaux

¹ *Youei ling tsi yao* (Recueil des usages qui se pratiquent dans chaque mois).

Poésies de l'époque des Thang

pavoisés, le cinquième jour de la cinquième lune, en commémoration de la triste fin de Kiu-yuen, et comme pour rendre hommage à son patriotisme malheureux.

J'ai dit que les poésies de l'époque des Han abondaient en fictions merveilleuses, dont l'origine s'expliquait par l'influence des doctrines de Lao-tseu. Le bouddhisme, qui paraît s'être introduit à son tour dans l'Empire chinois vers le commencement de notre ère, ne fit qu'augmenter la tendance des esprits à rêver un monde idéal. On vit se former une école littéraire qui s'adonna particulièrement à décrire les spectacles les plus étranges de la nature, les sites les plus sauvages et les plus pittoresques, les illusions produites par le clair de lune, l'aspect fantastique durant la nuit des bois et des rochers, des cavernes et des montagnes, des nuages et des blanches vapeurs, et cela dans un langage nouveau, recherché, souvent obscur, bien éloigné de la simplicité d'autrefois. Cette école qui reçut le nom de *Kouai*, c'est-à-dire *adonnée à l'extraordinaire*, offre, par ses conceptions et pour son style, des analogies véritablement surprenantes avec notre école romantique moderne. Le goût, qu'elle sut inspirer aux Chinois pour les promenades et les rêveries nocturnes, entra définitivement dans les mœurs. Ce n'est pas, aujourd'hui même, ^{p.032} l'un de leurs traits les moins caractéristiques, et il est intéressant d'en constater le point de départ.

L'époque dominante de cette période est celle de Vou-ti (l'empereur guerrier), l'un des plus grands souverains de la Chine, qui refoula vers l'Occident les peuplades barbares des Scythes et des Gètes, dont les ambassadeurs, sinon les armées, s'avancèrent jusqu'au cœur de la Sogdiane et de la Bactriane, et qui, durant un règne de cinquante-quatre ans (140-86 avant J.-C.), vit fleurir à sa cour plusieurs écrivains et poètes considérés

Poésies de l'époque des Thang

encore aujourd'hui comme des illustrations de leur pays. De ce nombre furent Sou-vou et Li-ling, également célèbres par leur caractère et par leurs ouvrages ¹. Vou-ti occupe une large place dans les traditions du peuple chinois ; à sa personne, à son entourage ou à ses conquêtes se rattachent la plupart de ces fictions et de ces légendes qui cachent souvent des renseignements précieux pour l'histoire, et qui seront désormais, pour la poésie, une source inépuisable d'allusions.

Sous le règne de l'un de ses successeurs directs, Hiao-ho-ti, qui régna de l'an 89 à l'an 106 de notre ère, on voit apparaître un nouveau genre de compositions qui offrirait à l'archéologue une mine bien plus féconde encore à exploiter. Ce sont des poèmes de longue haleine, moitié historiques moitié descriptifs, dont la seule origine démontrera l'importance. Ho-ti ayant manifesté l'intention de quitter Lo-yang et de donner une autre capitale à son empire, un illustre écrivain, Pan-kou, prit la défense de cette cité fameuse ; il fit en langage poétique une énumération détaillée de ses souvenirs et de ses monuments. L'empereur abandonna son dessein, et le succès du poème fut tel qu'on lui dut l'apparition de toute une ^{p.033} série d'ouvrages composés sur le même modèle, sinon sous les mêmes inspirations : l'éloge de la capitale du Sud par Tchang-ping, celui de Si-ngan, etc.

Les derniers princes de la dynastie des Han furent loin de se montrer aussi dociles aux représentations de leurs conseillers. Nous trouvons dans les annales poétiques de leur époque une infinité de requêtes en vers, écrites du fond de l'exil par des serviteurs fidèles qui gémissent de leur disgrâce, et plus encore de l'aveuglement de leur souverain. M. Biot a signalé comme un fait notable qu'aucun office servile n'existait à la cour des

¹ Voir les *Mémoires concernant les Chinois*, t. III, p. 316 et suiv.

Poésies de l'époque des Thang

monarques chinois ¹. On ne peut s'empêcher non plus de remarquer le ton de dignité qui règne toujours dans ces plaintes, et dans les suppliques même des exilés qui cherchent à rentrer en grâce, en faisant valoir leurs services méconnus. Pas un mot ne s'y rencontre qui avilisse le caractère de l'homme, pas une expression qui sente la basse adulation.

La dynastie des Han finit à peu près comme celle des Thsin qu'elle avait renversée, par les excès de son absolutisme, par la haine et l'indignation qu'engendrèrent ses sanglantes violences contre la classe des lettrés, gardienne des institutions antiques. Huit cents mandarins furent mis à mort le même jour sur le seul soupçon de se montrer hostiles à la politique impériale. Partout régnaient la terreur et la défiance, mais la fermentation des esprits allait croissant. On sentit le besoin de s'unir pour résister, et de se concerter pour agir. Des associations se formèrent d'abord, dont tous les membres se juraient un dévouement sans bornes, et dans lesquelles tous les degrés de l'échelle sociale étaient représentés. Ces premières associations en vinrent à se ménager entre ^{p.034} elles de mystérieuses intelligences. De formidables sociétés secrètes étaient dès lors organisées ; elles excitèrent de longues guerres civiles et entraînèrent la chute d'un pouvoir exécré.

A quelque point de vue qu'on l'envisage, c'est un fait assurément fort curieux que l'existence en Chine, au second siècle de notre ère, de ces sociétés secrètes qui n'ont jamais manqué de reparaître chaque fois qu'un gouvernement s'est jeté sur la pente fatale des révolutions. Le principe même de leur formation n'était point cependant un élément nouveau pour la société chinoise, où l'on aperçoit, dès la haute antiquité, les

¹ *Avertissement servant d'introduction à la publication du Tchéou-li, Paris 1851. [p. 13]*

Poésies de l'époque des Thang

traces d'une sorte de fraternité adoptive déjà sanctionnée par les rites. Une vieille chanson, contemporaine du *Chi-king*, nous donne la formule de l'un de ces pactes indissolubles, et comme ferait une formule algébrique, elle représente par deux caractères cycliques les noms à remplir des contractants.

Par le ciel et par la terre, par leur père et par leur mère,
En présence de la lune et en présence du soleil,
A et B se sont juré une inébranlable amitié.

.

Et maintenant si A, monté sur un char (élevé aux honneurs),
Rencontre B, coiffé d'un chapeau de paille grossière,
A descendra de son char pour marcher au-devant de B.

.

Qu'un autre jour B, voyageant sur un beau cheval,
Vienne à rencontrer A, chargé d'un ballot de colporteur,
B descendra de cheval, comme A était descendu de son char.

La solidarité parfaite, l'appui mutuel, le partage de la bonne et de la mauvaise fortune entre amis liés par une sorte de mariage ; tel est le germe de cohésion puissante que, dès les premiers âges, la race chinoise a possédée. En modifiant la forme du pacte, les siècles n'en ont point ^{p.035} altéré l'essence. Un roman très célèbre du siècle dernier dont quelques peintures licencieuses ne sauraient détruire le mérite comme tableau de mœurs ¹, nous montre, dans son prologue, douze compagnons d'enfance et de plaisir, signant tous ensemble un de ces indissolubles contrats. De nos jours encore, la coutume permet d'adopter quelqu'un pour son frère, ainsi qu'on put, suivant la loi romaine, et qu'on peut aujourd'hui, suivant la loi française, se donner un fils d'adoption.

¹ Le *Kin-ping-meï*, ouvrage qui parut pour la première fois sous le règne de Khang-hi (1665 de notre ère). Il abonde en détails précieux sur les mœurs intimes de la Chine.

Poésies de l'époque des Thang

Les pièces de vers attestant l'énorme place que tiennent les relations de l'amitié dans les mœurs chinoises sont innombrables, à toutes les périodes littéraires ; soit qu'il s'agisse de camarades d'enfance ou d'études, soit que l'attachement naisse de la reconnaissance, ou bien que, sous l'influence de la musique, une sympathie mystérieuse vienne tout à coup à se révéler¹. Le voyageur regrette, à l'aspect d'un beau site, l'absence de ses compagnons favoris ; l'exilé semble oublier sa famille pour ne songer qu'à ses amis, et nous voyons enfin les poètes de cette phase terrible de l'histoire chinoise, appelée l'époque des trois royaumes (qui s'étend de l'an 220 à l'an 265 de notre ère), célébrer surtout les amitiés fortes de quelques chefs à demi sauvages, comme nos bardes du Moyen Age auraient chanté la constance d'un preux chevalier et la fidélité de sa noble dame.

Des généraux heureux s'étaient partagé l'Empire et s'efforçaient mutuellement de se dépouiller, appelant autour d'eux tous les chefs des partisans, tous les solides champions célèbres par leurs exploits. C'était le règne des p.036 chercheurs d'aventures, l'époque d'une sorte de chevalerie errante dont parfois les héros ne manquent pas d'une certaine grandeur. Les uns sont recherchés pour la seule terreur que leur nom inspire, d'autres commandent de véritables armées, assez semblables à ces bandes de routiers et de malandrins qui devaient mille ans plus tard sillonner l'Europe. Tantôt gorgés d'or et de richesses, tantôt ne possédant plus qu'un cheval rapide et le sabre acéré qui ne les quitte jamais ; guerroyant à l'occasion pour leur propre compte, féroces ou généreux tour à tour, suivant que le caprice le leur dicte, ils usent de tout avec excès, ils se rassasient de tous

J'en ai traduit plusieurs chapitres, et ne renonce pas à poursuivre ce travail afin de le publier.

¹ Voir, plus loin, n. [532](#).

Poésies de l'époque des Thang

les plaisirs dans la fortune prospère, incertains qu'ils sont toujours du lendemain. Les plus terribles de ces aventuriers sont quelquefois des lettrés qui ont jeté le pinceau pour saisir le sabre, au milieu de ces luttes continuelles où la science ne rapporte rien. Ceux-là, raffinés dans leurs habits comme dans leur langage, affectent de contraster avec leurs grossiers compagnons. Ils prennent un luth, durant les instants de halte, et savent adresser des improvisations galantes aux beautés que leur approche n'a pas effarouchées. Plusieurs de ces curieuses pièces nous sont conservées ; j'ai essayé d'en traduire une qui me semble porter assez bien l'empreinte de cette période transitoire, entre la simplicité antique et la manière des Thang dont nous nous rapprochons.

Oh ! la belle fille ! qu'elle a de charme et d'élégance,
En cueillant ainsi des feuilles de mûrier sur le bord du chemin !
Les rameaux qu'elle agite rendent un bruissement plein
d'harmonie ;
Et les feuilles qu'elle détache, voyez comme elles tombent
prestement.

Sa manche, un peu relevée, laisse apercevoir une main blanche ;
p.037
Un bracelet d'or s'enroule autour de son poignet délicat ;
L'épingle qui retient ses cheveux est surmontée d'un passereau
d'or ;
Sa ceinture est ornée de pierres bleues de forme arrondie, qui se
balancent en frémissant.

Un collier de perles brillantes entoure son cou plus poli que le
jade,
Un collier retenu par une agrafe de corail et de pierres de
couleurs.

Poésies de l'époque des Thang

Le vent tourmente gracieusement les plis légers de sa robe de soie ;

On croirait voir flotter l'un de ces nuages qui servent de char aux Immortels.

Vous lance-t-elle un regard, il laisse après lui comme un trait de feu ;

Respire-t-on son haleine, on croit sentir le parfum de la fleur Lân.
Le voyageur qui passe arrête involontairement son cheval devant elle ;

Celui qui s'était assis pour réparer ses forces, oublie, en la voyant, le repas qu'il avait préparé.

Les pièces galantes se multiplient beaucoup depuis cette époque des trois royaumes, jusqu'à celle des Thang où elles deviendront d'une extrême rareté. Notons du reste que c'est à peu près la seule période littéraire durant laquelle on les voit figurer dans une proportion sensible, parmi la masse des autres compositions poétiques. Assurément il ne faudrait pas y chercher des sentiments plus dégagés de matérialisme que ceux que l'on pourrait rencontrer chez les poètes grecs ou romains, et d'ailleurs un nombre considérable de morceaux analogues à ceux des Han que j'ai cités plus haut en parlant de la condition des femmes, sont là pour attester que les mœurs chinoises n'avaient rien gagné de ce côté. Mais on y trouve en général des pensées plus délicates et plus tendres qu'aux époques antérieures, les temps du *Chi-king* excepté : p.038

Une figure charmante captive tous les désirs de l'homme,
Mais le parfum de la femme, c'est le parfum de la pudeur,

dit une chanson du IV^e siècle. Une autre contient cette strophe qui rappelle la manière antique :

Poésies de l'époque des Thang

Il est quelqu'un à qui je pense.
Dans le lointain, il est quelqu'un à qui je pense.
Cent lieues de montagnes nous séparent,
Cependant la même lune nous éclaire et le vent qui passe nous
visite l'un et l'autre.
Je pense au temps où nous étions ensemble. Oh ! combien alors
nous étions heureux.

A mesure qu'on avance, toutefois, et quand on arrive aux six petites dynasties qui ont précédé celle des Thang, on remarque dans la versification comme dans le style une recherche qui va souvent jusqu'à l'affectation, témoin cette pièce composée sous les Song du Nord, en l'honneur des jeunes filles de la *Grande Digue*, localité dont j'ai cherché vainement à identifier le nom.

A leurs oreilles pendent de brillantes perles, moins précieuses
cependant que les nœuds de leurs beaux cheveux ;
Un doux parfum s'exhale de leurs robes de soie légère, où
s'agitent, en chantant, des ornements de jade sonore. Ces
jeunes filles de la *Grande Digue*,
Une à une et toutes ensemble, elles respirent un air de
printemps.

Se montrent-elles au milieu des fleurs, les fleurs perdent aussitôt
leur éclat ;
Passent-elles entre les saules, le saule est humilié dans la
souplesse de ses rameaux.
Le vent qui vient de l'Est se plaît à caresser leur gracieux
visage ;
Le vent lui-même ne peut s'approcher d'elles sans en être
amoureux.

p.039 Cette phase littéraire, que je viens de signaler comme une
ère d'expansion pour la poésie érotique, est également

Poésies de l'époque des Thang

remarquable par la soudaine apparition d'un genre bien différent, dont ce volume renfermera plus d'un spécimen. Je veux parler de ces professions de foi qu'on appellerait, en Europe, épicuriennes, qui, débutant le plus souvent par quelques plaintes sur l'amertume ou la brièveté de la vie, se terminent d'ordinaire par un éloge de l'ivresse et de ses bienfaits. Un exemple entre cent :

Il faut boire et il faut chanter.
La vie de l'homme combien dure-t-elle ?
A peine ce que dure la rosée du matin,
Encore est-elle remplie de mille amertumes.
Une affliction est aussitôt suivie d'une autre affliction
Les pensées tristes sont difficiles à écarter.
Comment chasser le chagrin qui nous oppresse ?
Le vin, le vin seul en a le pouvoir.

(*Chanson du royaume de Oueï ; IIIe siècle de notre ère.*)

Qu'auraient pensé d'une telle école ces antiques souverains de la Chine, qui faisaient recueillir les chants populaires afin de connaître l'esprit de leurs sujets ? Mais, à moins que Confucius n'ait supprimé du *Chi-king*, avec intention, tout ce qui pouvait porter ce caractère, jamais rien d'analogue ne leur fut mis sous les yeux. L'apologie de l'ivresse, ces recommandations de jouir avidement du présent sans se préoccuper de l'avenir, cette philosophie plus inquiète qu'insouciant, qui cherche à s'étourdir comme si elle craignait de s'éclairer, l'origine en appartient au dernier siècle des Han. Li-tai-pé sera bientôt son interprète le plus éloquent.

En attendant et durant les continuelles révolutions qui remplissent le VIe siècle, dans l'histoire chinoise, la littérature paraît se ressentir des incertitudes de la vie publique. Tout y est hésitation, tâtonnement, réminiscence. La p.040 plus grande

Poésies de l'époque des Thang

anarchie règne dans la prosodie ; tous les genres sont abordés, tous les sujets sont traités, mais toujours sans méthode et sans parti pris. Les auteurs semblent vouloir se dédommager de la hardiesse d'invention qui leur manque, par une prodigalité d'allusions et d'images aussi étranges pour nous que difficiles à saisir. De cette période, datent une infinité d'expressions figurées, passées à l'état de locution dans la poésie chinoise, et dont la plupart seraient vraiment inintelligibles, si l'on n'avait un commentaire pour en donner la clef. J'aurai l'occasion d'en signaler quelques-unes, en exposant plus loin les ressources particulières de la prosodie.

Sous la courte dynastie des Liang, dont le chef compte parmi les poètes renommés de l'Empire, on s'efforça de revenir à la manière antique ; on imita le *Chi-king*, mais la simplicité du style ne se retrouva plus. Chacun alors flotte indécis entre les innovations que sa verve lui inspire et les modèles qu'il admire dans le passé.

Les pièces empreintes de l'esprit bouddhique commencent à se montrer en assez grand nombre ; sans qu'on voie diminuer pour cela les compositions des tao-sse. Ceux-là même qui ne professent ni les doctrines de l'Inde, ni la philosophie de Lao-tseu ne laissent point que d'en ressentir parfois la double influence ; elle les conduit à ce vague quiétisme qui fait dire au poète Pao-tchao :

Aucune chose dans la vie ne mérite qu'on s'en mette en peine.

.

Ne soyons donc ni tristes ni joyeux

et l'on assiste à l'introduction d'expressions nouvelles, devenues nécessaires pour rendre des sentiments inconnus aux anciens Chinois.

Poésies de l'époque des Thang

Telle était la situation de l'art poétique en Chine, ^{p.041} lorsque surgit cette fameuse dynastie des Thang sous laquelle il devait atteindre son apogée, suivant l'appréciation des écrivains chinois. L'arbre de la poésie, dit l'un d'entre eux, prit racine au temps du *Chi-king* ; ses bourgeons parurent avec Li-ling et Sou-vou ; les feuilles poussèrent en abondance sous l'influence des Han et des Oueï ; mais il était réservé aux Thang de voir ses fleurs et de goûter ses fruits.

Les Thang montèrent sur le trône l'an 618 de notre ère. Ils s'éteignirent l'an 909. Pendant ces deux cent quatre-vingt-neuf ans, vingt empereurs se succédèrent. Presque tous furent dignes de régner. La Chine était du reste à l'apogée de sa puissance et de son expansion. Quand on jette un coup d'œil sur la carte et quand on y cherche, l'histoire à la main, les limites exactes de l'Empire, on éprouve sans doute quelques difficultés à les trouver ; mais le séjour des armées impériales dans la grande Boukharie, au-delà de Samarcande et de Boukhara, les détails qui nous ont été conservés sur l'administration de ces contrées lointaines, les alliances contractées à diverses reprises avec les princes du pays, les secours demandés par eux au *Khan céleste* contre les invasions des Arabes, mille données incontestables et, je crois, incontestées, ne permettent pas de douter, comme l'a établi M. Abel Rémusat, que dans la dernière moitié du VIII^e siècle et dans la seconde moitié du IX^e, la sphère de la domination chinoise ne s'étendît jusqu'à la Caspienne. C'était assurément le plus grand empire du monde.

Un vaste mouvement religieux se produisait alors dans toute l'Asie. On sait que le christianisme avait fait des progrès en Chine, où, depuis longtemps déjà, les doctrines de Confucius et de Lao-tseu n'étaient plus seules à se partager la multitude.

Poésies de l'époque des Thang

L'inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou reste comme un monument curieux de l'histoire et du ^{p.042} développement de l'église nestorienne ¹. Le bouddhisme, venu de l'Inde, se vengeait des persécutions du brahmanisme en entraînant dans son orbite presque toutes les tribus campées au nord de l'Himalaya ainsi qu'une partie considérable des populations chinoises. Hiouen-tsang avait déjà fait son merveilleux voyage, le plus étonnant peut-être avec celui de Marco Polo, pour aller chercher dans la presqu'île du Gange, aux sources mêmes de la foi, les principes de ce culte qui compte aujourd'hui plus d'adhérents que tous les autres. Les doctrines de Manès, également persécutées en Perse, se réfugiaient à l'autre extrémité du continent asiatique, attirées par la tolérance des empereurs, tandis que le Coran, propagé par une nation guerrière, s'imposait les armes à la main à 250 millions de croyants.

Pendant cette période de prosélytisme, la Chine ne pouvait rester complètement en dehors du mouvement général des esprits. Des passages nombreux nous montrent le bouddhisme déjà puissant et naturalisé de longue date sur son territoire :

[...] Je me dirigeai vers la demeure sainte,
Où j'eus le bonheur qu'un bonze véritable me fit un accueil
bienveillant.

Je suis entré profondément dans les principes de la raison
sublime,

Et j'ai brisé le lien des préoccupations terrestres.

Le religieux et moi nous nous sommes unis dans une même
pensée ;

¹ Voir le *Mémoire sur l'inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou*, par M. Pauthier (Paris, 1860) et l'inscription elle-même, publiée en 1858, par le même auteur.

Poésies de l'époque des Thang

Nous avons épuisé ce que la parole peut rendre et nous
demeurons silencieux.

Je regardais les fleurs, immobiles comme nous ; p.043

J'écoutais les oiseaux suspendus dans l'espace, et je comprenais
la grande vérité.

Ce morceau est de Song-tchi-ouen. Tchang-kien nous conduit,
lui aussi, dans un monastère bouddhique ; il nous le dépeint avec
une grande fraîcheur de pinceau :

La lumière pure d'une belle matinée pénètre déjà dans le vieux
couvent ;

Déjà la cime éclairée des grands arbres annonce le retour du
soleil.

C'est par de mystérieux sentiers qu'on arrive à ce lieu solitaire,
Où s'abrite la cellule du bonze, au milieu de la verdure et des
fleurs.

Dès que la montagne s'illumine, les oiseaux, tout à la nature, se
réveillent joyeux ;

L'œil contemple des eaux limpides et profondes comme les
pensées de l'homme dont le cœur s'est épuré.

Les dix mille bruits du monde ne troublent jamais cette calme
retraite ;

La voix harmonieuse des pierres sonores est la seule qui s'élève
ici.

D'autres fragments, plus précieux encore, ne laissent aucun
doute sur la fusion, je devrais dire la confusion, qui tendait alors
à s'opérer en Chine entre la religion samanéenne et les doctrines
indigènes des disciples de Lao-tseu. Les immortels des Tao-sse
ne se distinguent plus qu'imparfaitement des saints du
bouddhisme. C'est un fait très remarquable, qui voudrait un
travail plus étendu pour être développé comme il le mérite, et
que je ne puis ici qu'indiquer en passant. Tout cela ressort des

Poésies de l'époque des Thang

diverses pièces dont les recueils poétiques des Thang sont formés ; mais il faut le reconnaître, si quelques-unes portent l'empreinte du mouvement religieux qui s'accomplissait en Asie, la plupart n'en donnent aucune idée. Considérée dans son ensemble, la Chine n'était pas plus bouddhiste ^{p.044} qu'elle n'était mahométane ou chrétienne. Le scepticisme y régnait dès lors, comme il y règne universellement aujourd'hui. Cette absence presque générale de croyance se remarque à toutes les pages de ses auteurs en renom ; elle se traduit le plus souvent par la souffrance et le découragement.

Je tombe dans une rêverie profonde [...]

s'écrie Thou-fou,

Combien durent la jeunesse et l'âge mûr ? et contre la vieillesse,
que pouvons-nous ?

Ailleurs, il compare l'avenir à une mer sans horizon, et plus loin, devant les ruines d'un vieux palais :

Je me sens ému d'une tristesse profonde ; je m'assieds sur
l'herbe épaisse ;

Je commence un chant où ma douleur s'épanche ; les larmes me
gagnent et coulent abondamment.

Hélas ! dans ce chemin de la vie, que chacun parcourt à son tour,

Qui donc pourrait marcher longtemps !

Souvent aussi le poète s'égaie, comme pour chasser une idée qui l'obsède malgré lui, l'idée de la mort, l'incertitude de la vie future. Song-tseu et Ngan-ki obtinrent l'immortalité dans l'âge antique. Ils ont pris leur essor, je veux le croire, dit Li-tai-pé, mais enfin, où sont-ils ?

Poésies de l'époque des Thang

Le même poète dit encore :

Si la vie est comme un grand songe,
A quoi bon tourmenter son existence ?

Pour moi, je m'enivre tout le jour,
Et le soir venu, je m'endors au pied des premières colonnes.

p.045 Mais ce qu'il faut lire surtout pour bien comprendre le vide énorme que laisse dans l'âme du poète cette absence de toute conviction religieuse, cette morale vague qui résume la religion des lettrés, c'est la *Chanson du chagrin*, qu'on trouvera plus loin, et dont les derniers vers surtout sont douloureusement caractéristiques :

Combien pourra durer pour nous la possession de l'or et du
jade ?

Cent ans au plus... Voilà le terme de la plus longue espérance.

Vivre et mourir une fois, voilà ce dont tout homme est assuré.

Écoutez là-bas sous les rayons de la lune, écoutez le singe
accroupi qui pleure tout seul sur les tombeaux ;

Et maintenant remplissez ma tasse, il est temps de la vider d'un
seul trait.

Le sentiment de l'immortalité de l'âme, l'idée de son existence indépendante de l'enveloppe matérielle se reproduisent pourtant sous mille formes dans les vers des plus incrédules, comme une protestation instinctive contre leur propre incrédulité. Tantôt c'est l'esprit d'un homme endormi qui met à profit le sommeil du corps pour voyager seul à travers l'espace, franchissant les distances avec la rapidité de la pensée, pénétrant les murs d'un gynécée ou d'un cachot, afin de revoir quelque jeune fille ou de consoler

Poésies de l'époque des Thang

quelque prisonnier ; tantôt c'est l'âme d'un ami défunt qu'on évoque, celle d'un soldat tué qui se lamente ; ou bien encore celle d'une épouse dévorée de jalousie qui parvient, par un violent effort, à se dégager de la substance corporelle, pour voler sur les traces d'un époux en voyage et pour le surveiller à son insu.

La crainte de dépasser les limites de cette étude ne me permet guère ici de m'étendre davantage ; mais il y aurait certainement d'intéressantes excursions à faire dans ce ^{p.046} domaine pour qui voudrait extraire des poésies chinoises ce qu'on y rencontre à chaque pas touchant la mythologie Tao-sse, les légendes et les superstitions populaires, les aspirations vers une autre vie, le besoin de croire et d'espérer.

J'ai montré plus haut quelle expansion la Chine avait acquise sous les Thang, jusqu'où elle avait reculé, sinon ses frontières proprement dites, au moins les limites de son influence et de sa prépondérance politique. Évidemment ces agrandissements, dus à de longues guerres, supposent un changement dans les mœurs de ses anciens habitants, et il ne faut pas s'attendre à ce que les poèmes du VIIe et du VIIIe siècle nous offrent toujours les pacifiques tableaux des vieilles odes du *Chi-king*. Je trouve en effet dans les œuvres de Li-tai-pé quelques pièces d'un tout autre caractère, telle que celle intitulée *le Brave*, dont le héros tient à la fois du *Bravo* et du *Condottiere*. C'est une des rares compositions chinoises où l'homme d'épée soit exalté aux dépens de l'érudit. Il faut ranger dans la même catégorie le morceau qu'on trouvera sous le titre *A cheval ! à cheval et en chasse !* Ici encore le soldat a le beau rôle :

L'homme des frontières,
En toute sa vie n'ouvre pas même un livre ;

Poésies de l'époque des Thang

Mais il sait courir à la chasse ; il est adroit, fort et hardi.

.....
Quand il galope il n'a plus d'ombre. Quel air superbe et
dédaigneux !

.....
Combien nos lettrés diffèrent de ces promeneurs intrépides !
Eux qui blanchissent sur les livres, derrière un rideau tiré,
Et, en vérité, pour quoi faire ?

Ces exemples sont remarquables et méritent d'être mis en lumière, mais il convient aussi de leur opposer les énergiques protestations, véritablement empreintes du génie p.047 chinois, contenues dans le *Chant du départ*, de Yang-khiong.

Voici donc revenu ce temps où le chef de cent soldats
Est tenu en plus haute estime qu'un lettré de science et de
talent !

Il faut lire aussi *le Recruteur* et le *Départ des soldats et des chars de guerre*, par le poète Thou-fou. La première pièce nous montre un village dépeuplé par un recruteur, « de ceux qui, pendant la nuit, saisissent les hommes ». La seconde nous conduit sur le passage d'une colonne en marche.

Ling ling, les chars crient, *siao siao*, les chevaux soufflent.

Autour des soldats qui s'éloignent se pressent les pères, les mères, les femmes et les enfants. Ils s'écrient :

Insatiable dans ses pensées d'agrandissement,
L'empereur n'entend pas le cri de son peuple.

.....
Partout les ronces et les épines ont envahi le sol désolé,
Et la guerre sévit toujours, et le carnage est inépuisable,

Poésies de l'époque des Thang

Sans qu'il soit fait plus de cas de la vie des hommes que de
celles des poules et des chiens.

.
N'en sommes-nous pas venus à tenir pour une calamité la
naissance d'un fils ?

.
Prince, vous n'avez pas vu les bords de la mer bleue,
Où les os des morts blanchissent, sans jamais être recueillis.

Il y a là tout un poème.

Ces passages fussent-ils moins significatifs, moins précis dans
leur énergie, on saurait déjà, rien qu'en assistant à la vie intime
des Chinois telle que nous la retracent les poètes de l'époque des
Thang, qu'alors, pas plus qu'aux siècles précédents, les rudes
labeurs de la guerre n'étaient ^{p.048} capables de les passionner.
Quels sont leurs plaisirs ? quelles sont leurs joies ? Écoutez le
poète Thou-fou :

Les feuilles bruissent agitées par le vent, la jeune lune est déjà
couchée ;
La rosée répand sa fraîcheur bienfaisante ; accordons nos luths
aux sons purs.
.
Enfin l'air du pays de Ou se fait entendre, on chante ce qu'on a
composé ;
Puis chacun regagne en bateau sa demeure, emportant un long
souvenir.

Ces convives qui jouent du *kin* portent une « large épée » à
leur côté : on était alors au milieu des troubles qui signalèrent la
fin du règne Hiouan-tsong ; mais s'ils dérogeaient par exception
à leurs pacifiques habitudes, leurs chants ne s'en ressentaient
pas. Les arbres, la verdure, « les ruisseaux qui se glissent dans

Poésies de l'époque des Thang

l'ombre caressant les fleurs de la rive » ; « les constellations silencieuses qui étendent sur leurs têtes un dais étoilé », voilà ce qui les inspire.

Les mêmes dispositions d'esprit ressortent plus vivement encore de cette petite pièce composée par Mong-kao-jèn, sous le titre de *Visite à un ami dans sa maison de campagne* :

Un ancien ami m'offre une poule et du riz
Il m'invite à venir le voir dans sa maison des champs.
.....
Le couvert est mis dans une salle ouverte, d'où l'œil parcourt le
jardin de mon hôte ;
Nous nous versons à boire ; nous causons du chanvre et des
mûriers.
Attendons maintenant l'automne, attendons que fleurissent les
chrysanthèmes,
Et je viendrai vous voir encore pour les contempler avec vous.

p.049 Ne serait-il pas difficile d'imaginer un tableau plus calme que celui de ces deux amis qui se donnent rendez-vous à l'automne pour regarder des fleurs ?

Avec Tsoui-min-tong, la scène s'anime un peu ; ce n'est plus la muette contemplation qu'on vient de voir ; c'est un banquet auquel nous assistons, où le vin n'est pas ménagé, mais dont les fleurs sont toujours l'indispensable accessoire :

En cent années à peine se voit-il un homme de cent ans.
Combien de fois nous sera-t-il donné encore de nous enivrer,
comme aujourd'hui, au milieu des fleurs ?
Ce vin coûterait son pesant d'or qu'il n'en faudrait pas regretter
le prix.

Poésies de l'époque des Thang

On ne se réunit pas toujours dans la maison d'un ami ; à côté des dîners en plein air, il y a les parties de montagne, comme on en ferait en Suisse. Parfois aussi la promenade est plus solitaire et porte à un plus haut degré l'empreinte de ce sentiment d'indéfinissable langueur, particulière au peuple chinois :

Le soleil a franchi pour se coucher la chaîne de ces hautes montagnes ;

Bientôt toutes les vallées se sont perdues dans les ombres du soir.

La lune surgit du milieu des pins, amenant la fraîcheur avec elle ;

Le vent qui souffle et les ruisseaux qui coulent remplissent mon oreille de sons purs.

Le bûcheron regagne son gîte, pour réparer ses forces épuisées ;

L'oiseau a choisi sa branche ; il perche déjà dans l'immobilité du repos.

Un ami m'avait promis de venir, en ces lieux, jouir avec moi d'une nuit si belle ;

Je prends mon luth et, solitaire, je vais l'attendre dans les sentiers herbeux.

^{p.050} Ainsi parlerait l'amour en Europe ; mais l'amour tel que nous l'entendons ne saurait exister en Chine, où les institutions l'étouffent, où l'amitié seule a droit de cité.

Après avoir vu les plaisirs des Chinois au VII^e siècle de notre ère, il sera facile d'imaginer quels soucis ont pu les atteindre, quels chagrins durent les affecter le plus profondément. J'essaierai toutefois de mettre en lumière, parce que nulle part peut-être elle n'est aussi vivace, une disposition d'esprit particulièrement développée chez tous les membres de la grande famille chinoise. Je veux parler de l'attachement au pays natal, et des douleurs que l'absence peut causer.

Poésies de l'époque des Thang

Le Chinois n'est pas voyageur, et quand il se met en route c'est toujours avec un pénible serrement de cœur :

Ne pensons qu'à l'accord harmonieux de nos luths, tandis que
nous sommes réunis dans cette charmante demeure,
Je ne veux songer aux routes qui m'attendent qu'à l'heure où il
faudra nous séparer.

Quand cette lune brillante aura disparu derrière les grands
arbres,

.

Alors il sera temps de s'acheminer vers le lointain pays de Lo-
yang ;

Mais ces doux instants passés ensemble, hélas ! quand pourrons-
nous les retrouver ?

S'il est en voyage, rien ne le distrait du souvenir de la patrie absente, et, pour lui, la patrie c'est le village même où il est né. Le lecteur trouvera plus loin quatre vers charmants de Li-taï-pé, qui n'ont à nos yeux que le défaut d'exiger un long commentaire. C'est un voyageur qui se réveille aux clartés de la lune. Il croit d'abord que le jour se lève et que l'heure est venue de repartir. « Il lève la tête et contemple la lune brillante ; il baisse la tête et songe à son pays. » Il serait difficile, je crois, p.051 de dire moins et de donner tout à la fois plus à entendre.

Chez un peuple aussi sédentaire, aussi invariablement attaché au foyer domestique, on conçoit que l'exil ait de cruelles amertumes. Aussi les poésies des Thang abondent-elles en lamentations arrachées par le mal du pays aux victimes des révolutions ou des intrigues de palais.

A l'heure où le soleil va se coucher à l'horizon, derrière les
mûriers et les ormes,
Je me mettais en marche, inondé de lumière par ses derniers
rayons ;

Poésies de l'époque des Thang

J'allais, parcourant le tableau changeant des montagnes et des rivières ;

Et tout à coup je me suis trouvé sous un autre ciel.

Devant mes yeux passent toujours de nouveaux peuples et de nouvelles familles ;

Mais, hélas ! mon pauvre village ne se montre pas !

Tandis que le grand Kiang pousse vers l'Orient des flots rapides que rien n'arrête,

Les jours de l'exilé s'allongent et semblent ne plus s'écouler.

Ce fragment est de Thou-fou, qui mourut disgracié comme Ovide et qui, jusqu'à son dernier jour, ne cessa d'exhaler son chagrin. Mais ce qui peint mieux encore le sentiment chinois, c'est une pièce de Tchang-kien, improvisée près du tombeau de Tchao-kiun.

L'histoire de cette beauté célèbre est racontée avec détails dans une note de ma traduction ¹. J'y renvoie le lecteur, me bornant à expliquer ici, pour l'intelligence de ce qu'on va lire, que Tchao-kiun, l'une des innombrables recluses du harem de l'empereur Kao-hoang-ti, devint, à la suite d'un traité de paix, la femme unique et légitime du redoutable khan des Tartares. Elle mourut au-delà du Hoang-ho, adorée de son époux qui refusa de la rendre ^{p.052} morte comme il avait refusé de la rendre vivante, au prix de cent chameaux chargés d'or. Partout ailleurs, le destin de Tchao-kiun eût inspiré moins de compassion que d'envie, car elle échangeait contre un trône et contre une affection profonde les misères et les bassesses du gynécée impérial. En Chine, tout le monde a déploré son sort. Li-tai-pé, Tchang-kien et bien d'autres avec eux : elle s'était éteinte loin de Tchang-ngan ; elle

¹ Note 176.

Poésies de l'époque des Thang

n'avait pas revu sa patrie ! C'était l'exil ! et le poète s'écrie douloureusement :

Elle n'eût point évité la mort en demeurant dans le paradis des
Han ;
Mais elle eût évité la douleur de mourir seule loin de son pays,
Cette belle jeune fille que ne purent racheter cent chameaux
chargés d'or,
Et dont il reste à peine aujourd'hui quelques ossements
desséchés.

Puis, traduisant l'émotion qu'éprouvent ses compagnons et lui,
en visitant le tombeau de cette beauté célèbre :

Le soir venu, nos chars furent retournés vers la frontière,
Mais les chevaux demeuraient immobiles, personne ne se
décidant à partir.
La lune nous surprit autour du tombeau ;
Tous les yeux brillaient mouillés de larmes.

Le langage poétique perfectionné sous les Thang est encore aujourd'hui considéré, par les Chinois, comme un modèle qui ne saurait être surpassé. A part quelques complications prosodiques, imaginées pour rendre plus difficile l'épreuve des examens littéraires, il n'a point subi de modifications sensibles ; il porte toujours le nom de *kin-ti*, manière moderne, par opposition au terme *kou-chi*, désignant la facture antérieure. Thou-fou, Li-taï-pé, Ouang-oey tiennent fermement le sceptre de la renommée ; aucune école nouvelle n'a surgi pour les détrôner. Ce n'est point cependant que les poètes aient manqué durant ces dix derniers siècles : la seule époque des Youen en a fourni cent soixante-quinze, ayant mérité de figurer dans les bibliothèques

Poésies de l'époque des Thang

impériales ¹. Les Ming ont protégé tout particulièrement les lettres ; plusieurs empereurs, et notamment le fameux Kien-loung, de la dynastie régnante, se sont fait gloire de leurs vers. Il existe enfin une série non interrompue de grands et petits poèmes, depuis la haute Antiquité jusqu'à nos jours.

Quelque rapide, quelque imparfaite que soit cette esquisse historique de l'art poétique chez les Chinois, peut-être aura-t-elle suffi pour donner une idée générale du caractère de leurs poésies, et de l'intérêt puissant qu'elles doivent offrir. J'essaierai maintenant de montrer les lois de leur prosodie, en indiquant les modifications qu'elles ont graduellement subies, depuis les chants du *Chi-king* jusqu'aux formes actuellement en vigueur ; et comme il serait à peu près impossible de saisir l'exposé qui va suivre sans connaître un peu le mécanisme et le génie tout particulier de la langue chinoise, je commencerai par tâcher d'en donner quelques notions précises au lecteur qui n'aurait pas eu jusqu'ici l'occasion de les acquérir.

¹ Le siècle des Youen, par M. Bazin, Paris, 1850. [p. 10]

II

@

p.054 Tout, dans l'organisation de la société chinoise, semble tendre vers un même but, l'immutabilité. La langue chinoise, grâce à ses caractères, est assurément celle de l'univers qui a le moins changé. Peut-être est-ce la seule des premiers âges qui soit encore vivante.

Peu de personnes, parmi nous, se font une idée nette du mode de la transmission des pensées employé dans les livres chinois. Accoutumé qu'on est en Europe à des alphabets dont l'office est uniquement de reproduire les modulations de la parole, on n'imagine guère un système complet d'écriture combiné de manière à transmettre directement la pensée, sans passer par l'intermédiaire des sons. C'est cependant ce que l'on voit en Chine, où le signe 貝, par exemple, éveille immédiatement l'idée de *richesse*, sans porter en lui-même aucun élément de prononciation. L'unité du langage est dès lors assurée comme sa fixité. Les modifications que les siècles feront inévitablement subir aux formes de la langue parlée ne pourront atteindre que faiblement les monuments du langage écrit, et bien qu'il soit à peu près certain qu'un contemporain de Meng-tseu aurait quelque peine à se faire comprendre aujourd'hui dans une conversation verbale, les ouvrages de ce célèbre philosophe sont toujours entendus par des lettrés modernes sans de très grandes difficultés ¹.

¹ À part certains termes relatifs aux arts et aux sciences, la presque totalité des groupes graphiques, ou caractères, qui composent encore aujourd'hui la langue écrite, existait déjà du temps où les matériaux des *King* furent réunis par Confucius. Nourris de la lecture de ces livres sacrés, les lettrés chinois des siècles postérieurs ont toujours su se contenter des dix mille caractères, environ, qu'on y rencontre. Les néologismes

Poésies de l'époque des Thang

p.055 Comment les sourds-muets que nous voyons lire couramment dans nos livres sont-ils donc parvenus à ce prodigieux résultat ? Nos lettres et les groupes qu'elles forment ne peuvent avoir pour eux aucune valeur phonétique, puisqu'ils n'ont pas la moindre idée du son. Il faut qu'ils en retiennent les configurations diverses uniquement par la mémoire des yeux. Ils apprennent donc le français comme les Chinois apprennent leur langue écrite, avec cette différence toutefois qu'ils ont à surmonter des difficultés bien plus grandes ; un langage combiné tout exprès pour la vue offrant naturellement à la mémoire des yeux mille secours qu'elle ne saurait trouver dans une langue formée pour les oreilles. Aussi le principal obstacle dans l'étude du chinois n'est-il pas celui qui frappe le plus vivement les imaginations européennes, à savoir l'existence d'autant de signes qu'une langue parlée peut avoir de mots. Les grandes difficultés sont surtout dans le tour des phrases, dans une concision extrême, dans le rôle élastique de certains caractères qui ne sont à proprement parler que des racines ; quant à la multiplicité des signes, elle ne fait que remplacer la multiplicité des mots. C'est la mémoire des yeux substituée à la mémoire de l'ouïe.

Voilà donc deux langues distinctes, la langue parlée et la langue écrite ; c'est ce qu'il importe tout d'abord de bien constater. En politique, les conséquences d'un pareil p.056 système seront facilement saisies, savoir lire et écrire demeurant une science à part, et le pouvoir appartenant exclusivement à la classe des lettrés. Au point de vue littéraire, il résultera de ce

même, auxquels on a dû recourir pour rendre des idées nouvelles, ne se sont point formés par la création de nouveaux signes, mais seulement au moyen de périphrases formées avec des caractères anciens. C'est ainsi qu'un télescope s'est appelé *thsien-li-yen*, un œil de dix mille *li* ; le kaléidoscope, *thsien-hoa-king*, le miroir des dix mille fleurs ; une horloge *tseu-ming-tchong*, la cloche qui sonne d'elle-même, etc.

Poésies de l'époque des Thang

double langage des beautés comme des défauts qu'on ne pourrait rencontrer ailleurs.

Examinons parallèlement les deux instruments, voyons quels sont leur mécanisme et leurs ressources, quelle influence ils ont exercée l'un sur l'autre, et quel rôle ils jouent respectivement, dans les productions littéraires.

Tous les mots de la langue parlée sont monosyllabiques ; véritables racines indéclinables, ils doivent uniquement leur valeur relative à la place qu'ils occupent dans le discours.

Les signes de la langue écrite représentent directement des idées et non point des sons. Chaque signe forme un groupe isolé. Les groupes sont d'égale dimension, quel que soit le nombre de traits qui les composent.

Par la variété des tons et des accents, par l'aspiration dans certains mots qui ont pour initiales les consonnes K, T, P, CH, les monosyllabes de la langue parlée arrivent à former de 1 400 à 1 500 modulations bien distinctes. Cette variété de sons a dû suffire longtemps aux besoins d'un peuple agriculteur, puisqu'il est constant qu'au siècle où nous sommes, le nombre des mots usités dans la conversation entre gens instruits (quand ils n'abordent point de questions techniques) ne dépasse guère trois ou quatre mille.

Dans son *Essai sur la langue chinoise*, le père Cibot en compte 1 445, et fait remarquer que chacun de ces monosyllabes, jouant tour à tour le rôle de verbe, d'adverbe, de substantif, etc., le nombre des mots est beaucoup plus considérable.

Les premiers signes de la langue écrite, devenus depuis sous le nom de *pou*, ou radicaux, des chefs de famille derrière lesquels se sont successivement groupés tous les p.057 caractères de

Poésies de l'époque des Thang

formation postérieure, furent originellement la représentation grossière des objets et des symboles les plus élémentaires, résumant les premières notions d'un peuple au berceau : le soleil, la lune, l'homme, la femme, l'eau, le feu, la montagne, le cœur, la hache, le couteau, etc. Ces caractères primitifs, remarquons-le bien, ne renfermaient encore aucun élément phonétique ; ☉ devenu plus tard 日 figurait le soleil ; ☾ plus tard 月 figurait la lune ; 冫 aujourd'hui 山 la montagne, etc. ; mais rien n'indiquait le son correspondant à ces mots dans la langue parlée.

Quand les types primitifs, radicaux et élémentaires, atteignirent un nombre que M. Abel Rémusat croit pouvoir fixer approximativement à deux cents, d'après les recherches qu'il a faites ¹, on commença à réunir ensemble, dans un même groupe, plusieurs radicaux dont la combinaison pouvait éveiller des idées nouvelles, soit que quelques-unes des images passassent directement du sensible au figuré pour exprimer par convention des choses intellectuelles et abstraites, soit qu'on eût recours aux relations qui naissent de l'analogie, de la métaphore et des allusions. Les premiers caractères de formation complexe furent ainsi composés d'après une méthode purement idéographique.

On réunit le signe de l'œil 目 à celui de l'eau 氵 pour désigner des larmes 泪. On associa l'image de la femme 女 à celle de l'enfant 子 pour symboliser l'idée de bonté, de tendresse profonde. Soleil 日 et lune 月 réunis signifièrent lumière 明 ; p.058 bouche 口 et oiseau 鳥 chant d'oiseau 鳴. Placé entre deux portes 門 le cœur 心 signifia tristesse 悶 ; en présence d'un champ 田 il signifia penser 思. Clef rationnelle de toutes les passions, le cœur

¹ Abel Rémusat, *Grammaire chinoise*, p. 1. — Le Dictionnaire de Khang-hi admet 214 radicaux pour la classification de tous les caractères de la langue écrite.

Poésies de l'époque des Thang

fut la racine graphique de presque tous les premiers caractères composés destinés à transmettre des idées métaphysiques, comme les caractères primitifs représentant l'eau, la terre, l'arbre, l'artisan, l'oiseau devinrent autant de radicaux, pour la multiplication des signes composés en rapport d'affiliation directe avec leur signification respective ¹.

L'étymologie d'un très grand nombre de ces composés nous échappe, car mille circonstances, depuis longtemps insaisissables, ont dû présider à leur formation ; mais il en est beaucoup aussi dont l'esprit saisit rapidement les combinaisons ingénieuses ; et, sans empiéter sur ce que j'aurai à dire plus loin du parti que les poètes en ont su ^{p.059} tirer pour certains artifices de style, on comprend déjà que la seule physionomie d'un caractère puisse avoir en chinois une tout autre valeur que la consonance d'un mot.

Dans la langue parlée, quand on eut épuisé, pour la multiplication des termes, toutes les ressources que la multiplication des sons et des accents pouvait produire, et qu'on fut arrivé au résultat d'avoir un grand nombre de mots se prononçant de même, bien que signifiant des choses très

¹ On lira peut-être avec intérêt la façon dont un écrivain chinois renommé, Han-fei-tseu, expose lui-même l'origine des caractères :

« L'homme, dit-il, voyant les objets sensibles, en conserva le souvenir par la représentation de leurs figures que son imagination lui retraçait, et qui les distinguait les unes des autres dans son esprit. Pour s'assurer la possession et la jouissance de ce souvenir, il dessina leur image, qui le lui rendait, quand il fixait les yeux sur elle. Comme les choses spirituelles, intellectuelles et abstraites n'ont point de figure, et qu'il est d'autant plus intéressé à s'en assurer un souvenir que rien autour de lui ne réveille directement, il y suppléa par les images des choses sensibles ou corporelles, préférant les images des choses qui avaient quelque analogie ou quelque rapport avec elles, et y ajoutant des traits particuliers pour avertir son esprit par les yeux, qu'elles n'étaient que des signes sensibles de choses invisibles. Une observation, une découverte, une addition conduisirent à une autre. Il assembla plusieurs de ces images et de ces signes, il les assortit, les combina, et vint peu à peu à lier par elles divers souvenirs, puis ses pensées, ses projets, et enfin à les communiquer aux autres. La convention en étendit et fixa l'usage. Les sages dirigèrent les progrès de cette invention et les conduisirent jusqu'au beau système de nos caractères.

Poésies de l'époque des Thang

différentes, on pratiqua dans le langage une infinité d'associations de mots, se spécifiant ou s'éclaircissant l'un par l'autre, tels que *kan-kien* (regarder-voir) ; *to-tao* (se sauver-fuir) ; *tou-chou* (lire [des] livres) ; *nân-jin* (une personne masculine), un garçon ; *niu-jin* (une personne féminine), une fille, etc. ; chacun des mots conservant du reste sa valeur individuelle, à peu près comme dans les expressions françaises *clair de lune*, *pierre à feu*, *coup de fusil*, sans jamais se fondre en un seul mot comme dans *bonjour* ou *portefaix*.

Les romans, les pièces de théâtre, composés pour être lus à haute voix et compris de tout le monde, sont généralement écrits dans ce dernier style, qui n'emploie qu'un nombre assez restreint de caractères, et qui ne recherche point la concision.

Dans la langue écrite, au contraire, les ressources qu'offrait l'association des éléments graphiques étant infinies, on ne pouvait rencontrer le même écueil : trente mots différents se prononçant de même eurent chacun leur représentation distincte. Un signe fut toujours suffisant pour définir une pensée. Chaque nuance de la pensée eut sa peinture spéciale ; chaque mot eut sa physionomie et son individualité.

Je sais que le monosyllabisme absolu de la langue parlée est contesté par plusieurs sinologues, et notamment par M. Davis. Bon nombre de prétendus ^{p.060} monosyllabes chinois, *liang*, *oueï*, etc., sont, dit-il, de véritables dissyllabes analogues aux mots anglais *lion*, *fluid*, ou aux mots français *sien*, *mien*, *oui*, etc. ; mais j'avoue qu'une pareille observation me semble un peu puérile, et faite plutôt pour prouver le monosyllabisme du chinois que pour le contester. Les sons qu'on vient de citer ne sont-ils pas considérés comme des monosyllabes par les prosodies

Poésies de l'époque des Thang

anglaise et française ? Verra-t-on quatorze pieds dans ce vers d'*Andromaque* :

Dieux, quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

Pour nier le monosyllabisme du chinois, il faudrait y trouver un mot nettement formé de deux voyelles séparées par une consonne, et c'est ce qui ne s'y rencontre point. Ces mots *liang, kiang, etc.*, ne comptent que pour un pied dans les vers chinois ; ils sont parfaitement assimilés, pour la mesure, aux sons *li, chang, pé, etc.*, si franchement monosyllabiques, absolument comme chez nous les mots *sien, mien, oui, etc.*, par rapport aux monosyllabes *plein, dur, fort*. Ils sont indivisibles, représentés chacun par un seul caractère. A quoi bon chercher davantage à les disséquer ?

En ce qui concerne le génie essentiellement idéographique des mots de la langue écrite, des objections non moins nombreuses se sont élevées de divers côtés. Un grand nombre de signes renfermant, à côté de leur symbole idéographique, des éléments phonétiques dont je montrerai plus loin l'origine, on a imaginé de ranger certains dictionnaires par ordre phonétique, en reléguant au second rang le principe idéographique ; ce qui rend, pour un sinologue exercé, la recherche des mots plus rapide, tout en compliquant d'abord singulièrement les éléments de classification. Les partisans de cette méthode en ont vanté beaucoup les avantages ; mais les avantages ^{p.061} d'une méthode ne sauraient altérer un principe originel ; et, comme il n'existe aucun caractère absolument dépourvu d'élément idéographique, ceux-là même qui renferment une partie phonétique sont tous classés rationnellement par ordre idéographique, dans le grand dictionnaire de Khang-hi, qui représente assez exactement chez les Chinois notre dictionnaire de l'Académie.

Poésies de l'époque des Thang

A mesure que la nécessité de rendre des idées nouvelles se fit sentir, à mesure que les mots durent se multiplier dans la langue parlée comme dans la langue écrite, tandis que, dans la langue parlée, on procédait par les associations de monosyllabes indiquées plus haut, on imagina dans la langue écrite le nouveau mode de formation que voici : Tout son de la langue parlée avait nécessairement déjà son correspondant parmi les signes graphiques simples ou composés. On prit quelques-uns de ces signes, abstraction faite de leur signification propre, et les associant à un radical qui gardait sa valeur idéographique, on s'en servit pour indiquer le nom, dans la langue parlée, de l'objet que le nouveau groupe était appelé à représenter. Ce groupe se composait dès lors de deux parties distinctes : l'une, le radical, l'image, déterminant le sens et fixant le genre ; l'autre, sorte de *rebus* n'indiquant plus qu'un son, et caractérisant l'espèce. Ayant à composer, par exemple, un caractère destiné à représenter la *carpe*, poisson qui, dans la langue parlée, avait reçu le nom de *li*, on prit d'abord le radical déterminatif du genre, 魚 *poisson*, puis on y ajouta le caractère 里, autre radical signifiant *village*, lequel perdait ici sa signification propre pour n'apporter dans le nouveau groupe que le son *li*, caractéristique de l'espèce (un village s'appelant également *li* dans la langue parlée). 鯉 figura donc le poisson *li* ou la carpe.

p.062 Les caractères ainsi composés sont innombrables ; mais on voit que s'ils renferment un élément phonétique, cet élément additionnel n'empêche point l'idéographie de constituer la base même de leur formation. Peu importants quelques exceptions d'une origine relativement moderne. Le génie de la langue écrite est idéographique dans son principe ; il l'est également dans ses conséquences. Quiconque ne se mettrait pas à ce point de vue, ne pourrait comprendre ni le mécanisme de la versification

Poésies de l'époque des Thang

chinoise, ni l'admiration des commentateurs chinois pour tels ou tels passages de leurs poètes. Voilà ce qu'il me suffit de bien établir.

« On ne peut écrire un discours chinois avec nos lettres, de manière à être entendu, dit le père Cibot. Cela vient du génie de la langue, du petit nombre de ses mots, de la variété de ses tons, et surtout de son laconisme, qui ont besoin du secours des images et des symboles des caractères pour peindre les idées et les rendre sensibles. Combien de gens rient de l'opiniâtreté des Chinois à garder leurs caractères, sans soupçonner qu'il faudrait commencer par changer leur langue. Une page de chinois écrite avec nos lettres ne serait qu'une énigme ¹.

En résumé : le caractère, le génie de la langue parlée est donc essentiellement accentué, chanté, plein d'inflexions et de modulations variées ; le caractère, le génie de la langue écrite : l'idéographie, la formation philosophique des signes composés par des associations de radicaux, symboles primitifs des idées simples.

On verra maintenant, et c'est le caractère particulier de la prosodie chinoise, qu'elle a cherché à s'approprier tout à la fois les deux genres de beauté qui pouvaient procéder de ces deux langages, la musique qui charme ^{p.063} l'oreille et la peinture qui frappe les yeux. Tandis que les prosodies européennes se bornent à régler la partie mécanique du vers, sa charpente matérielle pour ainsi dire, les lois de la prosodie chinoise atteignent la partie intellectuelle, l'âme même de la composition, puisque indépendamment des exigences euphoniques, elles

¹ Essai sur la langue des Chinois, p. 144.

Poésies de l'époque des Thang

imposent certaines conditions de parallélisme aux caractères, considérés dans leur valeur idéographique et dans le rôle grammatical qui leur est assigné.

Cette individualité remarquable des mots et des caractères chinois, dans leur monosyllabisme ou dans leurs proportions uniformes, dans le langage de même que sur le papier, frappe d'autant plus vivement l'oreille et la vue que les mots, comme les caractères, sont également invariables et indéclinables, ainsi que je l'ai dit plus haut ; devenant tour à tour verbes, substantifs, adjectifs, adverbess, suivant leur position relative.

On sent déjà que les inversions seront à peu près impraticables dans la langue chinoise ; mais si l'on se représente des vers, tous parfaitement égaux, dont chaque mot est un pied comme chaque pied est un mot, dont chaque caractère se détache à sa place comme un soldat à son rang, on se figurera quel rôle peut jouer la physionomie de certains caractères au milieu d'une composition poétique ; quels effets naîtront du parallélisme des phrases et de la correspondance des périodes ; quelle force les oppositions ou les rapprochements pourront tirer de ce système graphique, sans analogue, je crois, dans aucun pays.

Pour reconnaître, dès leur origine, les premiers procédés de la prosodie chinoise, on doit soumettre à l'analyse divers morceaux qui se recommandent, les uns par l'authenticité parfaite de leur source, les autres par la haute antiquité que leur accordent les Chinois.

Les odes des Chang, dont il a été question plus haut ^{p.064} en parlant du *Chi-king*, nous offrent les plus anciens vers auxquels une date certaine puisse être assignée. (Cette date, nous l'avons dit, remonte au XVIIIe siècle avant J.-C.) Les Chinois toutefois ne les regardent point comme les plus antiques monuments de leurs

Poésies de l'époque des Thang

poésies ; ils estiment de beaucoup antérieurs les chants que le *Chou-king* met dans la bouche de Chun et de ses ministres, et deux chansons qui, selon le *Sse-ki*, seraient contemporaines du même empereur. Si la critique est en droit de contester l'authenticité de ces trois fragments, quant à leur origine historique, et de penser qu'ils ne reçurent que postérieurement aux souvenirs qu'ils retracent la forme poétique sous laquelle la tradition les a conservés, on ne peut cependant leur refuser une antiquité très haute et l'opinion unanime à cet égard de tous les lettrés de la Chine doit être assurément d'un grand poids.

Il existe du reste de telles analogies dans la facture de ces divers morceaux, que la question de leur priorité relative n'est que d'une importance secondaire, au point de vue de l'analyse prosodique. Examinons-les donc suivant l'ordre qui leur est assigné par les Chinois eux-mêmes, toutes réserves étant faites sur le point que je viens de signaler.

La pièce du *Chou-king* se compose de six vers :

Kou kong hy tsai,
Youen cheou ky tsai,
Pe kong hy tsai ¹.

p.065 L'empereur est supposé faire cette improvisation en présence de ses ministres. L'un d'eux lui répond sur le même rythme :

Youen cheou ming tsai,
Kou tsang leang tsai,
Chu sse kang tsai ¹.

¹ Quand les jambes et les bras se meuvent bien,
La tête se maintient droite,
Et tout ce qui fonctionne fait son devoir.

Les bras et les jambes désignent ici les ministres ; la tête représente l'empereur.

Poésies de l'époque des Thang

Deux choses seront tout d'abord remarquées :

1° L'égalité de mots ou pieds dont chaque vers est formé.

2° Le retour du monosyllabe *tsai* à la fin de chacun d'eux.

Les vers de quatre pieds, abandonnés presque entièrement depuis l'avènement des Thang, furent ceux dont les Chinois firent originairement usage. Ils sont en immense majorité dans le *Chi-king*, où les vers d'une mesure plus longue ou plus courte (on en rencontre de trois pieds seulement) ne se montrent guère qu'incidemment.

Quant au monosyllabe *tsai*, que nous aurons l'occasion de revoir souvent, son rôle est d'autant plus remarquable ici que, n'ayant pas lui-même d'autre valeur que celui d'une interjection euphonique, il trahit instinctivement le besoin de la rime dès les premiers essais de versification.

Les sons *hy, ky, hy*, placés à la pénultième des trois premiers vers sembleraient déjà, pour notre oreille, constituer une rime qui rendrait la particule *tsai* surabondante. Dans ce second tercet il y aurait bien aussi quelque rapport de consonance entre les mots *ming, hang, kang*, grâce à la nasale *ng* ; mais les Chinois n'en jugent pas ^{p.066} ainsi ; ils regardent cette pièce comme dépourvue de rimes, en ce qu'elle ne rime qu'au moyen de la particule *tsai*, et nous devons d'autant plus respecter leur opinion traditionnelle à cet égard que la prononciation d'un grand nombre de mots s'étant beaucoup modifiée depuis tant de siècles, les similitudes que nous remarquons aujourd'hui ont pu ne pas exister

¹ Si le chef est éclairé,
Les bras et les jambes s'acquittent bien de leurs fonctions,
Et toutes les affaires prospèrent.

Poésies de l'époque des Thang

autrefois ¹. Ce qui demeure nettement établi, c'est que la pièce considérée par les Chinois comme essentiellement primitive, la seule à laquelle ils ne trouvent point de rimes, offre cependant la trace évidente du désir de terminer chaque vers par un même son ; il est donc certain que, régulière ou non régulière, la rime a fait de tout temps partie constituante des vers chinois.

De tout temps aussi la versification et la musique furent deux sœurs inséparables aux yeux des poètes de la Chine. Le *Chou-king* dit que l'empereur chanta les vers qu'il improvisait et que son ministre Kao-yao lui répondit en l'imitant. Ce sont également des chansons que le *Sse-ki* nous conserve ; les odes des Chang et des Tcheou avaient leur musique sacrée. Thou-fou et Li-tai-pé chantaient leurs vers. La même coutume règne encore aujourd'hui chez ^{p.067} les poètes modernes ; certains airs nationaux, consacrés par l'usage à l'expression de tel ou tel ordre de sentiments et d'idées, se transmettent ainsi de générations en générations depuis l'Antiquité ².

¹ Cette intéressante et difficile question des prononciations antiques vient d'être, pour M. Léon de Rosny, le sujet d'un travail important, auquel l'Académie des Inscriptions a décerné le prix Volney. M. de Rosny a trouvé, dans l'étude de plusieurs langues de l'Asie orientale, des éléments de comparaison qui l'ont mis sur la voie de précieuses découvertes. Bien que l'ouvrage soit encore inédit, j'ai dû à l'obligeance de l'auteur de pouvoir y chercher plus d'une fois l'explication de certaines rimes anciennes, incompatibles avec les prononciations modernes, et les résultats obtenus m'ont paru très remarquables. En voyant du reste, dans ce livre, quelles modifications radicales les prononciations antiques ont souvent subies, on appréciera mieux de quel avantage a été pour les Chinois cette immuable idéographie de leurs caractères, qui permet aux textes écrits de traverser des siècles durant lesquels la langue parlée s'altère et se transforme sans rien perdre pour cela de leur charme et de leur clarté.

² Voici le langage que le *Chou-king* fait tenir à Chun :

« L'empereur dit, adressant la parole à son intendant de la musique : Je vous charge de présider à la musique ; enseignez-la aux fils des grands, pour leur apprendre à allier la droiture avec la douceur, l'urbanité avec la gravité, la bonté avec le courage, la modestie avec le mépris des vains amusements. Les vers expriment les sentiments de l'âme ; le chant passionne les paroles ; la musique module le chant, l'harmonie unit toutes les voix et accorde avec elles les divers instruments. Les cœurs les moins sensibles sont touchés, les hommes vivants s'unissent alors aux esprits. »

(*Chou-king*, chap. « Chun-tien », trad. du père Ko, dans *Mémoires concernant les Chinois*, t. I. [p. 235])

Poésies de l'époque des Thang

Cette observation en appelle une autre qui se place trop naturellement ici pour que j'attende davantage à la produire, c'est que les vers chinois étant formés d'un certain arrangement de monosyllabes qu'on ne peut faire à volonté longs ou brefs, puisque le sens qu'on y attache dépend précisément de leur accentuation, il serait impossible de transporter comme chez nous les paroles d'un air sur un autre sans tenir compte de la valeur relative de chacune des notes musicales et de chacun des mots de la langue qui s'y trouveraient associés ¹. Les Chinois rangent les nuances si délicates de leur prononciation en deux classes principales : le ton *ping*, *égal*, littéralement *uni* ; et le ton *tse*, *modulé*, qui tantôt veut que la voix traîne, tantôt exige au contraire qu'elle jette rapidement un son net et saccadé. Le sens de chaque monosyllabe n'étant déterminé que par l'accentuation qu'on lui donne, on comprend combien serait incompatible, par exemple, l'union musicale d'un mot bref avec une note d'une haute valeur. De cet accord indispensable il est résulté ce fait curieux qu'à diverses époques, et dans plusieurs provinces, p.068 certains airs populaires sont devenus tout à la fois des rythmes prosodiques et musicaux, de telle sorte qu'il suffit parfois d'analyser attentivement la structure d'une ancienne pièce pour reconnaître son origine ou l'air sur laquelle on a pu la chanter ². Ce rôle important des tons dans la poésie devant être développé plus loin, j'arrête une digression déjà bien longue et je reviens aux deux chansons antiques dont il a été question plus haut.

Elles sont composées de vers de quatre pieds disposés par strophes de quatre vers.

¹ Il en est de même dans la langue siamoise.

² Le nombre des airs chinois est très limité.

Poésies de l'époque des Thang

L'une de ces pièces, qui mérite particulièrement d'être citée, se termine par un cinquième vers d'une autre mesure que ceux de la strophe régulière, lequel correspondait probablement à quelque phrase musicale jetée à la fin du morceau sur un rythme différent. C'est un mode de composition qui se rencontre très fréquemment dans les chansons de l'Antiquité.

L'empereur Yao, dit le *Sse-ki*, se promenant un jour dans la campagne, aperçut des vieillards qui lançaient le *jang*¹ et qui chantaient joyeusement ce qui suit :

Ji tchu eul tso ;
Ji ji eul si.
Tso tsing eul yn ;
Keng tien eul chi ;
Ty li ho yeou yu ngo tsai ?²

p.069 La particule *tsai* avait-elle ici quelque relation d'euphonie avec la rime du quatrain, c'est ce que la difficulté de bien connaître les prononciations primitives ne permet guère d'établir ; mais notre attention devra se fixer sur une particularité plus intéressante : la présence de la rime aux second et quatrième vers du quatrain avec une identité parfaite de ton et d'accent, du moins suivant la prononciation encore actuellement en usage, le même accord de ton et d'accent entre les deux vers

¹ Le *jang*, ou *ki-jang*, était un très ancien jeu, consistant en deux pièces de bois taillées en forme de soulier, dont l'une était placée par terre et l'autre demeurait entre les mains du joueur. Il fallait, d'une distance de trente à quarante pas, savoir lancer le *jang* qu'on avait gardé, avec assez d'adresse pour le faire entrer dans celui qui était resté par terre et qui servait de but.

² Quand le soleil se lève, je me mets au travail ;
Quand le soleil se couche, je me livre au repos.
En creusant un puits, je me suis procuré de quoi boire ;
En labourant mon champ, je me procure de quoi manger.
Pourquoi l'empereur se préoccuperait-il de moi ?

Poésies de l'époque des Thang

dispensés de la rime, et enfin l'*alternance* des tons *ping* et *tse* dans les désinences successives des quatre vers.

L'ensemble de ces combinaisons prosodiques est précisément celui qui fut universellement adopté sous les Thang, après d'autres essais de toute sorte, et celui qui a définitivement prévalu. N'est-il donc pas étonnant de trouver ainsi réunis, dès le point de départ, tous les éléments essentiels de la versification chinoise ancienne et moderne ? N'est-il pas curieux de pouvoir remarquer, au sujet de la prosodie des Chinois, ce qu'on a signalé si souvent à l'égard de leurs institutions et de leurs coutumes : une tendance instinctive à retourner toujours vers la source, à préférer toujours pour modèle ce que la tradition place le plus loin ?

La construction des odes et de leurs strophes ne présente pas assez d'unité sous les Tchang et sous les Tcheou pour qu'on puisse y soupçonner l'observation de règles fixes. La même rime se montre parfois à la fin de chaque vers durant une assez longue tirade. Ailleurs, chaque strophe amène un changement de rime, ou bien c'est la répétition d'une sorte de refrain qui fait à elle seule tous les frais d'harmonie. La mesure de quatre pieds, qui domine, n'empêche point l'intercalation de vers plus longs ou plus courts. Quantité, facture, division des pièces, tout est irrégularité. Les chants populaires conservés dans le *Chi-king*, p.070 d'immenses recueils de poésies de tous les siècles postérieurs à celui de Thsin-chi-hoang-ti, offriraient d'inépuisables matériaux à qui voudrait connaître toutes les combinaisons qu'imaginèrent successivement les poètes, afin d'utiliser les ressources prosodiques que l'on vient de voir ; mais une analyse détaillée des procédés de versification de tant de siècles, durant lesquels la langue s'est modifiée sensiblement, de tant de provinces, où les

Poésies de l'époque des Thang

prononciations ont varié sans que l'orthographe idéographique en porte la moindre trace, exigerait pour un Européen des recherches bien périlleuses, comme aussi des développements qui excéderaient assurément les bornes de cette étude. Je me bornerai donc à relater dans leur ordre chronologique les faits les plus saillants que j'ai pu recueillir sur l'histoire de la prosodie, depuis cette époque reculée jusqu'à celle à laquelle appartiennent les poésies dont je donne aujourd'hui la traduction.

La mesure de quatre pieds, la plus anciennement en usage, fut longtemps la seule adoptée pour les odes et les chants d'une forme régulière, ainsi que je l'ai dit plus haut. Les chansons du *Koue-fong* elles-mêmes offrent souvent des strophes entières composées sur ce rythme, mais elles fournissent plus fréquemment encore l'exemple de couplets où l'irrégularité règne aussi bien dans le nombre des vers groupés ensemble, que dans le nombre de syllabes dont chacun de ces vers est formé. Quelques pièces, pour la coupe ou pour les caprices de la rime, pourraient se comparer à certaines fables de Phèdre ou de La Fontaine. On y rencontre des vers de trois, de quatre, cinq, six, sept, huit et même neuf pieds, entremêlés et combinés de toutes façons. L'incendie des livres ayant fait disparaître, à l'exception de quelques chansons, les pièces de vers écrites sous les derniers Tcheou et durant les premières années des Thsin, il demeure à peu près impossible de constater à quelle époque les premières strophes en vers de cinq syllabes ^{p.071} durent naître du besoin de composer régulièrement sur un rythme moins concis que celui de quatre pieds ; nous voyons toutefois que le poème célèbre de Kiu-yuen ¹, presque contemporain de ce grand désastre, contient déjà des fragments entiers ainsi disposés. Li-ling et Sou-vou

¹ Voir p. 30-31.

Poésies de l'époque des Thang

devaient, un demi-siècle plus tard, mettre les vers de cinq mots en grande vogue ; au temps des trois royaumes (III^e siècle de notre ère), nous les trouvons en possession de la faveur universelle.

On comprend cette préférence qui toujours ira croissant, cette prédilection marquée des poètes chinois pour leurs vers de cinq mots. Certes, avec les habitudes et le mécanisme de nos langues, une mesure de cinq pieds semble d'abord bien précipitée. On entrevoit la pensée bien à l'étroit dans un espace aussi restreint ; mais il faut se souvenir que la langue chinoise est monosyllabique, que chacun de ses mots est une idée, qu'elle n'a ni particules ni désinences, qu'elle vise toujours à la plus extrême concision. Si je prends au hasard quelques alexandrins de Molière et de Corneille, si j'en retire tout ce qui n'est pas strictement nécessaire à l'expression de la pensée, tout ce qui s'y trouve pour la grammaire plutôt que pour le sens rigoureux, combien restera-t-il de mots vraiment essentiels après un pareil dépouillement ? Très rarement davantage que n'en contient un de ces vers chinois. Peut-être même serait-il facile de démontrer qu'affranchis de l'emploi de nos auxiliaires et de tous nos termes parasites, les Chinois condensent parfois en cinq syllabes des phrases que l'on aurait peine à faire entrer dans un de nos plus longs vers ¹.

p.072 La brièveté des vers de cinq mots n'est donc qu'apparente, et M. Davis est en désaccord avec plusieurs écrivains chinois, quand il regarde la mesure de sept pieds comme étant la plus favorable aux ressources de leur langue.

¹ La plupart des pièces chinoises que j'ai traduites, et notamment la première du recueil (*A Nan-king*), sont en vers de cinq mots, et c'est toujours vers par vers que j'en ai donné la substance ; il sera donc facile au lecteur d'apprécier ce que renferme, en général, un vers chinois.

Poésies de l'époque des Thang

« Les vers de quatre mots sont les plus simples, dit Han-yu-ling, mais ils sont trop serrés ; ceux de sept mots sont trop lâches et trop délayés ; la confusion y est facile et le pléonasma à redouter. Les vers de cinq mots sont les meilleurs ; aussi depuis les Han jusqu'à nos jours ont-ils toujours été préférés ¹.

Les auteurs chinois que j'ai consultés s'accordent à regarder l'emploi régulier des vers de sept mots comme de beaucoup postérieur à celui des vers d'une mesure plus courte, sans préciser, non plus que pour ceux de cinq mots, l'époque à laquelle l'usage en peut remonter ; mais ils attribuent au roi de Tchou, Hiang-yu ², la composition du premier quatrain, de ceux qu'on nomme *Tsué-keou*, et les vers de ce quatrain sont de sept syllabes. Vaincu par son compétiteur à l'Empire dans une bataille décisive, poursuivi de près par ses ennemis et voyant tomber son cheval de lassitude, Hiang-yu, prêt à se couper la gorge avec son sabre, chanta lui-même, disent les chroniques, ce quatrain qu'il improvisait :

Li pa chan hy ! khi kaï chi ;
Chi pou li hy ! Tsu pou chi,
Tsu pou chi hy ! ka naï ho,
Yu hy ! yu hy ! naï jou ho ! ³

¹ Han-yu-ling vivait à la fin du XVIIe siècle. L'empereur Kien-loung, qui monta sur le trône en 1736, et qui écrivit plusieurs poèmes, composait surtout en vers de sept pieds. Son goût peut certainement avoir influé sur celui des lettrés modernes, dont M. Davis se fait l'écho.

² Hiang-yu périt l'an 202 avant notre ère. Son histoire est rapportée dans une note, p. 329.

³ J'étais de force à soulever une montagne, hélas ! (de force) à couvrir de mon souffle le monde entier.

Les temps sont devenus malheureux, hélas ! Tsu* ne peut plus courir.

Tsu ne peut plus courir, hélas ! maintenant, que faire ?

Yu **, hélas ! Yu, hélas ! Qu'allez-vous devenir !

* C'était le nom de son cheval.

** Yu était le nom de sa femme du premier rang.

Poésies de l'époque des Thang

p.073 J'exposerai plus loin les règles relatives aux quatrains appelés *tsué-keou* ; ici, nous aurons d'abord à faire quelques remarques utiles touchant la rime, une césure nettement indiquée, et aussi l'emploi d'une particule euphonique, *hy* ! qui fait rimer les hémistiches en marquant le repos du vers.

Cette façon de rimer par distiques et à *rimes plates*, comme nous dirions en français, sans l'intromission d'aucun vers blanc, constitua l'une des méthodes intermédiaires entre celle dont la plus haute antiquité nous fournit des exemples et celle qui fut définitivement adoptée sous les Thang, à l'imitation du monument primitif que nous avons cité. Durant cette longue période qui s'étend du Ve siècle avant notre ère au VIIe après J.-C., et qui est en quelque sorte le moyen âge de la poésie chinoise, on voit d'ordinaire les poètes s'attacher à la multiplicité des rimes plutôt qu'à leur parfaite justesse ; tendance tout à fait opposée à celle qui devait prévaloir plus tard.

Dans le quatrain que nous examinons, le célèbre Hiang-yu ne se contente point de faire rimer tous ses vers ; il jette encore au milieu de chacun d'eux une particule analogue, comme valeur, au *tsai* que nous avons noté plus haut. Ne comportant même pas toujours l'expression de tristesse qui s'attache en français au mot *hélas*, puisqu'on la rencontre parfois à la fin d'une phrase dont la pensée n'a rien d'affligeant, cette particule avait pour principal objet de satisfaire l'oreille par son retour périodique. La césure qu'elle indique en outre, au quatrième pied, mérite d'autant plus d'être signalée qu'on la retrouvera constamment à la même place, p.074 sauf quelques rares exceptions, dans tous les vers chinois de cette mesure.

Une chanson, historique comme le chant de mort de Hiang-yu, et d'une source non moins illustre, viendra confirmer cette

Poésies de l'époque des Thang

remarque en même temps qu'elle fournira matière à de nouvelles observations.

L'empereur Vou-ti, de la dynastie des Han, sous le règne duquel j'ai dit que l'école chinoise du merveilleux s'était surtout développée, fut comme beaucoup d'autres empereurs chinois l'un des poètes les plus féconds de sa cour. Un jour qu'il traversait le fleuve Hoën, entouré de ses officiers et de ses ministres, revenant à sa capitale après avoir accompli dans le Ho-tong un sacrifice prescrit par les rites, il sentit naître en lui la verve, et composa la chanson que voici, connue sous le nom de la Chanson des rames.

Tsieou fong ki, hy ! pe yun feï ;
Tsao mou ouang lo, hy ! ngan nân kouëi.
Lân yeou so, hy ! ko yeou fang.
Hoay kiaï jin, hy ! pou neng ouang.

Fan leou tchoen, hy ? tsi Hoën ho ;
Hoang tchong lieou, hy ! yang san po,
Siao kou ming, hy ! fa te ko.

Youan lo ki, hy ! ngaï tsin to.
Chao tchoang ki chi, hy ! naï lao ho ! ¹

p.075 Les quatre premiers vers de cette pièce sont rimés de la même manière que le quatrain qui précède. Les cinq derniers, divisés en deux strophes, sont pourvus tous d'une rime identique, de telle sorte que la pièce entière ne contient pas un seul vers

¹ Le vent d'automne s'élève, ha ! de blancs nuages volent ;
L'herbe jaunit et les feuilles tombent, ha ! Les oies sauvages vers le midi s'en retournent.
Déjà fleurit la plante Lân, ha ! déjà se répand le parfum des chrysanthèmes.
Moi je pense à la belle jeune fille, ha ! que je ne saurais oublier.
Mon bateau flotte doucement, ha ! traversant le fleuve de Hoën ;
Au milieu de ses rapides eaux, ha ! qui jaillissent en vagues écumantes,
Au bruit des flots et des tambours, ha ! j'improvise la *Chanson des rames*.
Plus vif a été le plaisir, ha ! plus profonde est la tristesse qui lui succède.
La force et la jeunesse, combien durent-elles, ha ! et contre la vieillesse que faire !

Poésies de l'époque des Thang

blanc. Toutes les rimes sont du reste dans le même ton ; l'alternance des tons pour la rime, que nous verrons exigée plus tard, ne devait l'être d'une manière rigoureuse qu'à l'époque où, ne faisant plus rimer qu'un vers sur deux, on voulait du moins satisfaire l'oreille par une combinaison musicale renouvelée des anciens ¹.

La coupe de cette chanson, en trois strophes ou couplets dont le nombre des vers va toujours diminuant, se rencontre assez souvent dans les poésies antérieures à l'époque des Thang. Le *Koue-fong* en offre déjà plusieurs exemples ; les poètes contemporains de Vou-ti en font un fréquent usage ; Thou-fou et Li-tai-pé l'ont également pratiquée dans plusieurs de leurs compositions à la manière antique. Mais alors ils devaient se soumettre à l'obligation de faire rimer tous leurs vers et surtout les deux derniers, car chaque couplet devant avoir isolément ses rimes, il est clair qu'il ne s'en trouverait point dans le dernier couplet, formé d'un seul distique, si l'un de ses deux vers demeurait blanc.

L'examen d'un grand nombre de pièces composées sous les Han, les Soung et même sous les Tsin, du III^e au Ve siècle de notre ère, ne me paraît point fournir d'autres éléments de facture que ceux que l'analyse de cette chanson fait ressortir. La quantité, la césure, la rime surtout, résument toutes les ressources de la versification. Pour la mesure : quatre, cinq ou sept pieds, à de rares exceptions près ; une tendance marquée à composer des morceaux entiers sur le même rythme, au lieu d'entremêler dans une même strophe des vers de toutes les dimensions. Pour la ^{p.076} césure, le repos au quatrième pied dans

¹ Voir la chanson citée plus haut, p. 72.

Poésies de l'époque des Thang

les vers de sept mots, au cinquième dans les vers de huit pieds, peu usités d'ailleurs. Pour la rime, l'abondance préférée à la qualité ; indifférence pour le ton, la consonance étant suffisante. Liberté de composer des pièces entières sur la même rime ; mais obligation pour chaque strophe de renfermer ses rimes en elle-même, quelles que soient d'ailleurs celles de la strophe qui précède ou qui suit.

Une dernière remarque qu'on aura pu faire dans la chanson de l'empereur chinois, c'est la mesure irrégulière du second et du dernier vers qui renferment chacun un pied de trop, huit pieds au lieu de sept. Ces licences sont assez fréquentes chez les poètes antérieurs à l'époque des Thang, et l'on trouve souvent, dans le nombre des vers qui forment les strophes, la même inégalité que dans celui des mots qui composent les vers.

Ce fut pourtant sous les Han, suivant Mo-y-siang, auteur chinois estimé, que se répandit la mode de ces quatrains appelés *tsué-keou*, dont la tradition voulait que l'origine fût liée si tragiquement à celle de la dynastie. On inventa pour eux des règles sévères, régissant tout à la fois le développement de la pensée, le choix des caractères et la structure des vers. Déjà les rhétoriciens exigeaient qu'on observât certaines méthodes, et qu'on distinguât nettement quatre périodes dans toute composition poétique ; déjà s'introduisait en souverain le goût du parallélisme, soit entre les deux vers d'un distique, soit entre l'exorde et la conclusion d'un morceau. On en vint graduellement à rechercher ce parallélisme non plus seulement de vers à vers, mais de caractère à caractère, avec des exigences inouïes, et de là naquit la singulière théorie des mots *pleins* et des mots *vides* dont il sera bientôt question.

Poésies de l'époque des Thang

Ces distinctions et ces préceptes occupent désormais une assez large place dans la prosodie pour qu'il convienne p.077 d'examiner avec quelque détail les théories chinoises à leur égard. L'esprit de méthode et de symétrie qu'on y rencontre aurait moins étonné nos pères, qu'il ne surprendra sans doute aujourd'hui.

Il y a quarante ou cinquante ans, on enseignait encore chez nous que tout discours, sous peine de ne rien valoir, devait renfermer trois ou quatre parties distinctes : l'*exorde*, l'*exposition*, l'*argumentation*, la *conclusion*, et, si je ne me trompe, on étudie encore dans les collèges un petit livre appelé *Conciones*, où les discours de Tacite et de Salluste sont ainsi nettement et méthodiquement divisés. Ce travail de dissection, cette décomposition méthodique, nous pourrions, je crois, l'opérer sur presque toutes les pièces chinoises, où l'observation de règles identiques se manifesterait invariablement. Un sujet, un titre étant donné, le poète chinois l'envisage, s'y attache et ne le quitte plus.

« La pensée principale, dit un écrivain chinois ¹, doit être en germe dans les premiers vers. La conclusion doit correspondre rigoureusement au début. Quand vous avez fait dix pas (dix vers), vous devez retourner la tête vers le titre de la pièce afin de ne pas perdre de vue votre sujet. Encore cinq pas (cinq vers), et vous vous arrêtez un peu pour examiner la route derrière vous et pour en détailler les beautés ; puis vous vous remettez en marche, et vous conduisez ainsi le lecteur jusqu'au

¹ Fan-koué.

Poésies de l'époque des Thang

but, sans tourner trop court, et sans qu'il ait trouvé non plus le chemin trop long.

Ces rigoureux préceptes n'étaient point une lettre morte, un simple conseil de rhétoricien ; c'était une loi de plus en plus respectée, à mesure qu'augmentait la tendance prosodique à rechercher des cadres réguliers.

p.078 On distinguait d'abord trois méthodes, ou manières principales, dont le *Chi-king* lui-même renfermait, disait-on, les éléments : la première, appelée *fou* (littéralement *exposition claire*), consistait à suivre, sans s'en écarter, le développement d'une seule pensée, nettement définie par le titre qu'on avait adopté. La seconde, appelée *hing* (*verve*), étonnant au contraire le lecteur par une liaison d'idées inattendue, lui amenait un trait final qu'il eût été bien loin de pressentir. Procédant par allusion et par métaphores, la troisième, dont l'Antiquité fournit surtout de nombreux exemples, cachait souvent des satires ou des remontrances sous une apparence inoffensive. Son nom significatif était *pi* (*comparer*).

Quelle que fût la manière adoptée, quatre périodes, nous l'avons dit, devaient se dérouler graduellement :

1° Le *ki* ou exorde, qui devait littéralement *fendre* le titre (*po*), c'est-à-dire l'ouvrir pour savoir ce qu'il contenait. Il fallait que le titre de la pièce y fût *réfléchi comme dans un miroir*, que ses principaux caractères s'y retrouvassent, qu'il y fût clairement paraphrasé.

2° Le *tchun*, ou *réponse*, que j'appellerais volontiers le développement.

3° Le *tchouen*, le *tournant*, c'est-à-dire le passage du sujet à la conclusion.

Poésies de l'époque des Thang

4° La conclusion qu'on appelle le *nœud*, *ho*, et qui doit toujours découler de l'exorde, directement ou indirectement.

Certaines gloses parlent aussi du *king*, la *perspective*, le *tableau*, et du *tsing*, l'*intention*, le *sentiment*, comme pouvant occuper facultativement la seconde ou la troisième place dans toute composition poétique ; mais il suffit de suivre avec attention quelques analyses de ces gloses mêmes, pour reconnaître que le *king* et le *tsing* ne sont que des synonymes du *tchun* et du *tchouen*, ou pour mieux dire l'exposition de ce que ces deux périodes ont à contenir.

p.079 Quant au parallélisme, terme qui s'entend de lui-même, il peut être de deux sortes : il peut exister entre les caractères et par conséquent entre les idées, dépendant ainsi de l'art poétique ; il peut s'établir entre les sons de la langue auxquels ces caractères correspondent ; c'est alors une ressource toute musicale.

Pour ne parler d'abord que du parallélisme des idées, nous voyons qu'il s'établit lui-même de deux manières : par similitude ou par opposition. Il s'établit par similitude, lorsque le second vers exprime la même idée que le premier, bien qu'en termes différents, lorsque chacun des caractères du premier vers semble trouver un synonyme dans le terme correspondant du vers suivant. Il se forme par opposition si le second vers, au lieu d'être le redoublement du premier, s'en montre précisément la contrepartie, et par le sens général qu'il présente, et par la disposition de tous ses pieds.

Dans nos langues européennes, composées surtout de polysyllabes, un parallélisme rigoureux, une symétrie parfaite entre les mots et les idées serait absolument impossible. Sur deux mille vers qui se suivent, il ne s'en trouverait peut-être pas

Poésies de l'époque des Thang

deux où ce parallélisme se rencontrât. Au polysyllabe initial d'un premier vers correspondrait un monosyllabe dans le second, à un adjectif, un substantif ; tel vers composé de cinq mots seulement serait suivi d'un autre qui en contiendrait sept ou huit ; cette inégalité, ce contraste, effet du hasard, seraient inévitables. Au contraire, n'ayant affaire qu'à des monosyllabes, sachant que chacune de leurs idées, comme chacun de leurs mots, doit occuper une place certaine, égale, limitée, ainsi qu'une pièce sur un échiquier, les Chinois ont pu prescrire une opposition ou une similitude parfaite, un parallélisme rigoureux entre deux vers. Le seul instinct du poète paraît avoir déterminé d'abord les distinctions qui pouvaient constituer ^{p.080} entre les mots la concordance ou l'antithèse. Le soleil et la lune, les montagnes et les rochers, la fleur et le parfum se présentèrent tout naturellement comme des termes correspondants pour le parallélisme par similitude ; tandis qu'on se plaisait à opposer la montagne à la vallée, l'éclat du soleil à l'obscurité de la nuit, etc.

Ce mode de composition acquérant une faveur de plus en plus grande, on en vint à désirer des règles fixes pour déterminer, entre les mots, toutes les conditions d'un parallélisme parfait. Chez nous peut-être, en supposant des prémisses analogues, eût-on décidé qu'au verbe devrait correspondre un verbe, à l'adjectif un adjectif, et ainsi des autres parties du discours. En chinois, où ces distinctions grammaticales sont inconnues, on imagina de classer tous les mots de la langue en *mots pleins* et en *mots vides*. On appela *mots pleins* tous ceux qui représentaient des objets solides ou du moins appréciables par les organes de nos sens : la terre, l'eau, les nuages, le ciel lui-même pris dans l'acception du firmament. Parmi les mots vides entrèrent d'abord tous ceux que nous appelons *termes abstraits*, puis les adverbes, les conjonctions ; enfin toutes les expressions

Poésies de l'époque des Thang

qui se rapportaient à des choses immatérielles ¹ ; et comme première application de cette théorie, on convint que tout quatrain *tsué-keou*, régulièrement composé, devrait renfermer au moins deux vers d'une si exacte correspondance à chacun de leurs pieds, que jamais un mot *plein* n'y fût en parallèle avec un mot *vide*.

Un exemple fera saisir l'effet de ces arrangements, que ^{p.081} l'usage chinois d'écrire de haut en bas contribue naturellement à mettre en valeur ².

山	in monte	池	in lacu
光	solis splendor	月	luna
忽	subitò	漸	gradatim
西	(versus) occidentem	東	(versus) orientem
落	labitur ;	上	ascendit.

Le quatrain *tsué-keou* fut donc la première forme prosodique régulière en usage chez les Chinois. Son nom, qui signifie littéralement *vers coupés*, lui vient de la manière brusque dont l'écrivain doit nécessairement entrer en matière, obligé qu'il est de renfermer en quatre vers les *quatre parties essentielles* dont l'énumération a été donnée plus haut. Les auteurs chinois ne sont pas d'accord sur l'époque exacte à laquelle se manifesta cette

¹ Un certain nombre de mots, et notamment de verbes, parurent difficiles à classer. On les appela *demi-pleins* et *demi-vides*, décidant que leur acception dans une phrase déterminerait la classe à laquelle ils devraient appartenir. Le verbe *s'écouler*, par exemple, fut un mot *plein* dans le sens de l'eau qui s'écoule, un mot *vide* quand on dit que le temps s'écoule rapidement.

² Les Chinois écrivent aussi de droite à gauche, disposition qu'il ne m'a pas semblé nécessaire de conserver ici.

Poésies de l'époque des Thang

première tendance à rechercher une rigoureuse symétrie dans les compositions poétiques ; mais ils reconnaissent unanimement que le naturel eut beaucoup à en souffrir, et tout en admirant l'art avec lequel certains de leurs poètes ont soumis leurs inspirations à ces minutieuses exigences, on les voit souvent regretter les franches allures du *koue-fong*, louant toujours leurs auteurs célèbres quand ils ne craignent pas d'y revenir.

Mo-y-siang, l'un des écrivains qui paraissent avoir étudié davantage la question, dit que ce fut principalement sous les petites dynasties (420 à 618 de notre ère) que le goût des *tsué-keou* se généralisa. On en trouve un grand nombre déjà dans un recueil, intitulé *Yo-fo* ou *Grands Concerts*,^{p.082} qui remonte à l'époque des trois royaumes (221-263) et qui contient notamment deux pièces connues de tous les lettrés de la Chine. L'une s'appelle la *Sortie des frontières*, l'autre la *Chanson des fleurs de Pêchers*.

Ce cadre de quatre vers était bien étroit. Une fois le principe admis d'adopter, comme pour nos sonnets et nos rondeaux, une sorte de moule prosodique dans lequel la pensée fût renfermée, on ne tarda point, sans renoncer pour cela aux *tsué-keou*, à composer aussi sur une mesure plus étendue. Le nouveau cadre fut de huit vers que l'on appela *lu-chi* (vers assujettis à des règles fixes) ; dès lors chacune des *quatre parties essentielles* put se développer en un distique, au lieu de se condenser dans un seul vers. Cette innovation eut lieu sous les *Tsi*, vers la fin du Ve siècle ; elle se popularisa sous les *Liang*, au commencement du VIe, patronnée par le chef de la dynastie, l'empereur poète Liang-vou-ti.

Bientôt vinrent les *paï-lu-chi*, douze vers divisés en trois strophes (la strophe régulière est désormais de quatre vers) ;

Poésies de l'époque des Thang

puis des arrangements de dix vers, où deux strophes régulières sont reliées ou couronnées par un distique isolé. Les vers de quatre pieds sont à peu près abandonnés ; on ne compose plus guère que sur le rythme de cinq ou de sept mots, et l'on s'accorde généralement à ne vouloir qu'une seule rime pour chacun de ces petits poèmes, mais, à l'égard de la rime, on voit régner la plus grande liberté. Tout poète en renom croit devoir imaginer quelque combinaison plus ou moins ingénieuse, dont les subtiles exigences sont souvent difficiles à saisir.

Cette absence de direction et d'unité ne fit qu'augmenter sous les Tch'in et les Souï (559-617) et même sous les premiers Thang, nous dit l'écrivain Fan-koué. L'anarchie prosodique était donc à son comble lorsque surgit la fameuse génération littéraire à laquelle appartiennent Thou-fou, Ouang-oeï et Li-taï-pé. Groupés autour d'un empereur ^{p.083} ami des lettres, comme les poètes latins du siècle d'Auguste, vivant dans une intimité journalière qu'entretenait la communauté des goûts et des plaisirs, composant parfois tous ensemble, tantôt à la table du prince, tantôt parmi des bosquets en fleurs, ces esprits éminents, dont l'autorité ne s'est pas affaiblie depuis dix siècles, s'attachèrent surtout à perfectionner les procédés de versification employés par leurs devanciers. Arrêtant d'un commun accord certaines conventions que depuis leur époque on a religieusement respectées, ils imposèrent définitivement à la prosodie chinoise les lois sévères et précises qui la régissent encore aujourd'hui. Ce sera donc offrir un tableau complet de cette prosodie que d'analyser successivement et la facture des vers composés sous les Thang, et la structure des cadres où sont enfermées ces petites pièces fugitives, objet de toute leur prédilection. Mais ici devront se placer quelques éclaircissements préalables sur une particularité de la langue chinoise que je n'ai fait que mentionner au commencement de cette étude, me réservant

Poésies de l'époque des Thang

d'y revenir quand il serait temps d'appeler sur elle l'attention du lecteur. Je veux parler des tons et des accents, qui modifient si complètement la signification des monosyllabes, et dont le rôle devient maintenant de plus en plus important.

Nous avons vu que les Chinois distinguaient deux tons principaux dans la prononciation, le ton *ping* ou *égal* et le ton *tse* ou *modulé*. Le père Lacharme compare les syllabes affectées des tons *ping* ou *tse* aux longues et aux brèves des Latins. J'ignore jusqu'à quel point cette appréciation peut être juste pour l'oreille, mais elle manque assurément d'exactitude, en ce qui touche à la mesure des vers. Deux brèves ne valent qu'une longue, dans la prosodie latine ; les trois syllabes du dactyle sont balancées par le dissyllabe d'un spondée. Peu importe au contraire, dans les vers chinois, la proportion des syllabes *ping* ou *tse* qui ^{p.084} s'y rencontrent. Chacune d'elle compte indifféremment pour un pied. Le ton *tse* se subdivise du reste en trois classes ¹ : il est *chang*, *élevé*, ou *kiu*, *abaissé*, ou *fou*, *rentrant*, distinctions que le père Cibot définit d'une manière pittoresque dans son Essai sur la langue des Chinois ².

« Dans le ton *chang*, dit-il, on élève la voix en finissant, comme si quelqu'un ayant prononcé un *non* qui offense, on lui répète son *non* en haussant la voix ; quand le ton est *kiu*, on la baisse, comme le fait un enfant dans l'i d'un *oui* qu'il ne dit qu'à regret. Quand il est *jou*, on retire sa voix ; on l'avale en quelque sorte, comme un homme qui s'interrompt sur une finale, ou par surprise, ou par respect pour un supérieur qui prend la parole.

¹ Le ton *ping* se subdivise aussi en deux classes, mais on n'en tient pas compte pour les lois de la versification.

² Mémoires concernant les Chinois, t. VIII, p. 154.

Poésies de l'époque des Thang

Fût-ce même à leur insu, les anciens ont dû sans aucun doute tenir compte dans leurs compositions poétiques de ces intonations si variées, qui ne pouvaient demeurer étrangères à l'harmonie générale d'un morceau. J'ai montré déjà que, pour être chantées sur certains airs, les pièces de vers devaient nécessairement offrir, dans la succession des tons, un arrangement qui ne fût pas en désaccord avec les séries de notes constituant le motif musical. Il ne paraît point cependant qu'avant l'époque des Thang aucune règle fixe ait régi les diverses oppositions de tons et d'accents, et les écrivains chinois sont unanimes pour attribuer aux poètes contemporains de Ming-hoang le mérite d'avoir tout particulièrement étudié cette importante ressource de leur langage. En ce qui concerne le ton et l'accent, les pièces du *Chi-king* présentent en effet des combinaisons trop variées pour qu'on y puisse soupçonner l'application d'une méthode uniforme. Dans la chanson de l'empereur Vou-ti que j'ai donnée, tous les vers se terminent par le ton *ping*, et, de p.085 distique à distique, je ne remarque aucun arrangement particulier.

Les poètes des Thang semblent avoir décidé les premiers qu'on ne se contenterait plus, pour la rime, d'une simple consonance, mais qu'on observerait aussi l'identité parfaite du ton et de l'accent, de telle sorte qu'il ne suffirait plus, par exemple, qu'un mot se prononçant *lou* fût au ton *ji* ou au ton *chang* pour rimer avec un autre son *lou* appartenant au ton *kiu*, bien que les trois tons *ji*, *chang* et *kiu* appartenissent tous trois à la classe *tse*. Il faudrait trouver désormais un autre monosyllabe au ton *ji*.

Poésies de l'époque des Thang

En considération de cette rigueur nouvelle ¹ on ne fit plus rimer qu'un vers sur deux ; ce fut le second de chaque distique. Deux distiques devenaient nécessaires pour le retour de la rime ; la forme prosodique la plus courte était désormais le quatrain. Dispensés de la rime, le premier vers et le troisième n'étaient point cependant affranchis de toute règle à observer dans leur désinence : le ton de leur dernier monosyllabe devait être en opposition avec celui de la rime. Si la rime appartenait au ton *ping*, il fallait qu'il fût lui-même un ton *tse* ². Cette *alternance* produit pour l'oreille une sorte de balancement qui n'est pas sans analogie avec l'effet des rimes masculines et féminines, revenant tour à tour dans nos vers.

De plus, et toujours afin de satisfaire l'oreille par des alternatives habilement ménagées des diverses inflexions de la voix, on voulut que, dans chaque distique, chaque ^{p.086} pied du premier vers fût en opposition de ton avec le pied correspondant du second vers. La distinction des classes *ping* et *tse* était alors suffisante, mais si les deux premiers mots du premier vers d'un distique étaient, par exemple, au ton *ping* et le troisième mot dans le ton *tse*, il devenait nécessaire que les deux premiers mots du second vers fussent au contraire au ton *tse*, le troisième au ton *ping*, et ainsi des autres. Il fut permis néanmoins de déroger à cette règle pour le premier vers de chaque pièce, tantôt aux premier et troisième, tantôt aux premier et quatrième pieds,

¹ En tant qu'obligatoire, c'était une règle nouvelle ; mais parfois déjà plus d'un poète l'avait pratiquée, et nous savons que, dès l'Antiquité, certaines pièces avaient rempli ces conditions. On trouve aussi dans la partie *koue-fong* du *Chi-king* des morceaux où la rime est disposée de deux vers en deux vers.

² Une exception est souvent faite pour le premier vers de la première strophe, dans les petits poèmes. En ce cas il doit se terminer par une rime identique à celle des second et quatrième vers.

Poésies de l'époque des Thang

pourvu que l'on fit rimer exactement ce premier vers avec le second et le quatrième, la strophe étant supposée de quatre vers.

Le tableau d'un quatrain en vers de cinq mots fera saisir ces arrangements plus aisément que de longues phrases. J'écris en caractères romains les mots qui sont au ton *ping*, en italiques ceux qui sont affectés du ton *tse* ¹ :

1	2	3	4
tchoang	y	<i>kiu</i>	ti
tsien	<i>che</i>	teou	<i>teou</i>
ming	<i>ti</i>	<i>ouang</i>	sse
<i>youé</i>	<i>chang</i>	ming	<i>kou</i>
kouang ;	choang.	<i>youé</i> ;	hiang.

On voit qu'ici le poète s'est strictement conformé aux règles prescrites. Il était en droit de négliger l'opposition des tons, aux premier et quatrième pieds du premier vers de sa pièce, puisqu'il le faisait rimer avec les second et quatrième vers du quatrain.

Notons toutefois que cette soumission parfaite à de si dures entraves ne se constate guère, en général, que dans les quatrains appelés *tsué-keou*. Dans les pièces d'un cadre ^{p.087} plus étendu, des licences qui s'introduisirent bientôt eurent pour résultat de ne rendre l'opposition des tons rigoureusement obligatoire qu'aux second, quatrième et cinquième pieds dans les vers de cinq mots ; aux second, quatrième, sixième et septième dans les vers de sept mots. On exigeait alors, en ce qui concerne ces derniers vers, que le sixième pied fût au même ton que le second.

Enfin l'on mit encore en pratique certains vers où, comme l'a fait remarquer M. Abel Rémusat, le troisième mot, dans la

¹ Le quatrain dont je donne ici la prononciation est de Li-tai-pé. On en trouvera la traduction [\[ici\]](#).

Poésies de l'époque des Thang

mesure de cinq pieds, et le cinquième, dans la mesure de sept, sont l'objet d'une attention toute particulière. Ce mot qui s'appelle alors l'*œil* du vers est soumis à la condition d'être toujours *plein*, et aussi de rimer ou d'alterner de ton avec l'*œil* du vers suivant, selon la règle qu'on s'impose.

Je craindrais d'insister davantage sur ces détails très arides pour qui ne s'est pas adonné spécialement à l'étude du chinois. Il serait du reste bien difficile de discerner clairement dans cet ensemble, et ce qu'inventèrent les poètes des Thang, et ce qu'ils ne firent que renouveler de l'Antiquité. Quelques écrivains chinois n'hésitent point à leur attribuer l'initiative d'une partie de ces lois prosodiques, constamment respectées depuis qu'ils les consacrèrent ; d'autres soutiennent au contraire, en s'appuyant sur de nombreux exemples, que leur principal mérite fut d'avoir su trouver dans le *Chi-king* les meilleures formes à conserver ; ces derniers étant d'ailleurs ceux qui rendent aux poètes des Thang l'hommage de l'admiration la plus vive et la plus sincère. Qu'on n'oublie pas ce principe dominant de la société chinoise : mettre la gloire du présent dans l'imitation du passé.

De quelque façon qu'on juge ce mécanisme prosodique, si différent de ceux auxquels les langues européennes nous ont accoutumés, il est une remarque qu'on devra faire, un ^{p.088} résultat qui mérite assurément de fixer l'attention : c'est l'intime solidarité qui s'établit dans une strophe chinoise entre tous les éléments dont elle est composée, les distiques et les vers, les caractères et les sons. Tandis que, pied à pied, deux vers jumeaux contrebalancent leurs consonances, indispensables l'un à l'autre, les deux distiques sont liés, non seulement par la rime, mais par la double alternance des tons qui forment leurs désinences. Si l'on ajoute à cet ensemble le parallélisme

Poésies de l'époque des Thang

rigoureux des mots pleins et des mots vides, ou tout au moins le parallélisme des idées dont les Chinois font un usage si fréquent, on a sous les yeux vingt ou vingt-huit signes graphiques ¹ tissés pour ainsi dire d'un seul morceau.

« Le parallélisme des expressions doit enchaîner si étroitement les phrases, dit un écrivain chinois, qu'on ne puisse supprimer ni un vers, ni une strophe sans qu'on s'en aperçoive, sans que l'ensemble du morceau tout entier en soit altéré.

Tels furent les procédés de versification popularisés, sinon imaginés, par les poètes des Thang. En ce qui touche les petits poèmes, nous avons dit qu'ils s'attachèrent à régulariser les anciens cadres plutôt qu'à les modifier profondément. Une revue des formes qu'ils conservèrent, avec les modifications qu'ils y ont apportées, nous donnera donc la dernière expression de cette prosodie, au temps où elle atteignit son apogée, suivant l'unanime opinion des Chinois.

Quatrains appelés « tsué-keou »

Quatre vers d'égale longueur, de cinq ou de sept pieds chacun.

p.089

La rime obligatoire au second et au quatrième vers.

Les deux vers qui ne riment pas, obligés de finir dans un ton opposé à celui de la rime ; si la rime est un ton *ping*, ils se termineront par un ton *tse*. Permission toutefois de déroger à cette règle pour le premier vers du quatrain, à condition qu'il rime exactement avec les second et quatrième. Le quatrième offre en

¹ Vingt si ce sont des vers de cinq pieds, vingt-huit si les vers ont sept pieds.

Poésies de l'époque des Thang

ce cas trois vers sur la même rime, et par conséquent sur le même ton.

Opposition des tons entre les deux pieds correspondants de chaque distique, rigoureusement exigée pour tous les pieds, si l'on veut que la pièce soit irréprochable. Le premier vers du quatrain jouissant seulement de quelques licences, à la condition de rimer avec le second et quatrième vers.

Deux vers au moins sur les quatre doivent remplir, en ce qui concerne la distinction des mots *pleins* et des mots *vides*, les conditions de parallélisme qui ont été indiquées plus haut. Ce parallélisme peut s'établir entre les deux vers du premier distique, entre les deux vers du second, ou bien encore entre le premier et le dernier vers de la pièce ; mais non pas entre le second et le troisième vers. Le second et le troisième vers ne peuvent jamais rimer ensemble ; on a jugé sans doute que l'opposition des tons dans la désinence nuirait au bon effet de ce parallélisme si recherché.

Voilà pour les règles prosodiques proprement dites. Ajoutons-y le précepte de l'art poétique, relatif aux quatre périodes essentielles dans toute composition en vers : l'*exorde*, la *perspective*, le *tournant* et la *conclusion*.

Un sonnet, sans défaut, vaut seul un long poème
a dit Boileau.. Les Chinois pensent de même à l'égard des
quatrains tsué-keou. p.090

Vers appelés « liu-chi »

Huit vers sans changement de rime, ce qui veut dire que quatre d'entre eux, les second, quatrième, sixième et huitième, doivent se terminer par la même consonance et dans le même

Poésies de l'époque des Thang

ton. Ceux qui sont dispensés de la rime, obligés de finir dans un ton opposé à celui des vers rimants.

Exception facultative pour le premier vers seulement, s'il convient au poète de le faire rimer avec ceux où la rime est obligatoire.

Pour le premier vers de la pièce, toujours placé dans des conditions exceptionnelles, s'il plaît au poète de le faire rimer avec les quatre vers où la rime est obligatoire, il en est libre. La pièce offre alors cinq désinences dans un même ton.

Pour chaque distique, opposition de ton entre les deux pieds correspondants, toujours obligatoire aux second, quatrième et cinquième pieds dans les vers de cinq mots, aux second, quatrième, sixième et septième pieds dans les vers de sept mots ; sauf les libertés stipulées en faveur du premier vers, pourvu qu'il rime avec le second et le troisième.

Deux distiques, sur les quatre, y sont parfois soumis aux lois du parallélisme entre les mots *pleins* et les mots *vides*. La règle toutefois n'est pas obligatoire. Les poètes des Thang la négligent le plus souvent.

Un distique appartient naturellement à chacune des *quatre périodes* ; mais on est toujours libre de resserrer une période pour donner à une autre plus de développement.

On voit que, sur une forme moins concise, le plan des vers *liu-chi* ne diffère pas beaucoup de celui des *tsué-keou*. Leur cadre de huit vers, divisés en deux strophes, est généralement la forme préférée par les poètes des Thang, lorsqu'ils veulent s'étendre sur un sujet sérieux. Ces doubles quatrains qui se succèdent deviennent alors autant de ^{p.091} stances dont la réunion forme un

Poésies de l'époque des Thang

poème. C'est sur ce rythme qu'est composée la pièce intitulée *Chant d'automne*, qu'on trouvera parmi les poésies de Thou-fou.

Vers appelés « pai-liu-chi »

Leur cadre est de douze vers, assujettis à la même rime, qui revient par conséquent six fois, et se place toujours au second vers de chaque distique.

En ce qui concerne les licences accordées pour le premier vers, les exigences du parallélisme des termes et de l'*alternance* des tons, tout ce qui vient d'être dit au sujet des vers *liu-chi* leur est applicable.

Toutes les formes prosodiques régulières sont résumées dans ces trois cadres, auxquels on remarquera du reste que les poètes des Thang furent bien loin de se constamment assujettir. Plus de la moitié des compositions de Li-taï-pé sont en vers irréguliers, dits à la manière antique, où le poète n'a d'autre règle que sa fantaisie pour l'arrangement des rimes, aussi bien que pour la mesure et la longueur des vers.

Suivant le sujet qu'elles traitent, suivant les allures qu'elles prennent, ces pièces sont appelées *yn, ko, kio, yu, hing*, chant, chanson, verve, marche, noms significatifs qui n'ont pas besoin d'être expliqués ; tantôt l'on y rencontre de longues tirades sur la même rime, tantôt de brusques changements de rythme, destinés à faire ressortir quelques rapides transitions ; d'autres fois ce sont des refrains ou des répétitions périodiques, ou de petits vers jetés à la fin d'un morceau dont ils lancent le trait principal, comme dans ce distique de la Fontaine : p.092

Mais qu'en sort-il souvent ?

Poésies de l'époque des Thang

Du vent.

Les diverses sortes de chansons, comprises sous le nom générique de *ko-ching*, occupent une large place dans les traités comme dans les recueils de poésie chinoise, ce qui n'étonnera point chez un peuple où la musique et la versification sont des compagnes inséparables. Le *ko-ching* est l'objet de nombreux préceptes, dont quelques-uns, je crois, méritent d'être cités :

« Ce genre de composition offre trois difficultés capitales, dit l'écrivain Ouang-tchèn,

1° La facture du premier vers.

2° La transition d'un couplet à un autre.

3° Le trait final pour lequel on se montre plus difficile dans une chanson que dans toute autre composition.

Quand vous faites une chanson sur un sujet ordinaire, vous pouvez composer une pièce longue et tranquille, si cela vous convient ; mais si vous traitez quelque sujet dramatique ou extraordinaire, il faut que vos vers se pressent et sautent comme un cheval au galop. Il faut qu'ils arrivent au but sans détours, et que ce but soit bien nettement tracé.

Le parti que les Chinois savent tirer de la rime dans ces sortes de pièces mérite souvent d'être remarqué. Le retour d'une consonance habilement ramenée supplée parfois à la trop grande concision de la langue, en éveillant l'attention sur certaines liaisons d'idées qu'on n'eût point saisies peut-être si l'oreille n'eût averti de les remarquer.

Les poètes des Thang cultivaient donc tout à la fois ces deux manières distinctes : celle où l'on doit se plier aux proportions

Poésies de l'époque des Thang

d'un cadre invariable, celle où l'inspiration se déploie dans un espace illimité.

J'ai dit que la prosodie chinoise avait fort peu changé ^{p.093} depuis ces temps qu'on nomme en Chine la grande époque. Il n'y a guère plus de trois siècles que, pour rendre les concours littéraires plus difficiles, on imagina d'ériger en règles sévères des combinaisons qui n'avaient été jusque-là que des artifices accidentels. Ces règles nouvelles portent uniquement sur une série d'exigences et de distinctions subtiles, presque toutes relatives au parallélisme des mots *pleins* et des mots *vides*, ou bien à la stricte observance du principe qui veut que le choix de tous les caractères formant le titre d'une pièce se trouve successivement justifié dans le cours du morceau. De telles minuties ne méritent pas qu'on s'y arrête ; il suffira de n'avoir point terminé cette revue sans les mentionner. Si les candidats sont forcés de les respecter, si quelques auteurs s'en amusent comme d'un jeu d'esprit, on peut constater, en parcourant les œuvres des poètes modernes les plus en renom ¹, qu'ils jugent rarement à propos de s'y soumettre, et surtout de les observer dans toutes les parties d'un morceau.

Peut-être sera-t-il intéressant de signaler maintenant, dans la poésie chinoise, l'emploi de certains procédés, de certains tours, de certaines manières offrant quelque analogie ou quelque contraste avec les habitudes et les allures poétiques des autres langues. Nous avons eu déjà, par exemple, l'occasion de remarquer combien les inversions, si fréquentes et si recherchées par les poètes de Rome et de la Grèce, seraient impraticables avec cette écriture chinoise, où l'on ne peut déplacer un caractère sans changer aussitôt toutes les conditions de sa valeur. Il a été

Poésies de l'époque des Thang

question aussi de la césure à l'occasion des vers de sept pieds. Cette césure ne saurait naturellement ressembler à celle de la versification latine, puisque les caractères chinois sont ^{p.094} indivisibles, de même que les monosyllabes correspondants ; c'est la césure française avec un repos bien marqué, comme dans ce vers célèbre :

Je le ferais encor, si j'avais à le faire.

Dès l'origine des vers de sept pieds, on y aperçoit ce repos très nettement indiqué. La mesure semblait déjà trop longue pour être parcourue d'un seul trait, et c'était après le quatrième pied que l'on coupait le vers en deux hémistiches, usage qui s'est perpétué jusqu'à notre époque et qu'on observe encore aujourd'hui ².

Où la césure est surtout marquée, c'est dans le vers de six mots (qui est d'ailleurs d'un usage extrêmement rare). Elle le coupe alors en deux parties égales, si nettement, ^{p.095} que, sans l'indication fournie par la rime, on aurait peine à distinguer

¹ Pong-youen-choui et Ki-yun, entre autres, poètes célèbres presque contemporains.

² M. Davis me paraît aller trop loin, quand il fait du repos après le quatrième pied une règle absolue et invariable. La césure est évidemment après le troisième pied, dans ces deux vers de Thou-fou qui commencent une pièce dont la traduction se trouve plus bas :

Kiun pou kien Hoang-ho tchi chouï,
Thien chang lai, pen lie ou tao haï.

*Domine, nonne vides Hoang-ho (flavi fluminis) aquas ?
(De) cœlorum altitudine venientes, fugiendo defluunt ad mare.*

Il en est de même dans ce vers d'un poème moderne (le *Hoa-tsien*) qui me tombe sous les yeux :

Kin siao sse, tso hoang youen kio.

Cette nuit (je vais) mourir ; je deviendrai de la fontaine jaune un hôte.

Bien que ces exemples soient rares, ils ne sont point cependant si exceptionnels qu'on puisse les regarder uniquement comme des licences.

On remarque du reste presque toujours que si le poète a placé la césure au troisième pied, dans le premier vers d'un distique, c'est également au troisième pied que la césure se retrouvera dans le second.

Poésies de l'époque des Thang

parfois, dans une édition non ponctuée ¹, si ce sont des vers de six, ou seulement des vers de trois mots qu'on a sous les yeux. Les vers de trois mots n'ont jamais de césure, comme on peut l'imaginer ; ceux de quatre pieds sont dans le même cas. M. Davis indique une césure après le second pied dans les vers de cinq mots ; mais j'avoue, en ce qui me concerne, ne l'avoir jamais perçue assez régulièrement pour la constater d'une manière certaine.

L'enjambement est-il ou n'est-il point pratiqué dans la versification chinoise ? Si l'on entend seulement par enjambement, l'achèvement, au milieu d'un second vers, d'un sens qui demeurerait suspendu à la fin du premier, je crois, avec MM. de Rémusat et Davis, que les poètes chinois ne se le sont jamais permis ; mais s'il suffit, pour qu'il y ait enjambement, qu'une même phrase occupe à elle seule un distique tout entier, sans repos appréciable entre les deux vers, des exemples n'en seront pas difficiles à rencontrer parmi les productions les plus estimées, témoin ces vers, empruntés encore au célèbre poète Thou-fou ².

Pou tchi tsang haï chang

Tien hien ki chi hoeï.

Nescitur vastum mare super

Cœli legatus quo tempore revertetur.

La nécessité de se plier aux exigences de la rime et de la mesure crée nécessairement partout des difficultés analogues, auxquelles on cherche à se soustraire par les ^{p.096} mêmes moyens. On doit donc s'attendre à rencontrer aussi des *chevilles*

¹ Un grand nombre d'éditions chinoises ne sont pas ponctuées, ce qui rend parfois très ardue l'intelligence d'un texte. Le pédantisme des lettrés se complait dans ce redoublement de difficultés.

² *Thang chi ho kiaï*, livre 6, chap. 12.

Poésies de l'époque des Thang

en chinois. Pour apprécier le plus ou moins de naturel et d'à-propos avec lesquels une rime est amenée, le plus ou moins de bonheur avec lequel un terme est employé, il faut une connaissance si approfondie de la langue du poète, que je ne saurais juger, je l'avoue, si c'est ou non la consonance qui, dans telle ou telle circonstance déterminée, a pu décider le choix d'un mot ; mais il est un autre genre de chevilles plus facilement appréciables, et d'autant plus utiles à examiner, qu'elles feront pénétrer plus avant dans le mécanisme de la langue chinoise, ce sont les *chevilles* de mesure, pour satisfaire aux lois de la quantité. Nous savons que, simples ou compliqués, toujours égaux entre eux dans leurs formes invariables, prêts à jouer tous les rôles grammaticaux suivant le poste qu'on leur assignera dans la mêlée, les caractères chinois ont chacun leur individualité si complète, qu'un vers de sept pieds pourrait aussi s'appeler indifféremment vers de sept mots ou de sept idées.

Qu'on se représente donc, par exemple, une de ces pièces appelées *liu-chi*, en vers de cette mesure. Le poète a dû y faire entrer cinquante-six mots, ni plus ni moins, sans avoir, comme en français, et surtout en latin, pour parer aux exigences de la prosodie, la ressource d'une certaine élasticité entre les diverses parties du discours. Aura-t-il su se défendre toujours des mots inutiles et du pléonasma ? Aura-t-il pu caser chaque racine à sa place sans le secours d'aucune soudure artificielle ? Une pièce n'est réputée parfaite qu'autant que tous ses caractères se tiennent au point de n'en pouvoir soustraire un seul sans obscurcir le sens et nuire à la pensée. Cet amour des Chinois pour la concision est souvent l'écueil des vers de sept pieds. Il en est pourtant de Thou-fou et de Ouang-oey qui excitent, sous ce rapport, au plus haut degré l'admiration des p.097 commentateurs ; d'autres où, sans amoindrir l'expression de la

Poésies de l'époque des Thang

pensée par des termes parasites, l'auteur a mis à profit les chevilles particulières à l'instrument dont il se servait. Ce sont d'abord des particules euphoniques, relatives ou numériques, ou simplement exclamatives et finales, *ièn, ye, y, etc., yeh, et tsai* que nous connaissons déjà, de ces petits mots dont parle Mme Dacier, « qui, sans rien signifier, ne laissent pas d'ajouter parfois beaucoup de grâce et de force aux vers d'Homère, qui savent adoucir le choc des mots, cadencer les phrases, arrondir les périodes et plaire à l'oreille ». Viennent ensuite, comme dans toutes les langues, ces adjectifs qualificatifs, souples et commodes auxiliaires dont quelques-uns finissent par devenir les compagnons presque inséparables des mots auxquels on a l'habitude de les associer. *Ver novum, geniale, floridum ; frigida, sæva, sterilis hyems* ; ces locutions toutes faites du *Gradus* ont leur correspondance exacte en chinois. Notons, enfin, l'agrégation de certains synonymes, qu'on réunit ou qu'on dédouble à l'occasion.

De toutes les chevilles, les plus excusables sont, aux yeux des Chinois, celles à qui leur insignifiance même assure la plus complète neutralité. En voici précisément un exemple dans un vers de Thou-fou cité plus haut :

Kiun pou kien hoang ho *tchi* choui.

Tchi, qui est ici la marque du génitif, est tout à fait inutile avant le mot *choui*, car il suffit que deux substantifs se suivent pour que le second se trouve au génitif par position. Le même poète nous le prouvera lui-même dans une pièce en vers de cinq pieds, où l'on rencontre cette phrase analogue :

Pou kien san kiang choui. p.098

Il ne voit plus les eaux des trois fleuves.

Poésies de l'époque des Thang

Ici, la mesure ne l'obligeait pas à s'étendre ; la particule *tchi* a disparu.

Si les épithètes habituellement employées par les poètes de la Chine sont moins variées et moins fréquentes que celles dont les Latins se sont servi, le nombre des expressions figurées n'est peut-être dans aucune langue poétique aussi multiplié que chez les Chinois. La plupart sont tirées de l'histoire, de la mythologie, des usages populaires, des traditions ou des livres sacrés.

Un peintre célèbre pour la fougue avec laquelle il savait représenter des bêtes féroces, et surtout des tigres en furie, ayant eu également la réputation de boire beaucoup avant de saisir le pinceau, *hoa hou*, peindre le tigre, signifie s'enivrer à demi. Une pièce de vers devenue classique, renfermant, à propos d'un naufrage, des pensées de haute morale exprimées en style élevé, *choui ching*, le bruit des flots, a pris le sens de leçons de sagesse. Un roi de l'Antiquité s'était conduit généreusement vis-à-vis d'une jeune femme. Courant, plus tard, de grands dangers dans une bataille décisive, il vit tout à coup surgir un vieillard, qui fit rouler sur le sol le plus acharné de ses adversaires, en nouant rapidement les grandes herbes entre les pieds de son cheval. Ce vieillard, dit la légende, lui apparut en songe la nuit suivante et lui apprit qu'il était le père de la jeune femme généreusement traitée par lui. *Nouer l'herbe* signifia dès lors garder une longue reconnaissance. *Chercher la source des pêchers*, c'est chercher ce qui est introuvable ¹. Épouser Mo-tseou, c'est contracter un mariage heureux ². Je relève un assez grand nombre de ces expressions dans les p.099 notes placées à la suite des pièces que

¹ Voir n. 821.

² Voir n. 796.

Poésies de l'époque des Thang

j'ai traduites. On conçoit que, sans le secours des commentaires, elles seraient parfois tout à fait incompréhensibles.

Quant aux comparaisons dont les poètes que nous étudions font usage, elles sont généralement beaucoup plus simples que celles des autres Orientaux. L'esprit positif des Chinois veut des images qui ne placent point l'idéal trop au-delà du possible. La différence de nos climats, celle des beautés que la nature expose à leurs regards ou aux nôtres, leur fait souvent saisir d'autres rapprochements que ceux qui nous frappent ; mais ils sortent rarement de certaines bornes que j'assimilerais volontiers à celles dans lesquelles nous demeurons. Ils compareront la souplesse d'une jeune fille à celle d'une jeune tige de bambou ; ils diront que son front ressemble à du jade, et ses petits pieds à des boutons de nénuphar ; mais ils n'imagineront jamais, comme les Persans ou les Arabes, de comparer ses flancs à ceux d'une montagne, ni ses cheveux à des rameaux touffus.

Dans leur simplicité pourtant, certaines comparaisons chinoises font réfléchir à tout ce qu'il y a parfois de singulièrement conventionnel dans la façon dont les hommes associent entre elles certaines impressions. Pourquoi l'oie et le canard sont-ils marqués chez nous d'une sorte de ridicule, tandis qu'ils sont pour les Chinois des symboles de persévérance et d'attachement ? Pourquoi le chant de la tourterelle, au contraire, ne pourrait-il figurer dans les strophes d'un poète chinois sans exciter la moquerie ? Il n'est point d'orientaliste qui n'ait redouté quelquefois l'écueil de ces anomalies, placé entre son respect pour un texte, et sa crainte de voir sourire le lecteur.

La langue écrite est extrêmement riche en synonymes et surtout en expressions graduées, qui permettent presque toujours de nuancer les pensées sans renoncer à la concision. Elle

Poésies de l'époque des Thang

possède en outre, pour les peintures descriptives, p.100 une forme grammaticale tenant à la fois du verbe et de l'adverbe, dont la construction rapide et facile est parfois d'un grand secours. Tantôt c'est un mot simplement redoublé qui prend le sens de : à la manière de... agir à la manière de... *kuèn kuèn*, à la manière des papillons, voleter à la manière des papillons ; *pièn pièn*, morceau par morceau, se détacher un à un, tomber un à un ; tantôt ce sont deux synonymes, ou plutôt deux expressions de signification voisine, qui se spécifient l'une par l'autre, et que l'addition d'une particule adverbiale réunit pour ainsi dire en un seul mot, exactement comme dans les constructions espagnoles *real y verdadera-mente, leal y fiel-mente*, avec cette différence toutefois, que la langue chinoise n'a jamais besoin de plus de trois sons ou de trois caractères pour arriver au même résultat.

Un grand nombre de ces composés produisent aussi des effets assez curieux d'harmonie imitative, très fréquente et très facile du reste dans une langue où la plupart des mots ne sont que des onomatopées. Des intentions analogues à celles de ces exemples connus :

Quadrupedante putrem sonitu quatit unguza campum,

ou bien

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

se rencontrent à toutes les pages d'un poème chinois. Constatons toutefois, en passant, que les gloses chinoises, si minutieuses dès qu'il s'agit d'appeler l'attention sur l'heureux emploi de quelque caractère, ne s'arrêtent jamais à signaler des artifices où l'oreille seule est mise en jeu. Est-ce parce que rien ne saurait avoir de prix, s'il manque le charme de la difficulté vaincue ? Est-ce par suite du véritable culte que professe tout lettré chinois pour les

Poésies de l'époque des Thang

p.101 caractères, culte qui lui fait regarder comme puénil tout ce qui n'en découle pas directement ?

Les acrostiches de toute sorte, les jeux d'esprit où l'érudition joue son rôle, les énigmes produites par l'interversion des rimes ou des hémistiches furent au contraire et tout naturellement en usage dès l'Antiquité. *La dive bouteille* de Rabelais existe, presque identique, en vers chinois. Enfin les bouts rimés, en grande vogue à l'époque des Thang, n'ont rien perdu de leur faveur dans ta patrie de Li-taï-pé. On les pratique rarement, il est vrai, par l'adoption de rimes jetées au hasard, mais on voit fréquemment un auteur répondre sur les mêmes rimes à des vers qui lui sont adressés, ou bien encore composer un morceau tout entier sur les rimes de quelque pièce célèbre, avec laquelle il trouve ainsi moyen d'établir une relation tacite, très délicate ou très hardie parfois dans les pièces galantes, d'un grand effet surtout dans la satire, pour les allusions à provoquer.

Ces allusions sont toujours saisies, car jamais scoliaste européen ne posséda ses classiques, mieux qu'un lettré chinois ne connaît ses auteurs. L'amour de l'érudition va chez lui jusqu'à ennoblir le plagiat. Le poète qui emprunte habilement un hémistiche, ou même un vers tout entier à quelque chef-d'œuvre antique, est sûr de recueillir pour lui-même une partie de l'agréable impression qu'il a su réveiller.

« C'est, dit Fan-koué, comme si, durant l'absence, on vous faisait respirer tout à coup le parfum d'une personne aimée. La joie que vous en ressentiriez ouvrirait certainement votre cœur au plaisir.

Si l'admirable lucidité, qui est le génie particulier de notre langue, nous porte à désirer toujours une netteté parfaite dans les images qu'on met sous nos yeux, les Chinois, au contraire, ne

Poésies de l'époque des Thang

craignent point d'exposer leurs tableaux sous un demi-jour qui laisse quelque chose à deviner. Cherchant avant tout la concision, jaloux de serrer les ^{p.102} pensées, ils sont heureux quand ils peuvent, au moyen de quelques caractères, évoquer par une sorte de mnémonique des impressions en rapport avec le sujet qu'ils ont abordé. Thou-fou et Li-taï-pé ont ainsi pillé les anciens ; les modernes pillent de même Li-taï-pé, Thou-fou et leurs meilleurs disciples, et chaque fois qu'une glose s'en aperçoit, elle vous le signale comme un mérite, jamais comme une faute à relever.

Des considérations, qui sans être identiques, découlent pourtant d'un principe analogue, conduisent souvent les poètes de la Chine à rechercher les répétitions de mots au lieu de les éviter. Dans l'analyse que fait un commentateur chinois d'une pièce insérée dans ce recueil ¹, il admire comme une sérieuse beauté que les caractères *kiang*, fleuve, et *youè*, lune, faisant partie du titre de la pièce, soient ramenés, le premier douze fois et le second quinze fois, dans le courant du morceau. C'est la conséquence du génie idéographique de cette langue écrite, dont les signes s'adressent à la vue avant même de s'adresser à l'esprit. Chacun d'entre eux étant une image, on comprend que le lecteur ne se lasse point de retrouver à chaque strophe celle du fleuve et celle de la lune, puisqu'elles forment toujours le fond du tableau. S'il s'agissait de quelque promenade à travers des bois touffus ou des régions montagneuses, une infinité de caractères renfermant les racines graphiques des arbres, des rochers, de la verdure avertiraient tout d'abord les yeux des fraîches descriptions en perspective. Ce genre de beauté comporte des raffinements qu'un lettré chinois peut seul apprécier, mais qu'un

¹ P. 331.

Poésies de l'époque des Thang

Européen doit pourtant connaître, s'il veut se faire une idée précise de toutes les ressources du vers chinois. L'attention des p.103 gloses se porte très fréquemment sur l'heureux emploi de tel ou tel caractère, qu'elle a soin de marquer au passage par quelque gros point d'admiration. Tantôt ce caractère est pris dans un sens exceptionnel qui paraît doubler sa valeur ; tantôt il entraîne la réminiscence d'un ancien texte, et il évoque tacitement tout un cortège d'idées gracieuses, d'allusions délicates ou puissantes, dont le charme se répand sur tout le morceau.

On conçoit du reste que cet usage de puiser constamment aux sources antiques ait contribué beaucoup, pour sa part, à maintenir le style primitif dans sa pureté.

Le résumé que fait le père Cibot des principaux caractères de la langue chinoise me paraît terminer trop bien cette esquisse pour que je résiste à le citer textuellement.

« Ce qui distingue la langue chinoise, dit-il, c'est : 1° que son laconisme ajoute aux figures les plus animées une vivacité, une force, une énergie aussi difficile à expliquer à l'Europe que le système musical à ceux qui ne connaissent pas le plain-chant.

2° Que les caractères avec lesquels on écrit étant des espèces de tableaux qui parlent aux yeux, ils donnent à la symétrie des figures un air pittoresque qui en relève l'agrément.

3° Qu'à raison de son génie, de sa syntaxe, de ses tours, l'antithèse, la gradation, la répétition, qui sentent l'art dans les autres langues, paraissent naturelles dans le chinois.

Poésies de l'époque des Thang

4° Que cette langue a plusieurs sortes de répétitions inconnues dans les autres langues. (Voir la note 74, page 264.)

5° Que, dans les amplifications, descriptions et narrations oratoires les plus pompeuses, il faut se plier à son laconisme, de façon qu'on paraisse moins étendre p.104 les détails que les resserrer dans un seul point de vue. ¹

Telles sont les ressources dont un Chinois dispose pour rendre poétiquement sa pensée, ressources très différentes assurément de celles que nos langues européennes peuvent offrir. Cependant le sentiment poétique est le même dans le cœur de tous les hommes ; s'ils suivent des chemins opposés, selon leur siècle et leur patrie, l'inspiration, qui les guide tous vers un même but, leur enseigne également des préceptes généraux qui ne varient guère. Écoutons ces fragments sur l'art poétique, écrits par des littérateurs et des commentateurs chinois.

Han-yu-ling, l'un d'entre eux, débute ainsi :

« On a vu depuis l'Antiquité des formes et des méthodes très différentes ; on peut cependant les ranger toutes en deux catégories bien séparées : la manière sérieuse et naturelle, dont l'essence est de peindre la joie, la tristesse, les passions vraies, sans recherche et sans exagération. La manière fantastique et exaltée, qui traite des esprits, des immortels, des choses prodigieuses et extraordinaires. Chacun doit suivre librement ses inspirations, et quel que soit le genre qu'il préfère, il

¹ *Mémoires concernant les Chinois*, t. VIII, p. 183.

Poésies de l'époque des Thang

trouvera moyen de s'y distinguer, s'il a du génie.
L'essentiel est de ne point forcer son talent.

Signalant les deux excès auxquels peuvent se laisser entraîner ces deux écoles, Yang-tseu ajoute ce qui suit :

« Si la pensée est à l'étroit dans les mots qui l'enferment, l'élocution est sèche et dure ; si la pensée est comme écrasée sous le poids des mots et comme éclipsée par leur éclat, l'élocution devient molle et lâche. C'est ce qu'on nomme avoir une bouche d'or et une langue de bois. »

« Que vos strophes, dit Fan-koué, soient comme les vagues qui se succèdent et se recouvrent, ou comme ces p.105 soldats qui marchent par pelotons, sans qu'on sache d'abord où ils se dirigent.

« Vos rimes doivent être claires et bien marquées. Vos vers doivent renfermer beaucoup d'idées. Il faut qu'on y rencontre de temps en temps quelques allusions historiques, quelques réminiscences de l'Antiquité, toujours amenées naturellement. Sachez parler des choses les plus communes dans un style à la fois simple et relevé.

J'ouvre un autre traité de poésie chinoise, et j'y rencontre ce même besoin d'harmonie et d'unité, ces mêmes maximes, ces mêmes règles de composition sévère, qu'on retrouve dans l'art poétique d'Horace, dans celui de Boileau, dans les écrits de Buffon ou de Longin.

« Pour faire de bons vers, dit Li-yang-vou, il faut que la pensée qu'ils renferment aille loin et profondément ; que le travail ne se sente pas, mais que toutes les parties

Poésies de l'époque des Thang

d'une composition soient liées naturellement et sans effort. La raillerie doit être fine et la louange délicate.

Quand il s'agit de pièces un peu longues, il est nécessaire de bien couper le morceau, de choisir d'adroites transitions, d'établir une relation naturelle entre l'exorde et la conclusion. Il faut suivre l'idée principale sans jamais s'en écarter, et se bien garder aussi d'épuiser entièrement un sujet.

Le poète doit diviser, autant que possible, la totalité de la pièce en périodes d'égale étendue, et prendre soin d'enfermer dans chaque strophe un sens complet [...]

Il fera bien toutefois de ne pas terminer trop complètement une idée en même temps qu'une strophe, mais de l'achever au contraire au commencement de la strophe suivante, et d'en ébaucher aussitôt une autre, de manière à ne point passer d'une période à l'autre sans enchaînement.

De pareilles citations suffiraient, je crois, pour réfuter ^{p.106} une assertion très erronée, que plusieurs sinologues, parmi lesquels je regrette de trouver M. Abel Rémusat lui-même, ont mise en avant bien légèrement. Ils ont accusé les poésies chinoises d'offrir souvent, entre leurs diverses parties, un manque absolu de liaison, qu'on rencontre en effet dans la plupart des versions qu'ils en ont données, mais qu'on n'observe jamais, en revanche, dans les morceaux traduits par les missionnaires de Pé-king. Les transitions se font en chinois par des procédés tout différents des nôtres, d'autant plus délicats aux yeux d'un lettré que la trame en est plus subtile et moins apparente. Ne point la découvrir toujours ne saurait prouver qu'elle n'existe pas. Les conséquences tacites du parallélisme, le réveil d'une allusion

Poésies de l'époque des Thang

historique, l'emploi d'une expression de signification complexe, telle que serait chez nous celle du fameux *quos ego*, ou de la phrase devenue proverbiale, *ils sont trop verts*, établissent des relations d'idées qu'un lecteur chinois a bientôt saisies.

« Une manière de lier les périodes qui plaît constamment aux gens de goût, dit Mo-y-siang, consiste à employer, dans les premiers vers d'une strophe, des caractères qui aient quelque analogie de formes et de racines avec ceux qui terminent la strophe précédente, de telle sorte que de cette parenté des caractères naisse aussi l'union des phrases qui les renferment. Keng-tsan excellait dans ce genre de beauté. L'œil du lecteur en était frappé tout d'abord.

L'intelligence de ces artifices de style exige naturellement une connaissance approfondie du langage poétique, qu'on ne saurait acquérir sans une étude persévérante, et sans une habitude particulière des vers chinois. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait échappé parfois à l'illustre orientaliste. Je m'étonne seulement que son esprit si fin ne l'ait pas averti de ce qu'il y avait d'in vraisemblable à ce qu'un peuple minutieux et méthodique comme le ^{p.107} peuple chinois, pût manquer quelque part à cet esprit d'ordre, qui fut, et qui sera toujours sans doute, son caractère dominant.

Il me reste à exposer rapidement comment j'ai pu moi-même aborder les textes que j'ai traduits, quelles ont été mes préférences en ce qui concernait les pièces à choisir, quelle indulgence particulière, enfin, je réclamerai pour mon travail.

Assez semblables à celles de nos anciens classiques, les bonnes éditions des poètes chinois sont pourvues de gloses et de commentaires, dont la prolixité minutieuse va bien souvent

Poésies de l'époque des Thang

jusqu'à la naïveté. On y démêle toutefois des éclaircissements très secourables, pourvu qu'on sache apprécier nettement la valeur relative d'une infinité de termes consacrés. C'est ici que l'occasion se présente pour moi de payer un juste tribut de gratitude à l'éminent professeur du Collège de France, M. Stanislas Julien, qui, familiarisé de longue date avec toutes les difficultés de la langue écrite, a bien voulu nous initier, sur ma demande, au style particulier des commentateurs.

Les éditions des poètes de l'époque des Thang dont j'ai fait usage sont au nombre de quatre : 1° *Thang chi ho kiaï* (poésies des Thang avec commentaires), édition impériale, grand in-4° en douze livres : Pé-king, 1726 ; 2° *Thang chi ho suèn tsiang kiaï* (poésies des Thang avec un choix des meilleurs commentaires), format in-12, en douze livres, édition récente ; 3° *Li-taï-pé ouen tsi* (œuvres de Li-taï-pé, *cum notis variorum*), dix livres ; 4° *Thou-fou tsiouen tsi tsiang tchou* (œuvres complètes de Thou-fou avec gloses et commentaires), in-8°, dix livres. On trouve ces ouvrages à la bibliothèque de la rue de Richelieu ; ils m'ont permis de confronter parfois les textes ou leurs gloses, pour éclaircir des points douteux. J'en ai tiré toutes les légendes, tous les traits historiques, toutes les ^{p.108} explications qu'on lira dans mes propres notes, sans que l'origine en soit indiquée d'une manière spéciale.

A quelque civilisation qu'elles appartiennent, les compositions poétiques de tous les peuples me paraissent se diviser naturellement en deux classes bien distinctes :

Celles qui naissent spontanément du plus ou moins de grandeur et de sensibilité avec lesquelles le poète s'est inspiré des grands spectacles de la nature, ou de ces sujets touchants

Poésies de l'époque des Thang

communs à tous les hommes : l'amour, la brièveté de la vie, le printemps, l'orage, le calme de la nuit, etc.

Celles qui demeurent particulières à la littérature d'une nation ou d'une époque, parce qu'elles tiennent aux ressources de sa langue ou à l'influence de ses mœurs.

Parmi les premières, intéressantes comme élément de littérature comparée, j'ai choisi surtout quelques pièces des auteurs les plus estimés dans leur pays. La nature des sujets traités a dû nécessairement guider mon choix pour les autres, et j'en donne plusieurs qui n'eussent point figuré, peut-être, dans un recueil où le seul mérite littéraire eût exclusivement prévalu.

Ce serait assurément, de la part d'un auteur, une grande présomption que d'espérer qu'on le lira tout d'une haleine, sans sauter rapidement un bon nombre de pages. C'est cependant ce que je devrais demander avec instance à qui voudrait chercher dans ce volume ce que j'ai tâché d'y faire entrer.

La traduction littérale est le plus souvent impossible en chinois. Certains caractères expriment parfois, comme on l'a vu, tout un tableau qui ne peut être rendu que par une périphrase. Certains caractères exigent absolument une phrase tout entière pour être interprétés valablement. Il faut lire un vers chinois, se pénétrer de l'image ou de la pensée qu'il renferme, s'efforcer d'en saisir le trait principal et de lui conserver sa force ou sa couleur. La tâche est périlleuse ; pénible aussi, quand on aperçoit des beautés réelles qu'aucun langage européen ne saurait retenir.

Si je n'espérais que le lecteur cherchera surtout dans ces traductions un tableau d'ensemble, si je pensais qu'il voudût considérer isolément chacune d'entre elles au seul point de vue de sa valeur intrinsèque, je serais, je l'avoue, saisi d'un bien vif sentiment de crainte, ayant présente à l'esprit cette inquiétante

Poésies de l'époque des Thang

réflexion du père Cibot, à propos d'une version française qu'il avait essayée lui-même :

« La difficulté d'entendre les vers chinois n'est rien auprès de celle qu'on éprouve à les rendre, écrivait le savant missionnaire, aussi ai-je traduit cette pièce, à peu près comme on copierait une miniature avec du charbon.

@

POÉSIES
DE L'ÉPOQUE
DES THANG

(VIIe, VIIIe et IXe siècles)

LI-TAÏ-PÉ

@

p.113 Ce nom, qui passera pour la première fois peut-être sous les yeux de ceux qui voudront bien me lire, est depuis plus de mille ans si populaire à la Chine qu'on l'y trouve partout inscrit, dans le cabinet du lettré comme dans la maison du laboureur, sur les rayons des bibliothèques ou sur les panneaux des plus pauvres murailles, sur les bronzes, sur les porcelaines et jusque sur les poteries d'un usage journalier. Il n'est point de genre que n'ait abordé le génie fécond du poète que ce nom représente, et, tandis que l'étudiant relit ses vers, le paysan redit ses chansons.

Li-taï-pé, que l'on appelle aussi par abréviation Li-pé, était né dans le Sse-tchouen, l'an 702 de notre ère. *Li* était son nom de famille ; *taï-pé*, littéralement *grand éclat*, un surnom que sa mère lui donna dès sa naissance, parce qu'elle avait cru remarquer, dans le temps même où elle le conçut, que l'étoile brillante qui précède le lever du soleil jetait un éclat extraordinaire.

Il fit des études très fortes, obtint le grade de docteur à vingt ans, et occupait déjà le premier rang parmi les érudits et les poètes de sa province, lorsqu'il résolut de se rendre à la capitale, où la protection que l'empereur Ming-hoang accordait aux lettres attirait de toutes parts les hommes de talent. La première des années dénommées *Tien-pao*, c'est-à-dire l'an 742 de J.-C., il prit donc la route de Tchang-ngan, sans autre protection que l'éclat de sa verve et le bruit de son nom.

La cour du monarque chinois avait son Mécène, le ministre Houchi-tchang, à qui Li-taï-pé se fit d'abord présenter. C'était un de ces esprits heureusement doués, qui p.114 partagent leur temps entre la science et le plaisir. Exerçant auprès de l'empereur de

Poésies de l'époque des Thang

graves fonctions qui exigeaient une assiduité constante, il aimait à trouver chez lui, au retour de l'audience, des hommes d'une conversation fine et variée, dont il sentait le charme en homme de goût. Les improvisations brillantes du nouveau venu lui inspirèrent une admiration très vive : il voulut qu'il logeât dans son propre palais, et ne tarda pas à en faire son meilleur ami. Saisissant bientôt l'occasion de vanter à l'empereur les mérites de son hôte, il lui inspira l'envie de le connaître. Ming-hoang ne fut pas moins charmé que ne l'avait été son ministre, il vit dans le jeune poète une des principales gloires de son règne, et Li-taï-pé sut acquérir une faveur telle, que l'histoire chinoise n'en a guère de semblable à enregistrer.

Le Père Amiot consacre une assez longue notice à Li-taï-pé, parmi ses portraits des Chinois célèbres ; il donne plusieurs détails tirés de ses biographies qu'il me semble intéressant de lui emprunter.

« — J'ai, dans ma maison, avait dit Ho-tchi-tchang à l'empereur chinois, le plus grand poète peut-être qui ait jamais existé : Je n'ai pas osé en parler encore à Votre Majesté, à cause d'un défaut dont il paraît difficile qu'il se corrige : il aime le vin, et en boit quelquefois avec excès. Mais que ses poésies sont belles ! Jugez-en vous-même, seigneur,

continua-t-il en lui mettant entre les mains quelques vers de Li-taï-pé.

L'empereur lut ces vers et en fut enthousiasmé.

— Je sais, dit-il, condescendre aux faiblesses de l'humanité. Amenez-moi l'auteur de ces poésies ; je veux qu'il demeure à ma Cour, dussé-je ne pas réussir dans les efforts que je tenterai pour le corriger.

Poésies de l'époque des Thang

Li-taï-pé fut donc présenté le jour même. Le souverain lui assigna une place parmi les lettrés de sa Cour, et prit ^{p.115} tant de plaisir à sa conversation qu'il ne fut pas longtemps sans l'honorer de sa plus intime familiarité. Il lui donna un appartement dans celui de ses jardins nommé Theng-hiang-ting, où il allait se délasser après avoir terminé les affaires de l'Empire. Là, délivré de la gêne du cérémonial, il s'entretenait avec son sujet comme avec son égal ; il lui faisait faire des vers et surtout des couplets de chansons qu'ils chantaient ensuite ensemble ; car l'empereur aimait la musique, et Li-taï-pé joignait à ses autres talents celui de chanter avec grâce. Tandis que le poète composait, l'empereur poussait parfois la complaisance jusqu'à lui servir de secrétaire. Quelques courtisans voulant représenter à ce prince qu'il en faisait trop, qu'une pareille conduite pourrait l'abaisser aux yeux de ses sujets :

— Tout ce que je fais pour un homme d'un aussi beau talent, leur répondit-il, ne peut que m'honorer auprès de ceux qui pensent bien ; quant aux autres, je méprise le jugement qu'ils peuvent faire de moi.

Une infinité d'anecdotes, recueillies par la tradition, témoignent de cette faveur insigne dont Li-taï-pé fut en possession durant plusieurs années. L'empereur pensait même à lui conférer une charge considérable, lorsqu'il en fut empêché par des intrigues de palais, que le père Amiot raconte ainsi :

« Il y avait à la cour un eunuque appelé Kao-li-ché, qui jouissait d'une autorité très grande ; il recevait les hommages de tous les courtisans ; les ministres même étaient pour lui pleins de déférence. Le seul Li-taï-pé semblait ne pas s'apercevoir de son crédit, il arriva même que ce poète étant avec l'empereur dans le jardin

Poésies de l'époque des Thang

de Theng-hiang-ting, et paraissant ne pouvoir marcher qu'avec peine, parce qu'une chaussure neuve lui tenait le pied trop à l'étroit, l'empereur lui dit de se mettre à l'aise, et ordonna à l'eunuque Kao-li-ché de le déchausser. Li-tai-pé se laissa ^{p.116} faire, et l'orgueilleux eunuque en conserva la rage dans le cœur.

L'occasion de se venger lui parut favorable, quand il apprit que Ming-hoang songeait à combler d'honneurs celui qu'il haïssait. Li-tai-pé avait composé quelques stances qu'on pouvait interpréter en satires contre la célèbre Yang-feï, plus connue sous son titre de *Tai-tsun*, et pour laquelle l'empereur avait une tendresse aveugle. L'eunuque sut exciter la colère de cette favorite et s'en faire une arme contre son ennemi. Li-tai-pé, de son côté, plus choqué d'être soupçonné d'avoir voulu insulter son maître que d'avoir manqué une fortune qu'il n'ambitionnait point, prit peu à peu un tel dégoût de la Cour, qu'il résolut de rompre entièrement tous les liens qui l'y attachaient. Il pria l'empereur avec tant d'instance de lui permettre de se retirer, et revint si souvent à la charge, que ce prince lui accorda enfin sa demande. Voulant toutefois lui donner des preuves de l'estime dont il l'honorait, Ming-hoang lui fit présent d'un assortiment complet de ses propres habits, faveur qu'il ne concédait que très rarement et seulement pour des services rendus à l'Empire. A ce présent honorable il joignit celui de mille onces d'or.

Un traitement si magnifique, ajoute le père Amiot, aurait dû pénétrer celui qui le recevait de la plus vive reconnaissance ; mais Li-tai-pé ne prouva que trop, par

Poésies de l'époque des Thang

la conduite qu'il tint ensuite, que les qualités du cœur, chez un grand poète, n'égalent pas toujours celles de l'esprit. A peine eut-il recouvré sa liberté qu'il se mit à parcourir au hasard toutes les provinces de l'Empire, ne s'arrêtant que dans les tavernes, et s'abandonnant sans réserve à sa passion pour le vin. ¹

p.117 Était-ce bien le vin qu'il aimait ? N'était-ce point plutôt l'étourdissement que procure l'ivresse ? L'oubli de cette vague inquiétude, de cette pensée de la mort qui l'obsédait sans cesse, et qu'on retrouve constamment dans ses vers ? Le mélange d'insouciance et de tristesse, qui fait le fond du caractère de Li-tai-pé, se rencontre très fréquemment parmi les membres de la grande famille chinoise. Il ne serait pas surprenant que cette disposition d'esprit du célèbre poète eût contribué beaucoup, pour sa part, à la vogue énorme de ses écrits.

Li-tai-pé menait depuis plusieurs années cette vie vagabonde, lorsqu'un grand seigneur, de ceux qu'il avait connus jadis à Tchang-ngan, parvint à le fixer près de lui. Ce seigneur devint l'un des chefs de la formidable révolte qui éclata durant les dernières années du règne de Ming-hoang, et le poète, bien que ses panégyristes l'en défendent, demeura fortement soupçonné d'avoir pris part à la conjuration, Il fut emprisonné ; sa complicité, apparente ou réelle, lui aurait peut-être coûté la vie, si le prestige de son nom ne l'eût mis à l'abri de tout danger. Les portes de sa prison s'ouvrirent ; on le rappela même à la Cour, et il se disposait à s'y rendre, quand la mort le surprit dans la soixante et unième année de son âge, l'an de notre ère 763.

¹ *Mémoires concernant les Chinois*, t. V, pp. 399-403.

Poésies de l'époque des Thang

Comment finit le poète favori de la nation chinoise ? Les biographes sont loin de s'accorder à ce sujet. Les uns le font mourir d'une rapide maladie, dans la maison de l'un de ses neveux appelé Yang-ping, qui habitait le Kiang-nan ; ils disent qu'il fut enterré sur le versant d'une montagne, près de la ville de Thang-tou. D'autres veulent qu'il ait péri victime de l'ivresse, cette passion dont il ne sut jamais se guérir : ils racontent qu'il traversait la province de Kiang-nan, par la voie des canaux et des rivières, lorsque ayant essayé de se tenir debout sur l'un des côtés de sa barque, après avoir bu plus que de raison, il ne fut pas assez ferme sur ses pieds, tomba dans l'eau et se noya. Cette dernière version paraît avoir inspiré la légende qu'a traduite M. Th. Pavie et qui s'exprime ainsi :

« La lune, cette nuit-là, brillait comme en plein jour ; Li-taï-pé soupait sur le fleuve, lorsque tout à coup, au sein des airs, retentit un concert de voix harmonieuses qui peu à peu s'approchèrent du bateau. Il s'éleva aussitôt un grand tourbillon au milieu des eaux : c'était des baleines qui se dressaient, en agitant leurs nageoires ; et deux jeunes immortels, portant à la main des étendards pour indiquer la route, arrivèrent en face de Li-taï-pé. Ils venaient, de la part du Maître des cieux, l'inviter à retourner prendre sa place dans les régions supérieures. Les gens de l'équipage virent le poète s'éloigner assis sur le dos d'une baleine ; les voix harmonieuses guidaient le cortège... bientôt tout disparut à la fois dans les nues ¹.

¹ *Contes et Nouvelles*, traduits du chinois par Th. Pavie.

Poésies de l'époque des Thang

L'admiration des Chinois a été jusqu'à élever un temple à celui qu'ils appellent *le Grand Docteur, le Prince de la poésie, l'Immortel qui aimait à boire.*

Thou-fou, le seul rival de Li-taï-pé, le regardait lui-même comme son maître. Un lettré fameux, qui a commenté les œuvres complètes de ces deux hommes célèbres, termine pourtant ainsi son appréciation de leurs mérites respectifs :

« Il ne faut point discuter sur la question de savoir lequel de Li-taï-pé ou de Thou-fou est supérieur à l'autre. Ils ont chacun leur manière. Quand deux aigles prennent leur essor vers les régions les plus élevées, et qu'ils volent chacun dans une direction différente, il serait impossible de dire lequel des deux s'est élevé le plus haut.

@

Poésies de l'époque des Thang

1. À Nan-king

Toi qui vis tour à tour grandir et périr six royaumes ¹,
Je veux, en buvant trois tasses, t'offrir aujourd'hui quelques vers.
Tes jardins sont moins grands que ceux du pays de Thsin ²,
Mais tes collines sont belles, comme celles de Lo-yang ³ au sol
montagneux.

Ici fut la demeure antique du roi de Ou ⁴. L'herbe fleurit en paix
sur ses ruines.

Là, ce profond palais des Tsin ⁵, somptueux jadis et redouté.
Tout cela est à jamais fini, tout s'écoule à la fois, les événements
et les hommes,
Comme ces flots incessants du Yang-tseu-kiang, qui vont se
perdre dans la mer ⁶.

*

011 Nan-king fut successivement la capitale du royaume de Ou, et des dynasties des Tsin, des Soung, des Tsi, des Liang et des Tch'in.

012 L'ancien pays de Thsin forme aujourd'hui le Chen-si.

013 Ville célèbre du Ho-nân, qui fut aussi la capitale de l'Empire, sous les derniers Tcheou ; aujourd'hui Khaï-foung-fou.

014 Le royaume de Ou, le premier qui ait eu Nan-king pour capitale, comprenait une partie du Kian-nân, et s'étendait aussi dans le Tché-kiang et le Kiang-si. Il fut conquis par le fondateur de la dynastie des Tsin, en 280.

015 Ne pas confondre la dynastie des Tsin, fondée par Vou-ti l'an 265 de notre ère, avec celle des Thsin, qui régnait au III^e siècle av. J.-C., et à laquelle appartient le fameux Thsin-chi-hoang-ti, l'incendiaire des livres.

Poésies de l'époque des Thang

⁰¹⁶ Le Yang-tseu-kiang, appelé par les Européens *fleuve Bleu*, est désigné par les Chinois sous le nom de Ta-kiang (Grand Fleuve), au-dessus de Nan-king, et sous celui de Yang-tseu-kiang (fleuve Fils de la mer), depuis Nan-king jusqu'à la mer.

Poésies de l'époque des Thang

2. Le brave ¹

Le brave de Tchao attache son casque avec une corde grossière ;
Mais son sabre, du pays de Ou, est poli comme la glace et brillant
comme la neige ;
Une selle brodée d'argent étincelle sur son cheval blanc,
Et quand il passe, rapide comme le vent, on dirait une étoile qui
file.

A dix pas il a déjà tué son homme ;
Cent lieues ne sauraient l'arrêter.
Après l'action, il secoue ses vêtements et le voilà reparti.
Quant à son nom, quant à ses traces, il en fait toujours un secret.

S'il a du loisir, il s'en va boire chez Sin-ling ² ;
Il détache son sabre et le met en travers sur ses genoux.
Le prince ne dédaignera ni de partager le repas de Tchu-haï ³,
Ni de remplir une tasse pour l'offrir à Heou-hing ⁴.

Trois tasses bues pour une chose convenue, c'est un engagement
irrévocable ;
Les cinq montagnes sacrées ⁵ pèseraient moins que sa parole.
Quand ses oreilles s'échauffent, quand le vin commence à troubler
sa vue,
Rien ne semble impossible à son humeur impétueuse ; il
embrasserait un arc-en-ciel.

Un marteau lui suffit pour sauver un royaume ⁶,
Le seul bruit de son nom inspire autant d'effroi que le tonnerre ;

Poésies de l'époque des Thang

Et, depuis mille automnes, deux de ces hommes forts ⁷
Vivent toujours avec éclat dans la mémoire des habitants de Ta-
leang ⁸.

Les os d'un brave, quand il meurt, ont donc au moins le parfum
de la renommée ;
N'est-ce point pour faire rougir tout homme d'élite qui ne
s'adonne qu'à l'étude !
Qui pourrait acquérir un tel nom, la tête inclinée devant sa
fenêtre,
En y blanchissant sur les livres comme l'auteur du *Tai yun king* ⁹ ?

*

⁰²¹ J'ai traduit les caractères Hiè-kè, littéralement *intrépide voyageur*, par le mot *brave*, faute d'une expression plus juste que je ne trouve pas en français. Le Hiè-kè tient à la fois du *bravo* et du *condottiere*, du chevalier errant et du chef de bandits. C'est un des types curieux de la Chine ancienne, dont on trouve de vigoureuses peintures dans la traduction que M. Pavie a donnée d'une grande partie du San-koué-tchi. On verra, par les notes ci-après et par la pièce suivante, qu'il peut être opulent ou misérable, enfant du peuple ou fils de roi.

⁰²² Le prince de Sin-ling était le frère cadet d'un roi de Oey, qui vivait au III^e siècle de l'ère chrétienne. Il faisait grand cas des *braves*, et son histoire, rapportée par un commentateur des poésies de Li-tai-pé, nous fournira des éléments précieux pour apprécier ce que les Chinois entendaient par ce mot.

Un vieillard de grand mérite et de grand talent, nommé Heou-hing, était devenu concierge de l'une des portes de la ville, où il se faisait oublier (notons en passant que ces hommes d'élite qui se cachent pour ne pas être employés, préférant un obscur gagne-pain aux tracasseries et aux incertitudes de la vie publique, sont encore un des types curieux et très fréquents de la société chinoise). Heou-hing se cachait donc ; Sin-ling en fut informé et lui fit des offres considérables, mais le vieillard ne voulut rien écouter ; alors le prince, qui tenait du moins à l'avoir à sa table, alla le chercher lui-même et le mit à la place d'honneur, au grand étonnement des autres convives. Puis il lui demanda s'il connaissait quelque sage, quelqu'un de ces hommes sur lesquels on pouvait compter :

Poésies de l'époque des Thang

— J'en connais un, dit Heou-hing ; c'est mon voisin, le boucher Tchu-haï.

Et le prince, quelques jours après, ne manqua pas d'aller lui-même à la demeure de cet homme d'élite. Ne l'ayant point rencontré, il y retourna deux fois, mais sans plus de succès ; Tchu-haï ne lui rendit pas même sa visite. Nous verrons plus loin comment il s'en excusa.

La Chine était alors divisée en plusieurs royaumes qui cherchaient mutuellement à s'absorber, et celui de Tsin, plus envahissant que tous les autres, était sur le point de conquérir celui de Tchao. Le roi de Tchao implora l'assistance du roi de Oey, qui envoya tout d'abord cent mille hommes à son secours ; mais, se laissant bientôt intimider par les menaces du conquérant, il donna l'ordre à son général de garder la défensive, et de ne point se porter en avant. En vain le prince de Sin-ling représentait-il à son frère combien il était dangereux et impolitique de laisser grandir la puissance de Tsin ; le roi de Oey persistait dans ce parti de l'inaction.

— Que faire ? demande Sin-ling à son vieux conseiller.

— Il faut, dit Heou-hing, dérober le sceau du roi, fabriquer un ordre qui vous donne le commandement de l'armée, et partir sur-le-champ pour diriger vous-même le mouvement.

— Mais comment dérober le sceau qui est toujours aux côtés de mon frère ?

— Rien de plus simple ; le roi a pour favori un jeune homme qui n'a pu venger encore la mort de son père ; nous allons envoyer un brave chercher la tête du meurtrier, et le fils reconnaissant ne pourra refuser le service qu'on lui demande.

Les choses se passent exactement comme on l'avait calculé, et voilà déjà, grâce au secours d'un brave, le prince de Sin-ling en possession d'un premier moyen d'action.

— Mais, objecte encore le prince, si le général, se méfiant de quelque chose, allait refuser de m'obéir ?

— En ce cas, réplique Heou-hing, ce serait le cas de faire usage de mon voisin Tchu-haï ; je vais vous le chercher à l'instant.

Arrive Tchu-haï, le sourire à la bouche :

— Prince, dit-il, vous êtes venu jadis pour me voir, et n'étant point un homme à faire des cérémonies, j'ai jugé inopportun de vous rendre votre visite ; aujourd'hui qu'il est question d'agir, je suis à vous, et me voici.

— Partez donc maintenant, dit Heou-hing ; tout est bien combiné ; l'entreprise ne peut manquer de réussir.

En effet, tout se passe à merveille. Le prince de Sin-ling montre au général le sceau de son frère ; le général hésite, comme on le prévoyait, il parle d'expédier d'abord un courrier ; mais Tchu-haï accompagne le prince ; c'est un homme très fort et, nous le savons, très déterminé ; il tire de sa manche un marteau du poids de quarante livres, et il assomme le général d'un seul coup.

— Ce général était un rebelle, dit alors le prince aux officiers qui accourent en tumulte ; il refusait d'obéir aux ordres du roi.

Et prenant lui-même le commandement de l'armée, il remporte une victoire complète sur l'ennemi commun.

Poésies de l'époque des Thang

023 Voir la note 022.

024 Voir la note 022.

025 Voir la note 036.

026 Voir la note 022.

027 Sin-ling et Tchu-haï.

028 L'ancienne capitale du royaume de Oey.

029 Le *Tai yun king* est un ouvrage d'érudition dont l'auteur, Yang-hiong, était célèbre par son opiniâtreté au travail. Il avait les cheveux blancs qu'il étudiait encore tout le jour devant sa fenêtre, derrière un rideau tiré. Beaucoup de gens n'avaient jamais vu sa figure. Li-taï-pé, qui le prend pour type du lettré studieux, dirige souvent contre lui des allusions moqueuses, et notamment à la fin de la pièce : *A cheval ! à cheval et en chasse !* que je donne plus loin.

@

Poésies de l'époque des Thang

3. En bateau

Un bateau de cha-tang ¹ avec des rames de mou-lan ² ;
De jeunes musiciennes sur les bancs, avec des flûtes d'or et de
jade ³ ;
Du vin exquis dans des coupes mille fois remplies ;
Emmener avec soi le plaisir, et se laisser porter par les flots.

Les immortels m'attendent, montés sur leurs cigognes jaunes ⁴,
Tandis qu'insouciant et tranquille, je vogue au milieu des
mouettes blanches.

Les sublimes inspirations de Kio-ping ⁵ nous restent comme un
monument qui s'élève à la hauteur des astres ;
Que sont devenus les tours et les pavillons du roi de Tsou, jadis
accumulés sur ces collines désertes !
Quand l'ivresse m'exalte, j'abaisse mon pinceau, j'ébranle de mes
chants les cinq montagnes sacrées ⁶,
Je suis joyeux et je suis fier, je me ris de toutes les grandeurs.
Puissance, richesse, honneurs, quand vous serez d'assez longue
durée pour que je vous estime,
On verra donc le fleuve Jaune partir de l'Occident pour couler
vers le Nord.

*

⁰³¹ Bois très léger.

⁰³² Bois très dur.

Poésies de l'époque des Thang

033 Expression qui ne doit se prendre qu'au figuré, et pour indiquer le talent de celles qui jouent de cet instrument, comme on dirait en français, pour parler d'un écrivain de talent, *une plume d'or*.

034 Les personnages de la mythologie tao-sse qui ont obtenu l'immortalité voyagent dans les airs, montés sur des cigognes jaunes.

035 Kio-ping est un des surnoms du poète Kiu-yuen, auteur du *Li-sao*, poème très célèbre en Chine. Son histoire est rapportée plus haut, pp. 30-31.

036 Les cinq montagnes sacrées, *Ou yo*, sont les cinq grandes montagnes sur lesquelles, dès la plus haute Antiquité, le souverain de la Chine offrait des sacrifices *au maître du ciel*, au nom du peuple entier dont il est considéré comme étant le père.

Ces montagnes, qui ne furent originairement qu'au nombre de quatre, avaient été choisies de manière à figurer, par leurs situations respectives, les quatre parties du monde connu des anciens Chinois. Au nord, c'était le Heng-chan, dans le Chan-si actuel ; au midi, une autre montagne du Hou-kouang, dont le nom se prononce de même, mais s'écrit différemment ; et à l'orient le Tai-chan, la plus célèbre de toutes, située dans le Chan-tong ; et à l'occident le Hoa-chan, dans le Chen-si. Les Tcheou, au XIIe siècle avant notre ère, portèrent à cinq le nombre des montagnes sacrées, en prenant le Soung-chan, dans le Hou-kouang, pour représenter le milieu de la terre.

L'expression *ébranler les cinq montagnes* signifie donc, comme on le voit, faire grand bruit dans le monde entier.

@

4. En face du vin

Song-tseu s'est transformé sur le Kin-hoa ¹ ;
Ngan-ki a pénétré jusqu'au Pong-laï ² ;
Ces personnages obtinrent l'immortalité dans l'âge antique,
Ils ont pris leur essor, soit ; mais enfin où sont-ils ?

La vie est comme un éclair fugitif ;
Son éclat dure à peine le temps d'être aperçu.
Si le ciel et la terre sont immuables,
Que le changement est rapide sur le visage de chacun de nous !

O vous, qui êtes en face du vin et qui hésitez à boire,
Pour prendre le plaisir, dites-moi, je vous prie, qui vous
attendez ?

*

⁰⁴¹ Song-tseu était un bouddhiste, que la mythologie chinoise place au nombre des immortels. Il se brûla lui-même sur le mont Kin-hoa afin d'obtenir plus vite sa *transformation* ; c'est-à-dire le passage de cette vie à une autre.

⁰⁴² Ngan-ki, au contraire, devint immortel sans changer de corps. C'était un vieillard qui herborisait dans les montagnes et vendait ensuite des remèdes et des élixirs aux habitants des bords de la mer. Il y avait déjà plus de mille ans que les hommes du pays de Loung-nié, qui, de génération en génération, avaient appris à le connaître, le voyaient apparaître de temps à autre, quand Thsin-chi-hoang-ti voulut aussi le voir. L'empereur s'entretint avec lui durant trois jours et trois nuits, et fut si frappé de la netteté avec laquelle il lui parlait des siècles passés, en lui racontant les choses les plus curieuses, qu'il ne se lassait point de l'entendre et qu'il lui offrit de très riches présents. L'immortel les accepta, mais on les retrouva tous ensuite à une grande distance ; il les avait abandonnés. De son côté, il avait offert à l'empereur une paire

Poésies de l'époque des Thang

de pantoufles en jade rouge, en lui promettant que, dans quelque mille années, ils se reverraient au Pong-laï, montagne imaginaire, sorte d'Olympe situé au milieu des mers, où la mythologie chinoise place la patrie des immortels.

@

5. La chanson des quatre saisons

Dans le pays de Thsin, la charmante Lo-foh ¹
Cueillait des feuilles de mûrier, aux bords d'une eau transparente,
Ses blanches mains posées sur les branches vertes,
Son teint resplendissant illuminé par un beau soleil.
Elle disait : Les vers à soie ont faim, le soin de les nourrir
m'appelle ;
Il ne faut pas, seigneur, que vos cinq chevaux piétinent plus
longtemps ici.

Sur le lac King-hou ² qui a trois cents li ³ de tour,
Quand les fleurs du nénuphar s'épanouissent,
On est alors au cinquième mois, et les jeunes filles vont les
cueillir.
Si nombreux sont les spectateurs que la rive en paraît étroite.
Les bateaux n'attendent plus la lune, pour les guider à leur
retour ;
Ils s'en reviennent en plein jour au palais du roi de Youe ⁴.

La lune ne jette qu'une lueur incertaine,
Les coups mille fois répétés, que frappe le battoir des laveuses ⁵,
Se mêlent au gémissement du vent d'automne.
Cette triste harmonie s'accorde avec de tristes pensées.
Hélas ! quand donc aura-t-on pacifié les barbares !
Quand donc l'époux bien-aimé cessera-t-il de combattre au loin !

Un courrier part demain de grand matin pour la frontière ;
La nuit se passe à doubler chaudement des habits.
De jolis doigts ont pris bravement l'aiguille glacée ;

Poésies de l'époque des Thang

Mais ces ciseaux plus froids encore, que de courage pour les
saisir !

Enfin tout est taillé, tout est cousu ; l'ouvrage est confié au
courrier qui s'éloigne.

Combien de jours lui faudra-t-il pour arriver à Lin-tao⁶ ?

*

⁰⁵¹ Lo-foh est l'héroïne d'une historiette populaire à la Chine, à peu près
comme celle du *Petit Chaperon rouge* chez nous. La voici racontée par
une vieille chanson déjà très ancienne du temps de Li-tai-pé, et dans
laquelle on trouvera peut-être cette simplicité naïve dont l'époque des
Thang était déjà loin :

Dès que les premiers rayons du soleil se montrent à l'horizon,
Ils illuminent notre maison, notre maison du pays de Thsin.
Au pays de Thsin il est une jolie fille,
Qui de son nom s'appelle Lo-foh.

Lo-foh soigne très bien les vers à soie ;
Elle va cueillir des feuilles de mûrier au midi de la ville ;
Son panier est supporté par une tresse de soie bleue,
Et le crochet pour le suspendre est fait de bois de cannelier.

Ses cheveux s'enroulent en épais bandeaux, à la mode japonaise ;
Aux oreilles elle a deux perles, rondes et brillantes comme la lune ;
D'un jaune pâle est sa robe longue,
Et sa robe courte est rose foncé.

Le gouverneur revenait à la ville par le chemin du midi ;
Il arrête ses cinq chevaux en les faisant piaffer,
Et il envoie l'un de ses officiers
Demander à cette jolie fille qui elle est.

(Lo-foh répond :) Au pays de Thsin il est une jolie fille,
Qui de son nom s'appelle Lo-foh.
Le gouverneur demande ensuite :
Et combien d'années a Lo-foh ?

— Lo-foh n'a pas accompli vingt années ;
Mais elle a plus de quinze ans passés.
Le gouverneur s'excuse, puis il demande encore :
Vous plairait-il monter avec moi dans ce char ?

La jolie fille s'incline pour répondre,
(Et dit :) Quel propos me tient là le gouverneur ?
Le gouverneur a sa femme,

Poésies de l'époque des Thang

Et Lo-foh a son fiancé.

Cette aventure de Lo-foh inspira du reste plus d'une chanson du même genre. L'empereur Leang-vou-ti lui-même en avait fait une, où se trouvent deux vers que Li-tai-pé paraît avoir recueillis :

Seigneur, emmenez vos chevaux, ils paraissent déjà bien las ;
Votre humble servante se retire, car les vers à soie ont faim.

052 Le lac King-hou, c'est-à-dire *dont les eaux ressemblent à un miroir*, est situé au nord de la province actuelle du Tché-kiang, tout près de la ville de Chao-hing. Il est alimenté par la rivière de Jo-yeh, l'un des affluents du fleuve Tsién-tang. Il fut creusé, disent les Annales chinoises, durant les années *young-ho* de l'empereur Chun-ti des Han (de l'an 136 à l'an 142 de notre ère) par les ordres d'un gouverneur de la province, nommé Ma-tsouï, afin que les campagnes environnantes n'eussent plus à souffrir de la sécheresse, dans les étés brûlants, et qu'on n'y vît plus d'années mauvaises. Ma-tsouï lui donna douze pieds de profondeur et le fit entourer d'un mur épais, garni de vannes puissantes, qui se refermaient d'elles-mêmes dès que le niveau de la rivière s'abaissait. Les masses d'eau qui s'écoulaient lorsqu'on ouvrait les écluses étaient ménagées de manière à irriguer une immense étendue de terrain.

053 La circonférence du lac est de trois cent dix *li*. Le *li* équivaut à peu près à un dixième de lieue ancienne, de vingt lieues au degré. C'est donc trente et une lieues. Une telle dimension serait incompatible avec la tranquillité que son nom indique, s'il n'avait une forme des plus capricieuses et des plus allongées, d'où il résulte que sa largeur ne dépasse guère deux lieues sur aucun point.

Les nénuphars y poussaient en abondance, et l'époque de leur floraison était, comme on le voit, l'occasion d'une véritable fête, où les jeunes filles faisaient de grands frais de toilette et de coquetterie, et où l'affluence était énorme. Il en est souvent question dans les poésies chinoises.

054 Le lac King-hou faisait partie autrefois du royaume de Youe, dont le roi, grand amateur de belles personnes, possédait notamment la fameuse Si-chy, l'une des beautés les plus célèbres de la Chine, et Si-chy aimait à se promener souvent sur le lac. En disant métaphoriquement que les bateaux *rentrent au palais du roi de Youe*, le poète donne à entendre que ces bateaux ne portent que de belles jeunes filles, et il établit même ainsi un rapprochement très galant pour les promeneuses contemporaines. C'est là un de ces artifices littéraires qui sont très goûtés des Chinois, mais qui parfois aussi rendent très difficile l'intelligence de leurs poésies.

055 C'est la nuit, quand il fait clair de lune, que les femmes chinoises se rassemblent surtout au lavoir public.

056 Ville frontière du pays des Tou-fan, contre lesquels les Chinois eurent souvent à lutter.

@

Poésies de l'époque des Thang

6. Sur les bords du Jo-yeh¹

Sur les bords du Jo-yeh, les jeunes filles cueillent la fleur du
nénuphar.

Des touffes de fleurs et de feuilles les séparent² ; elles rient et,
sans se voir, échangent de gais propos.

Un brillant soleil reflète au fond de l'eau leurs coquettes parures ;
Le vent, qui se parfume dans leurs manches, en soulève le tissu
léger.

Mais quels sont ces beaux jeunes gens qui se promènent sur la
rive ?

Trois par trois, cinq par cinq, ils apparaissent entre les saules
pleureurs.

Tout à coup le cheval de l'un d'eux hennit et s'éloigne, en foulant
aux pieds les fleurs tombées.

Ce que voyant, l'une des jeunes filles semble interdite, se trouble,
et laisse percer l'agitation de son cœur.

*

⁰⁶¹ Rivière du Tche-kiang, qui alimente le lac King-hou. Voir la note
⁰⁵².

⁰⁶² Les jeunes filles sont en bateau.

@

Poésies de l'époque des Thang

7. Le retour des beaux jours ¹

Dans cet immense palais, dont les pavillons percent l'azur du ciel,
Dont les colonnes étincelantes sont entourées de dragons d'or,
Derrière les stores qui se soulèvent, de belles jeunes filles, fêtant
le beau soleil,
Font parler sous leurs mains délicates l'harmonie des cordes et
des pierres sonores ².

L'air qu'elles jouent, le souffle du printemps le porte aux oreilles
du prince,
Cet air, c'est celui de la chanson *Hâtons-nous de jouir* ³.
On sort, on s'embarque sur le grand lac, pour aller visiter ses îles
verdoyantes ⁴ ;
L'eau monte et jaillit à la proue des barques rapides, couvertes de
tentes aux brillantes couleurs.
Trois mille jeunes filles, d'une beauté parfaite, offrent le tribut de
leurs jeux et de leurs rires ⁵,
Elles frappent des cloches ; elles battent le tambour ;
Elles font un bruit à croire que le palais s'écroule.
Le peuple aussi se réjouit au-dehors ; il danse, il chante l'hymne
de la paix.

Le maître contemple son ouvrage :
Le calme et le bonheur de tous ⁶.

Les trente-six empereurs immortels viennent au-devant de lui
pour l'inviter à les rejoindre ⁷.
Ils voltigent çà et là dans l'air, en abaissant leurs chars de nuées.
Mais l'empereur ne nous abandonne pas,

Poésies de l'époque des Thang

Il ne quitte point son heureuse capitale ⁸.
Voudrait-il, comme Hoang-ti,
Partir sans nous pour les demeures célestes ⁹ !
Moi, son humble sujet, je lui crie : Vivez aussi longtemps que le
(mont) Nan-chan !
Et vive à jamais la renommée de votre grand nom !

*

071 Cette pièce fut composée par Li-taï-pé durant la première période du règne de l'empereur Ming-hoang-ti, appelé aussi Hiouan-tsong. Ce règne, si paisible au début, fut traversé plus tard par de terribles événements dont les poésies de Thou-fou nous offriront plus loin la peinture.

072 Indépendamment des instruments à cordes et à vent, les Chinois font usage, depuis l'Antiquité, d'instruments de musique composés de pierres sonores de dimensions graduées. Elles sont suspendues et rendent, quand on les frappe, un son ayant de l'analogie avec celui de l'harmonica, mais plus fort et plus nourri, surtout dans les notes basses.

073 Cette chanson fut composée à l'époque des trois royaumes, c'est-à-dire au III^e siècle de notre ère, par un frère du roi de Oey. Elle est tout en l'honneur de la maxime célèbre *fruere presenti*. Le nom sous lequel on la désigne dans le texte chinois ne pouvant mettre sur la voie des idées qu'elle éveille, j'ai cru devoir le modifier pour l'intelligence du sens général.

074 Le texte dit littéralement : *visiter Pong et Yng*. Pong et Yng étaient les noms de deux îles situées au milieu du lac de la résidence impériale, noms qu'on leur avait donnés comme étant ceux de deux montagnes célèbres pour leurs sites pittoresques et leur belle végétation.

075 On s'étonnera peut-être, au premier abord, de ces trois mille jeunes filles des appartements intérieurs. On aurait tort cependant de voir là une amplification poétique, et plusieurs empereurs chinois poussèrent ce faste bien plus loin. On lit par exemple dans le *Sse-ki* que le fondateur de la dynastie des Thsin ayant vaincu le roi de Ou, et s'étant emparé de son palais, y choisit cinq mille femmes qu'il envoya dans sa propre résidence de Tchang-ngan.

076 Littéralement : (l'empereur se dit) moi demeurant dans l'inaction, les hommes sont dans le repos — *ngo vou goei, jin tseu ting* —, ces expressions se rattachent à la doctrine de Lao-tseu, qui place la vertu

Poésies de l'époque des Thang

dans l'inaction et le bonheur dans le repos. L'empereur, demeurant dans l'inaction, ne fait naturellement aucune expédition lointaine, et le peuple jouit d'un repos qui est pour lui le bonheur. Il m'a semblé, pour rendre ici la pensée, devoir m'écarter un peu du sens littéral qui pouvait présenter de l'obscurité.

077 Au temps de Li-taï-pé, la mythologie des Tao-sse admettait déjà que trente-six empereurs avaient trouvé le secret de l'immortalité.

078 Le texte dit : il ne quitte point *Kao-king*. Kao-king était l'ancien nom de Lo-yang, comme Lutèce le fut de Paris, et Byzance de Constantinople. En désignant ainsi, par un ancien nom, la capitale de l'Empire, le poète prépare l'allusion qui va suivre. De plus, dans les idées chinoises, qui prennent toujours l'Antiquité comme type de toute perfection, cette dénomination entraîne tacitement avec elle une nuance louangeuse que je crois pouvoir rendre en ajoutant le mot *heureuse* dans la traduction.

079 Hoang-ti est le premier souverain de la Chine dont le règne appartienne aux temps historiques. On trouve dans le *Sse-ki* (Annales de l'Empire) la légende de cet empereur qui cherchait la pierre philosophale deux mille six cents ans avant l'ère chrétienne, non comme une source inépuisable de richesses, mais comme un talisman pour obtenir l'immortalité.

« Hoang-ti, dit la chronique chinoise, avait fait fondre sur le mont Kin-chan neuf trépieds de bronze, où il soumettait à l'action du feu quantité de sable rouge ; un jour ce sable rouge se convertit en or. Alors un dragon descendit du ciel, et l'empereur étant monté sur son dos avec les principaux officiers et plusieurs de ses favorites, le dragon reprit son essor vers les demeures célestes.

Un commentateur ajoute :

« Parmi les choses que l'on brûle comme offrande aux esprits, il faut compter en premier lieu le sable rouge (*tan cha* ; le cinabre, suivant les dictionnaires de de Guignes, de Medhurst et de Morrison). Il peut arriver que ce sable rouge se transforme en or très pur. En ce cas, avec cet or très pur, si l'on fabrique un vase pour boire et que l'on s'en serve, on obtient d'abord la longévité. Quand on a obtenu la longévité, on peut voir les immortels ; et quand on a vu des immortels, en sacrifiant à l'esprit de la terre, on obtient soi-même l'immortalité. Ce fut là précisément ce qui advint à Hoang-ti.

Dans une autre pièce, intitulée le *Vol du dragon*, Li-taï-pé a décrit lui-même ce départ pour les demeures célestes du premier des empereurs immortels. Il raconte la transmutation du sable rouge en or, l'arrivée du dragon ; il peint la joie des femmes du palais

« qui battent des mains en se voyant monter vers les nuages rouges, semblables à des fleurs que le vent emporte.

La légende parle aussi du désespoir des humbles serviteurs (*siao tchîn*, mot à mot : les petits officiers), qui ne peuvent accompagner leur souverain.

En employant pour se désigner lui-même, dans le vers suivant : *Moi, votre humble sujet*, etc., la même expression *siao tchîn*, dont se sert la

Poésies de l'époque des Thang

légende, le poète termine ici par un trait d'autant plus délicat aux yeux de ses compatriotes que la flatterie de ce dernier rapprochement doit ressortir d'elle-même, dans l'esprit de tout lettré possédant bien ses auteurs.

@

Poésies de l'époque des Thang

8. Strophes improvisées ¹

I

(Voit-il) des nuages, (il) pense à (sa) robe ; (voit-il) des fleurs,
(il) pense à (son) visage ².

Le vent du printemps souffle sur la balustrade embaumée ; la
rosée s'y forme abondamment ³.

Quand ce n'est pas au sommet du Yu-chan (qu'il l') aperçoit,
C'est dans la tour Yao-taï (qu'il la) retrouve, sous les rayons de la
lune ⁴.

II

Une branche, toute chargée de fleurs, acquiert un parfum plus
suave encore sous l'influence de la rosée.

La fée des nuages et de la pluie ne saurait éveiller ici des regrets ⁵.

Eh ! je vous le demande, quel souvenir évoquer dans ce palais
qui puisse entrer en parallèle ?

La séduisante Fey-yen, peut-être, mais encore après qu'elle eut
changé d'habits ⁶.

III

La plus célèbre des fleurs ⁷ et la plus enchanteresse des femmes ⁸
s'unissent pour charmer les regards ;

Elles font qu'un sourire joyeux ne s'efface jamais sur un visage
auguste.

Si le printemps s'écoule et s'en va, que (lui) importe ?

Appuyée, du côté du nord, sur la balustrade aux douces senteurs ⁹.

Poésies de l'époque des Thang

*

081 Cette pièce était du nombre de celles que j'avais renoncé à traduire, dans l'impossibilité où je me sentais de leur conserver leur mérite spécial, essentiellement inhérent aux ressources particulières de la langue dans laquelle elles ont été composées ; mais comme je me proposais, d'un autre côté, de chercher à donner du moins une idée de ce genre de mérite très goûté par les Chinois, il m'a paru que celle-ci, en l'analysant avec soin, serait tout à fait propre à servir de spécimen.

Remarquons d'abord la note qui précède cette pièce dans le texte original :

« Durant les années *Tien-pao*, du règne de Ming-hoang (de 742 à 756 de notre ère), l'empereur se trouvait un soir dans un pavillon, sur le bord d'une pièce d'eau de sa résidence, avec sa favorite Tai-tsun qui contemplait la beauté des pivoines en fleur. L'empereur appelant Li-kouai-nien, un de ses ministres, lui ordonna de prendre trois feuilles de papier à fleurs d'or et de les présenter à Li-tai-pé, lequel offrit presque aussitôt ces trois pièces. Kouai-nien les chanta, tandis que l'empereur lui-même l'accompagnait sur une flûte de jade. La favorite souriait, *comprenant la chanson*.

On sait déjà que le poète a dû jeter, à dessein, un certain vague dans ses trois pièces. On verra, par les notes qui suivent, quelles ressources sa langue lui offrait pour cela.

082 En exposant, au commencement de ce volume, les principes généraux de la prosodie chinoise, j'ai eu l'occasion de montrer comment les verbes, les substantifs, les adjectifs étaient invariables dans leur forme écrite, comment les pronoms, les conjonctions étaient souvent sous-entendus, certaines règles de position et de construction déterminant à elles seules la valeur relative de chaque mot. Pour faire saisir le caractère particulier de cette pièce, j'ai placé entre parenthèses les liaisons que réclame la construction française, mais je n'ai pu éviter toutefois de donner aux adjectifs comme aux verbes des désinences rendant les allusions plus transparentes encore que dans le texte original.

083 Le vent du printemps est, on l'a vu, synonyme de pensées d'amour ; la rosée indique ici la faveur du prince, et l'on sait déjà que la favorite est comparée aux fleurs.

084 Le mont *Yu-chan* et la tour *Yao-tai* étaient des lieux célèbres habités par les immortels. Le poète désigne, en réalité, les jardins et le pavillon au bord du lac de la résidence impériale. Son langage figuré comporte ici une double flatterie que l'on saisit aisément. Si l'empereur voit des nuages qui se meuvent légèrement, il songe aux mouvements gracieux de la favorite ; s'il voit des fleurs, elles lui rappellent aussitôt son visage. Il la voit donc en tout, partout, et constamment.

085 Littéralement : Les nuages et la pluie du Yu-chan ne sauraient inspirer des regrets.

Poésies de l'époque des Thang

C'est une allusion au trait semi-historique que voici : un des anciens souverains de la Chine, Siang-ouang, s'étant endormi dans le mont Yu-chan, aperçut, en songe, une femme d'une beauté surnaturelle à laquelle il demanda quand il pourrait la revoir.

— Me revoir serait impossible, lui dit-elle, le matin je gouverne les nuages et le soir je dirige la pluie.

Siang-ouang songea longtemps à cette fée charmante, non sans un vif regret de ne pouvoir la retrouver.

— Plus heureux, l'empereur Ming-hoang possède à toute heure la belle Taï-tsun.

086 Fey-yen, l'une des beautés les plus fameuses de la Chine, était de la plus humble extraction. Elle appartient d'abord à un homme riche qui lui avait fait apprendre le chant et la danse pour s'en divertir. L'empereur Han-vou-ti, voyageant incognito, la vit danser sur une terrasse et la trouva si séduisante qu'il l'emmena dans son palais, et que, non content de la posséder, il l'éleva bientôt au rang d'impératrice. Par la façon dont le vers est construit, Li-tai-pé laisse entendre que Taï-tsun, aussi séduisante que Fey-yen, le serait davantage encore sous les habits impériaux. L'insinuation toute naturelle que cette flatterie entraîne montre assez que Li-tai-pé savait faire doublement sa cour.

087 Le commentaire prévient que l'on désigne ainsi la fleur appelée en chinois *mo-cho-yo*, pivoine-arbre. C'est le *pæonia-mou-tan* des botanistes, connu dans les jardins de la Chine depuis 1.400 ans ; introduit en Europe en 1789. Le commentaire chinois ajoute que cette fleur est, le matin, d'un bleu transparent, jaune dans le courant de la journée, et bleuâtre enfin durant la nuit ; mais de savants botanistes, à qui j'ai soumis ce passage, m'ont assuré que le commentaire était ici plus poétique que digne de foi.

088 *King-kouè*, littéralement : *(celle qui) renverserait un royaume*, expression acquise au langage poétique et dont l'étymologie remonte à l'histoire d'une beauté sans rivale du temps des Han, laquelle faisait dire d'elle : d'un premier regard elle renverserait une ville ; d'un second, elle renverserait un royaume. Li-tai-pé ne croyait se servir ici que d'une expression poétique : la fin tragique de l'infortunée Taï-tsun, dont on verra plus loin le récit, dans la pièce intitulée *Ma-touï*, fit voir qu'elle n'avait malheureusement rien d'exagéré.

089 Pour les Chinois qui ne se réunissent guère aux flambeaux, et surtout pour les Chinoises qui sortent rarement de leurs jardins, le printemps et l'été ont toujours été synonymes de plaisir et de joie, comme automne et hiver de tristesse, d'ennui et d'abandon. Il est donc naturel que le départ du printemps soit l'objet d'un chagrin mêlé d'inquiétude ; mais pour celle qui possédait l'amour exclusif du maître, pour celle dont il était constamment occupé, pour *celle*, en un mot, *qui était appuyée sur la balustrade aux douces senteurs*, tous les jours n'étaient-ils point de beaux jours ? que lui importait qu'ils fussent d'hiver ou de printemps ?

Le poète est arrivé à son dernier vers, sans laisser échapper une expression qui puisse déchirer à jour le voile transparent jeté par lui sur

Poésies de l'époque des Thang

cette composition improvisée. Mais le dernier vers contient un caractère très significatif, de la galanterie la plus recherchée, et d'autant plus précieux au point de vue chinois qu'il faut, pour en saisir le trait, s'être bien rendu compte d'une expression employée par l'auteur quelques vers plus haut, et prouver qu'on connaît ses textes autant qu'on en sait faire l'application. Ce caractère, c'est le caractère *pé*, nord. Dans la note précédente, j'ai dit l'origine de l'expression *king-kouè* (qui renverserait un royaume). Or, dans le livre classique d'où cette histoire est tirée, le récit commence précisément par ces mots : *Du côté du nord*, il est une belle personne, etc. Voilà donc la liaison et, pour ainsi dire, la solidarité établies entre *celle qui renverserait un royaume*, et *celle qui était appuyée sur la balustrade*. L'allusion n'est plus douteuse. Aussi la favorite souriait-elle, ayant compris la chanson.

@

Poésies de l'époque des Thang

9. Le palais de Tchao-yang¹

La neige ne charge plus les branches de l'abricotier ;
Le souffle du printemps renaît parmi les rameaux du saule.
Les chants amoureux de l'oiseau yng² portent l'ivresse dans les
sens ;
L'hirondelle est de retour et voltige au bord des toits, en poussant
son petit cri.
C'est le temps des longs jours, c'est le temps où le soleil éclaire la
natte des joyeux convives ;
C'est le temps où fleurs nouvellement écloses et danseuses
élégamment parées se font valoir mutuellement.
Quand vient le soir on éloigne les gardes aux brillantes cuirasses,
Et les plaisirs de toute sorte se prolongent bien avant dans la
nuit.

Un vent tiède et parfumé pénètre au plus profond du palais,
Où les stores blanchissent de grand matin, sous les gais rayons
de l'aurore.

Les fleurs du palais rivalisent d'éclat en souriant au soleil ;
Tandis que le printemps reçoit des plantes aquatiques le
mystérieux hommage de leur développement,
Dans les arbres verdoyants, on entend gazouiller les petits
oiseaux ;
Dans le pavillon de couleur d'azur, on voit danser les femmes du
souverain ;
Au mois où fleurissent les pêchers et les pruniers des jardins de
Tchao-yang,

Poésies de l'époque des Thang

Sous les rideaux de soie brodée, on ne songe qu'à s'enivrer
d'amour.

Feuillage délicat du saule pleureur, on vous prendrait pour de l'or
fin ;

Blanche floraison du poirier, vous semblez une neige odorante.

Si l'hirondelle a fait son nid au faîte du pavillon de jade,

Sous les serrures de cette merveilleuse demeure, sont abrités
d'illustres amants.

Les plus belles filles sont choisies pour suivre à la promenade le
char impérial.

Elles sortent en chantant du fond des appartements secrets.

Mais enfin, dans ce palais, qui donc occupe la première place ?

Fey-yen ! C'est elle qui règne à Tchao-yang.

*

091 Le palais de Tchao-yang avait été la résidence de l'empereur Vou-ti et de la belle Fey-yen (voir la note 086) ; mais il est à supposer, que, dans ce cadre de plusieurs siècles antérieur à son époque, c'était une peinture contemporaine que traçait le poète, poursuivant du reste le rapprochement esquissé dans la pièce qui précède.

092 Suivant Bridgman, le *mango-bird*.

@

Poésies de l'époque des Thang

10. Un jour de printemps, le poète exprime ses sentiments au sortir de l'ivresse

Si la vie est comme un grand songe,
A quoi bon tourmenter son existence !
Pour moi je m'enivre tout le jour,
Et quand je viens à chanceler, je m'endors au pied des premières
colonnes ¹.

A mon réveil je jette les yeux devant moi :
Un oiseau chante au milieu des fleurs ;
Je lui demande à quelle époque de l'année nous sommes.
Il me répond : A l'époque où le souffle du printemps fait chanter
l'oiseau.

Je me sens ému et prêt à soupirer,
Mais je me verse encore à boire ;
Je chante à haute voix jusqu'à ce que la lune brille,
Et à l'heure où finissent mes chants, j'ai de nouveau perdu le
sentiment de ce qui m'entoure.

*

¹⁰¹ Les maisons chinoises ont presque toutes, à leur entrée, une sorte de vestibule abrité, mais non fermé, qui ressemble assez aux galeries extérieures des chalets suisses. Le pied des premières colonnes, c'est donc à peu près le seuil de la porte.

@

11. Sur la Chanson des têtes blanches ¹

Sur les flots ondulés que le fleuve Kin roule vers le nord-est,
Voyez nager côte à côte l'oiseau youèn et l'oiseau yang ².
Si le mâle s'arrête à l'ombre des arbres qui bordent la rive,
Sa compagne se joue près de lui, parmi les roseaux en fleur ³.
Tous deux souffriraient mille morts et laisseraient déchirer leurs
ailes délicates,
Plutôt que de fuir vers les nuages, si, pour fuir, il fallait se
séparer.

Alors que la belle Ngo-kiao ⁴, dévorée par les regrets et la
jalousie,
Seule au palais de Tchang-mên, où son chagrin redoublait chaque
soir au coucher du soleil,

Tout entière au désir ardent de ramener vers elle les pensées du
maître,
Achetait à prix d'or les vers d'un poète, interprète éloquent de
ses sentiments ;
Qui s'en serait étonné ! Mais l'inconstance est dans le cœur des
hommes ;
Ce poète ne devait ses inspirations qu'à la soif de l'or.
Il envoyait lui-même des présents de noce aux filles de Mo-ling ⁵,
Et recevait de Ouèn-kiun la *Chanson des têtes blanches*.

Le flot qui s'est écoulé (disait-elle) ne peut revenir à la source,
La fleur détachée de sa tige ne saurait retourner à l'arbre qui l'a
laissée tomber.

Poésies de l'époque des Thang

Les plantes, certes, sont insensibles,
Voyez pourtant celles dont la nature est de s'attacher :
L'une se fixe où le vent la porte,
L'autre périt quand on l'arrache à l'appui qu'elle avait enlacé.
Les plantes même ont donc un instinct,
Qui vaut mieux que celui des hommes.

Ne roulez point ma natte de loung-su ⑥ !
Laissez les araignées y tendre leurs fils :
Laissez aussi mon oreiller d'ambre fin ;
Peut-être y ferez-vous des songes qui vous rappelleront le temps
passé.

Une fois l'eau répandue, qui pourrait la recueillir et remplir de
nouveau la tasse !
La femme délaissée, une fois partie, il n'est pas moins difficile de
la ramener.
Mais où trouver, depuis l'Antiquité, un exemple de prospérité
sans ingratitude ?
Jusqu'à ce jour, je ne vois guère que celui de la tour Tsing-lo ⑦.

Sur les flots transparents que le fleuve Kin roule vers le nord-est,
Voyez nager côte à côte l'oiseau youèn et l'oiseau yang,
Si le mâle s'arrête à l'ombre des arbres qui bordent la rive,
Sa compagne se joue près de lui, parmi les roseaux en fleur.

Appelé à de hautes fonctions, Siang-ju a quitté sa province,
Monté sur un char rouge, que traînent quatre chevaux brillants ⑧.
Sa réputation a grandi rapidement à la cour ⑨,
L'empereur lui-même s'est montré ravi de son talent.
Enfin, j'ai ouï dire que Ngo-kiao, recourant à lui dans sa disgrâce,
A payé dix mille pièces d'or la faveur qu'elle a ressaisie.

Poésies de l'époque des Thang

Siang-ju ne se rappelle plus les jours où il était humble et pauvre
encore,

Fier de sa charge et de ses richesses, il ne pense qu'à se
remarier.

Il veut choisir maintenant entre toutes les filles de Mo-ling ;
L'amour et l'attachement de Ouèn-kiun, il en a perdu jusqu'au
souvenir.

Pour elle, ses yeux sont devenus deux sources de larmes,
Qui coulent abondamment sur sa couverture de soie rose.
A la cinquième veille, au troisième chant du coq,
Aux premières lueurs du jour, elle avait composé la *Chanson des
têtes blanches*.

Elle pousse de longs soupirs, elle néglige le soin de sa coiffure,
Elle lève la tête, comme pour dire au ciel : Que mon chagrin est
profond !

Des remparts s'écroulèrent devant la femme de Ki-lang^a,
Les murs, eux-mêmes, ont montré qu'ils pouvaient s'attendrir.
Le flot qui s'est écoulé ne peut revenir à la source,
La fleur détachée de sa tige ne saurait retourner à l'arbre qui l'a
laissée tomber.

Ces hirondelles de jade, ornement de ma chevelure^b,
Elles étaient sur ma tête, le jour où je vous épousai ;
Je vous les offre aujourd'hui comme un souvenir,
Ne manquez pas de les essuyer souvent avec votre manche de
soie.

Ne roulez point ma natte de loun-g-su,
Laissez les araignées y tendre leurs fils :
Laissez aussi mon oreiller d'ambre fin,

Poésies de l'époque des Thang

Vous y ferez encore des songes qui vous rappelleront le temps
passé.

Le manteau de fourrure légère, enfermé dans ce meuble sculpté ^c,
Ne le placez jamais, je vous en prie, sur d'autres épaules que les
vôtres.

Pour moi, je possédais un miroir magique ^d,
Un miroir où le cœur se reflète comme le visage au fond d'un
puits ;

Je désire que vous le conserviez, pour y regarder votre nouvelle
épouse,

Et qu'il vous serve plus tard à vous bien connaître tous les deux.

Une fois l'eau répandue, c'est en vain qu'on essaierait de la
recueillir pour emplir de nouveau la tasse,

Ouèn-kiun partie, c'est en vain que Siang-ju la rappellerait près
de lui.

*

¹¹¹ Sse-ma Siang-ju, auteur célèbre, était encore pauvre et inconnu, lorsque Ouèn-kiun, fille d'un haut dignitaire de l'Empire, s'enthousiasma de son talent et quitta le palais de son père pour suivre le poète qui lui jurait un attachement éternel. Plus tard, appelé à la Cour, étourdi par une fortune rapide, Siang-ju voulut prendre une seconde femme. C'est alors que Ouèn-kiun composa et lui envoya la *Chanson des têtes blanches*, devenue populaire à la Chine, du temps de Li-taï-pé. J'ai dit, dans l'Introduction de ce livre, ce qui m'a surtout engagé à donner cette longue amplification du poète des Thang sur une chanson si courte. Voici maintenant la pièce originale, que je trouve, en note, dans l'édition des Œuvres complètes de Li-taï-pé.

L'extrême concision du chinois oblige à sous-entendre : *Vous me disiez : nous deviendrons ensemble :*

Blancs comme la neige sur les montagnes,
Blancs comme la lune au milieu des nuages.
J'apprends aujourd'hui que vous avez deux pensées,
Et c'est pourquoi je vais me séparer de vous.

Poésies de l'époque des Thang

Une dernière fois je remplirai ma tasse du même vin qui remplira la vôtre,
Puis je m'embarquerai ; je quitterai ce rivage ;
Je voguerai sur les eaux du Yu-keou.
Elles aussi se divisent pour couler à l'Est et à l'Ouest.
Vous êtes tristes, vous êtes tristes, jeunes filles qui vous mariez ;
Et pourtant vous ne devriez pas pleurer,
Si vous pensez avoir trouvé un homme de cœur,
Dont la tête blanchisse avec la vôtre, sans que vous vous quittiez jamais.

112 *Youèn* est le nom du mâle, *yang* est celui de la femelle. Ces oiseaux que l'on appelle en France *canards mandarins*, et en Angleterre *mandarin-dukes*, vivent par paire et ne se quittent jamais. Ils sont, en Chine, le symbole de l'amour conjugal.

113 Le texte dit littéralement : Si le mâle s'arrête sous les arbres du palais des Han, sa compagne se joue dans les roseaux en fleur du jardin des Thsin. *Palais des Han* et *jardin des Thsin* sont, pour les Chinois, des synonymes désignant clairement la même résidence impériale sur la rive du fleuve *Kin*, dans le Sse-tchuen.

Ici, comme en quelques passages analogues, j'ai cru qu'il valait mieux donner en note le sens littéral, que d'introduire dans la traduction une phrase obscure pour le lecteur européen.

114 C'était l'impératrice, femme de Vou-ti, de la dynastie des Han, auquel ce prince était très attaché. Un nuage, toutefois, s'étant élevé entre eux, Ngo-kiao se vit reléguée dans le palais de Tchang-mèn. Ce fut alors qu'elle recourut au talent de Siang-ju pour réveiller l'attention de l'empereur et pour le ramener vers elle au moyen d'une éloquente et poétique interprétation de ses sentiments.

115 Ville renommée pour la beauté de ses femmes.

116 Sorte de roseaux très fins et très doux avec lesquels on fabrique des nattes qui servent de lit. Les Chinois ne font usage ni de matelas, ni de lits de plume. La fraîcheur est surtout ce qu'ils recherchent, et les oreillers, le plus souvent de bois ou de jonc, sont parfois de porcelaine, d'ivoire, ou d'ambre.

117 Il existait du temps des Soung un très habile maître-maçon, nommé Han-pong, lequel avait une femme charmante, qui attira l'attention du souverain. Ayant inutilement tenté de la séduire, le roi imagina de confier à Han-pong la construction d'une tour très élevée, la tour *Tsing-lo*, et saisissant un prétexte qu'il s'était lui-même préparé pour accuser le constructeur de malversation, il lui fit trancher la tête aussitôt que l'ouvrage fut achevé. Alors il manda la veuve.

— Vous êtes une femme qui entend ses devoirs, lui dit-il, et vous avez bien fait de demeurer fidèle à votre époux, mais à présent qu'il est mort, rien ne s'oppose plus, je suppose, à ce que vous m'apparteniez. Mon intention est donc de vous épouser à mon tour.

La jeune femme parut se laisser séduire par la haute fortune qui lui était proposée ; elle fit seulement remarquer au roi que Han-pong

Poésies de l'époque des Thang

n'étant pas encore enterré, il serait tout à fait contraire aux bienséances de ne point procéder d'abord à ses funérailles, et elle obtint l'autorisation de s'en charger ; mais elle profita de la liberté momentanée qui lui était rendue pour monter à la tour *Tsing-lo*, et trouver la mort en se précipitant du haut de ce fatal monument.

118 Le char rouge et les quatre chevaux sont les attributs des hautes fonctions auxquelles l'empereur l'avait appelé. Pour atteler quatre chevaux à son char il faut être d'un rang élevé.

119 Littéralement : un matin encore il fit (la fameuse pièce intitulée) *Lan ta jin*. L'empereur en fut si joyeux qu'il parut comme ravi dans les nuages.

11a Encore une allusion historique. Le commentaire nous dit que Ki-lang était un soldat qui fut tué dans un assaut. Sa femme, en l'apprenant, eut une explosion de douleur si touchante que les remparts de la ville s'en écroulèrent d'attendrissement.

11b L'empereur Han-vou-ti recevait dans son palais de Tchao-ting les visites d'une fée (*chin-niu*) qui oublia un jour une épingle de jade retirée de sa coiffure. L'empereur en fit présent à la favorite Fey-yen. Plus tard, sous le règne de l'empereur successeur, les femmes du palais, ayant trouvé ce bijou, s'effrayèrent de son éclat qui leur parut surnaturel, et après une nuit de réflexion, elles résolurent de le briser. Mais quand elles ouvrirent de nouveau la boîte où elles l'avaient renfermé la veille, elles n'y trouvèrent qu'une hirondelle blanche qui prit aussitôt son vol vers le ciel. Alors, ajoute un commentateur, toutes les femmes du palais voulurent avoir des épingles de tête ornées d'hirondelles de jade, et la mode s'en perpétua.

11c Il est plusieurs sortes de dépouilles d'oiseaux dont les Chinois se servent comme de fourrures pour garnir leurs vêtements. Quelques-unes sont d'un grand prix. Il s'agit ici, dit le commentaire, d'un vêtement que le poète avait reçu lui-même en présent de Ouèn-kiun, au temps où il était pauvre et où il lui faisait la cour.

11d Le texte porte littéralement : *Un miroir (comme celui) du pavillon des Thsin*. Or, on trouve, à ce sujet, dans un curieux et vieux livre chinois intitulé *Si king tsa ki* (mémoires divers sur les antiquités de la capitale de l'ouest, c'est-à-dire Tchang-ngan), la singulière notice que voici :

« Dans le palais de Hien-yang (l'un des sept palais de cette antique capitale), il y avait un miroir carré, large de 4 *tchy* et haut de 5 *tchy* et 9 *tsun* (environ un mètre et demi sur deux mètres), où l'on voyait clairement l'intérieur aussi bien que l'extérieur des gens. Il suffisait de l'appliquer sur le cœur de quelqu'un pour connaître aussitôt la nature de ses pensées ; car si le cœur était pervers, il se mettait à battre violemment. L'empereur Thsin-chi-hoang-ti en faisait souvent l'épreuve sur ses femmes.

@

Poésies de l'époque des Thang

12. Le poète descend du mont Tchong-nân ¹ et passe la nuit à boire avec un ami

Le soir étant venu, je descends de la montagne aux teintes
bleuâtres ;
La lune de la montagne semble suivre et accompagner le
promeneur,
Et s'il se retourne pour voir la distance qu'il a parcourue,
Son regard se perd dans les vapeurs de la nuit.

Nous arrivons en nous tenant par la main devant une rustique
demeure,
Un jeune garçon nous ouvre la barrière formée de rameaux
entrelacés ;
Nous passons par un étroit sentier dont les bambous touffus
rendent l'entrée mystérieuse,
Et les grandes herbes verdoyantes frôlent gaiement la soie de nos
vêtements.

Ma joie éclate de nous trouver ensemble dans cette retraite
charmante,
Nous nous versons l'un à l'autre un vin d'une saveur exquise ;
Je chante, je chante la chanson du vent qui souffle à travers les
pins,
Et ma verve ne s'épuise qu'à l'heure où s'efface la voie lactée.

J'ai perdu ma raison et cela excite encore votre gaieté, mon prince ;
Nous oublions tous deux, avec délices, les préoccupations de la vie
réelle.

Poésies de l'époque des Thang

*

121 Montagne renommée pour ses sites pittoresques, à peu de distance et au sud-ouest de Si-ngan-fou (autrefois Tchang-ngan), sur les bords du lac Mei-peï.

@

13. Pensée dans une nuit tranquille ¹

Devant mon lit, la lune jette une clarté très vive ;
Je doute un moment si ce n'est point la gelée blanche qui brille sur
le sol.
Je lève la tête, je contemple la lune brillante ;
Je baisse la tête et je pense à mon pays.

*

¹³¹ Cette petite pièce appartient au genre que les Chinois nomment *vers coupés*, c'est-à-dire où, sans préambule, l'on entre tout droit dans le sujet. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de voir comment l'analyse un commentateur chinois :

« Li-tai-pé, dit-il, trouve moyen d'être ici tout à la fois d'une concision, d'une clarté et d'un naturel extrêmes, et c'est précisément parce qu'il est naturel, qu'il fait toujours entendre infiniment plus qu'il ne dit. La lune jette une clarté brillante *devant son lit* ; il *doute* un moment si ce n'est point de la gelée blanche ; nous jugeons, sans qu'il nous le dise, qu'il dormait, qu'il s'est éveillé et qu'il est d'abord dans ce premier instant du réveil où les idées sont confuses. Il pense aussitôt à la *gelée blanche*, c'est-à-dire au point du jour, à l'heure où l'on se met en route. N'est-ce pas la première pensée d'un *voyageur* qui se réveille ?

Il a levé la tête ; il aperçoit la lune, il *la contemple* ; puis il baisse la tête et *pense à son pays*. C'était bien un *voyageur* ou un *exilé*. Ce dernier mot ne laisse plus de doute. En voyant cette brillante lumière, il a songé naturellement qu'elle éclairait aussi des lieux qui lui sont chers, il regrette avec amertume de passer une nuit si belle loin de chez lui.

Le poète nous a fait suivre jusqu'ici la marche de ses pensées par une route si droite que nous n'avons pu nous en écarter. En terminant par ces seuls mots : *Je pense à mon pays*, il laisse chacun imaginer les pensées tristes qui l'assailleraient lui-même s'il était absent, et après avoir lu sa pièce, chacun se prend à rêver.

@

Poésies de l'époque des Thang

14. La perdrix et les faisans ¹

Bien haut dans la montagne Kou-tcho ², par une claire et belle nuit
d'automne,

Sur le versant méridional, une perdrix, arrêtant son vol, s'est
cachée entre les bambous.

Elle a pour époux un oiseau sauvage des montagnes de la Tartarie,
Hélas ! soupire-t-elle, il voudrait m'emmener avec lui au-delà des
frontières du Nord.

Mais le faisan et sa compagne sont venus me prêter leurs conseils ;
(Ils m'ont dit :) Bien souvent l'oiseau du Midi est opprimé par celui
du Nord,

Il règne au-delà des frontières un froid glacial, coupant comme le
glaive, meurtrier comme la lance ;

Et votre époux voudra faire son nid dans les grands arbres, et vous
pourrez difficilement l'en empêcher.

Au fond du cœur, j'ai juré de mourir plutôt que de me mettre en
route.

Ainsi gémit la pauvre perdrix, sa frayeur et son chagrin sont
extrêmes, ses larmes coulent abondamment.

*

¹⁴¹ Cette pièce renferme une allusion qui sera facilement saisie. Quand la paix succédait à la guerre entre les Chinois et leurs belliqueux voisins de la Tartarie, cette paix fut souvent cimentée par des unions dont les Chinoises se regardaient toujours comme les victimes. Que le poète se soit inspiré ici, en général, d'une situation assez fréquente de son temps,

Poésies de l'époque des Thang

ou qu'il ait composé cette pièce, comme le suppose un commentateur, à l'occasion de quelque aventure particulière, il ne m'a pas moins paru intéressant de la faire entrer dans un cadre où je cherche à réunir ce qui peut contribuer à peindre le siècle des Thang, au point de vue historique aussi bien qu'au point de vue littéraire.

142 Montagne du Kiang-nan.

@

15. Chanson à boire

Seigneur, ne voyez-vous donc point les eaux du fleuve Jaune ?
Elles descendent du ciel et coulent vers la mer sans jamais revenir ¹
Seigneur, ne regardez-vous donc point dans les miroirs qui ornent
votre noble demeure,
Et ne gémissiez-vous pas en apercevant vos cheveux blancs ?

Ils étaient ce matin comme les fils de soie noire,
Et, ce soir, les voilà déjà mêlés de neige.
L'homme qui sait comprendre la vie doit se réjouir chaque fois qu'il
le peut,
En ayant soin que jamais sa tasse ne reste vide en face de la lune ².

Le ciel ne m'a rien donné sans vouloir que j'en fasse usage ;
Mille pièces d'or que l'on disperse pourront de nouveau se réunir.
Que l'on cuise donc un mouton, que l'on découpe un bœuf, et qu'on
soit en joie ;
Il faut qu'ensemble aujourd'hui, nous buvions d'une seule fois trois
cents tasses ³.

Les clochettes et les tambours, la recherche dans les mets ne sont
point choses nécessaires,
Ne désirons qu'une longue ivresse, mais si longue qu'on n'en puisse
sortir.
Les savants et les sages de l'Antiquité n'ont eu que le silence et
l'oubli pour partage ;
Il n'est vraiment que les buveurs dont le nom passe à la postérité.

Poésies de l'époque des Thang

*

151 La mythologie chinoise place les sources du fleuve Jaune dans la voie lactée. On trouvera cette fable rapportée plus loin, aux notes de la pièce de Ouang-leng-jèn, ayant pour titre : *Sur un vieil arbre couché au bord de l'eau...*

152 Pour les Chinois, qui n'ont guère de soirées aux flambeaux, le clair de lune est toujours une occasion de prolonger la veillée. *Ne jamais laisser sa tasse vide en face de la lune* équivaut donc à dire : ne jamais perdre une occasion de boire et de se divertir.

153 Ce nombre de trois cents tasses est évidemment hyperbolique. Il est bon de noter toutefois que ces tasses pour boire le vin, qui figurent invariablement dans les réunions d'amis et de poètes, ne sont pas même de la contenance de nos plus petits verres à liqueur. Il est vrai d'ajouter aussi que le vin des Chinois n'est le plus souvent que de l'eau-de-vie de grain.

La culture des lettres étant la principale préoccupation des classes élevées, chez un peuple où les succès littéraires deviennent la clef de toutes les carrières, des passe-temps très goûtés sont ceux où l'on fait assaut de verve et d'érudition. Toute erreur, toute lenteur d'inspiration, tout défaut de mémoire sont punis, suivant la gravité des cas, d'une ou plusieurs tasses à vider. Les plus habiles acceptent des défis dont le résultat se devine, et chacun arrive bientôt à cet état de demi-ivresse, *pouàn-tsieou*, si vanté par les poètes chinois.

Quant à Li-taï-pé, il faut malheureusement constater qu'il n'était guère dans ses principes de s'en tenir là.

@

16. A cheval ! à cheval et en chasse !

L'homme des frontières
En toute sa vie n'ouvre pas même un livre ;
Mais il sait courir à la chasse ; il est adroit, fort et hardi.
A l'automne son cheval est gras, l'herbe de ses prairies lui convient
à merveille ;
Quand il galope il n'a plus d'ombre.
Quel air superbe et dédaigneux !
Son fouet sonore frappe la neige, ou résonne dans l'étui doré.
Animé par un vin généreux, il appelle son faucon et sort au loin
dans la campagne.
Son arc, arrondi sous un effort puissant, ne se détend jamais dans
le vide ;
Deux oiseaux tombent souvent ensemble, abattus d'un seul coup
par la flèche sifflante.
Les gens, au bord de la mer, se rangent tous pour lui faire place,
Car sa vaillance et son humeur guerrière sont bien connues dans le
Kobi¹.
Combien nos lettrés diffèrent de ces promeneurs intrépides !
Eux qui blanchissent sur les livres, derrière un rideau tiré ;
Et, en vérité, pour quoi faire ?

*

¹⁶¹ Le Kobi, Gobi, ou Chamo est cette immense steppe de l'Asie centrale qui s'étend dans la Mongolie, au nord du Tibet et de la Chine, sur une longueur de 3.300 kilomètres et sur une largeur de plus de 700. La végétation, pour y être très pauvre, n'y manque pas absolument ; les

Poésies de l'époque des Thang

marais y sont nombreux. Des hordes tartares la parcourent encore aujourd'hui.

@

17. Quand les femmes de Yu-tien cueillaient des fleurs

Quand les femmes de Yu-tien ¹ cueillaient des fleurs,
Jadis, elles disaient : ces fleurs nous ressemblent ;
Mais lorsqu'un matin la fiancée du palais des Han ² arriva
d'Occident,
Il y eut, en Tartarie, beaucoup de belles filles qui moururent de
honte.

Elles voyaient que parmi les belles filles, si nombreuses dans le
pays des Han ³.

Il en est auxquelles nulle fleur de Tartarie ne saurait se comparer.
La beauté fut trahie par les portraits menteurs d'un peintre perfide ⁴,
Tandis qu'au fond d'un palais, Vou-yen ⁵ vécut paisiblement.

De tout temps les charmantes filles ont eu cruellement à souffrir de
l'envie,
Aussi les sables de la Tartarie reçurent-ils le beau corps de Tchao-
kiun ⁶.

*

¹⁷¹ C'est l'ancienne dénomination du pays de Kho-tan.

¹⁷² Il s'agit ici de la belle Tchao-kiun. Voir la note 176 ci-après.

¹⁷³ La dynastie des Han régnait en Chine à l'époque dont il s'agit. Le *pays des Han* signifie donc ici l'Empire chinois, comme l'expression *palais des Han* doit s'entendre, plus haut, du palais impérial.

¹⁷⁴ Pour rendre ce vers intelligible, j'ai cru devoir m'attacher au sens général plutôt qu'au texte littéral qui aurait exigé un long commentaire tout à fait inopportun.

Poésies de l'époque des Thang

175 Vou-yen était une femme du roi de Tsi, que ce prince avait épousée parce qu'elle lui donnait de bons conseils, mais dont la laideur était si grande qu'elle était devenue proverbiale. Voici, du reste, comment le commentateur de Li-tai-pé nous décrit naïvement ce type de la laideur chinoise : Vou-yen, dit-il, avait le front dégarni, les yeux enfoncés, les doigts longs et épais, le nez retourné, un nœud à la gorge, le cou gros, les cheveux rares, le dos rond, l'estomac saillant et la peau noire. Elle avait atteint sa trentième année sans que personne consentît à l'épouser.

176 Tchao-kiun fut une de ces innombrables recluses, que le faste monstrueux des souverains de la Chine enferme par milliers dans les résidences impériales. Jamais, peut-être, elle n'eût attiré un regard du maître, sans des circonstances singulières que racontent les commentateurs chinois :

Le fondateur de la dynastie des Han, Kao-hoang-ti, venait de conclure, en personne, la paix avec un khan des Tartares et celui-ci, comme gage du traité, demandait qu'une fleur du palais des Han, c'est-à-dire une jeune Chinoise du gynécée impérial lui fût donnée en mariage. Ces alliances, dont l'histoire offre de nombreux exemples, répugnaient toujours au souverain de l'Empire du Milieu dont ils blessaient l'orgueil. Cependant Kao-hoang-ti, ne pouvant refuser, résolut du moins de ne donner au Tartare qu'une fleur commune et de peu de valeur. A cet effet, et comme il était loin de connaître lui-même l'étendue de ses richesses, ordre fut expédié par un courrier de faire exécuter promptement les portraits de toutes les jeunes filles vierges des appartements intérieurs, avec l'indication sur chacun d'entre eux des noms, du jour de naissance et de la famille de l'original.

A peine le courrier porteur de cette nouvelle fut-il arrivé à la capitale, qu'une immense rumeur se répandit dans le palais. L'empereur allait faire venir une de ses femmes ; il choisirait sur les portraits demandés par lui. Le pouvoir et la faveur étaient en perspective. Les peintres, circonvenus de tous côtés, mirent à prix d'or leur complaisance ; les jeunes filles dont les familles étaient pauvres et obscures, furent cruellement sacrifiées au profit de leurs rivales. L'œuvre achevée, le courrier repartit, emportant cette infinité de portraits dont la véritable destination avait été si mal devinée et qui bientôt furent étalés sous les yeux de l'empereur.

Kao-hoang-ti distingua tout d'abord un visage assez ingrat, que la suscription indiquait précisément comme appartenant à une personne de famille obscure, et sans faire part au khan, bien entendu, des considérations qui l'avaient guidé dans son choix, il lui remit sur-le-champ la tablette des noms et du jour de naissance de Tchao-kiun, ce qui, suivant les rites consacrés, équivalait à un acte de fiançailles irrévocable. Mais lorsque, mandée sans retard au camp impérial, la fiancée du prince tartare vint prendre congé de celui qui avait été son maître et qui n'était déjà plus son souverain, quel fut l'étonnement du premier des Han en voyant apparaître, si l'on en croit l'histoire, une beauté si parfaite et si éclatante qu'il en demeura comme ébloui ! Un violent sentiment de regret et de jalousie le mordit au cœur tout

Poésies de l'époque des Thang

aussitôt. Revenir sur son choix était d'autant plus impossible que le khan, présent à l'audience, témoignait hautement de sa joie et de son admiration. Le Tartare emmena donc Tchao-kiun, et l'empereur reprit, plein de rage, la route de sa capitale.

En vain s'empressa-t-il, à son arrivée, de faire décapiter le peintre infidèle ; en vain chercha-t-il l'oubli dans les distractions de toute sorte. L'image de celle qu'il avait livrée lui-même le poursuivait sans cesse, mêlant du fiel à tous ses plaisirs. Alors, l'idée lui vint que peut-être le khan n'appréciait pas à sa valeur la perle qu'il lui avait donnée, que peut-être il serait plus sensible à cent chameaux chargés d'or et de présents, et les cent chameaux partirent avec un ambassadeur ayant pour mission de proposer cet échange singulier. Mais Tchao-kiun régnait sur le khan, comme le khan sur ses Tartares. L'ambassadeur tremblant et contristé s'en revint avec ses richesses, et plusieurs années s'écoulèrent sans que l'empereur sortît d'une humeur sombre dans laquelle il était tombé.

Un jour on apprit que la belle princesse venait de mourir à la fleur de l'âge ; la caravane se remit aussitôt en marche ; elle allait, cette fois, demander le corps de la morte, afin que la sépulture lui fût donnée dans sa terre natale. Mais le khan fit répondre qu'il ne vendrait point sa femme morte non plus qu'il ne l'aurait vendue vivante ; que ses restes devaient reposer dans le pays dont elle avait été la souveraine, et où lui-même serait enterré. Et il fit élever à Tchao-kiun, dans la terre des herbes, un mausolée célèbre, auquel les poètes chinois ont souvent consacré des vers.

On trouvera notamment dans ce volume une pièce intitulée : *le Tombeau de Tchao-kiun*, par Tchang-kien.

@

Poésies de l'époque des Thang

18. A l'heure où les corbeaux vont se percher sur la tour de Kou-sou

A l'heure où les corbeaux vont se percher sur la tour de Kou-sou¹,
Dans le palais du roi de Ou, la belle Si-chy² déploie tout l'entrain de
l'ivresse.

Elle chante les plus joyeuses chansons, elle danse les pas les plus
lascifs ;

La moitié du soleil a déjà disparu derrière les coteaux verdoyants,
mais sa gaieté ne faillit point.

La flèche d'argent de la clepsydre d'or indique vainement que la nuit
s'écoule ;

Voyez la lune d'automne comme elle s'abaisse peu à peu vers les
eaux du Kiang ;

Voyez comme à l'orient le ciel blanchit, nous annonçant l'aurore.

Le palais est toujours en joie. Quelle joie ! quelle ivresse ! quels
plaisirs³ !

*

¹⁸¹ Aujourd'hui Sou-tcheou.

¹⁸² Fou-tchaï, l'un des anciens souverains du pays de Ou, petit royaume créé par Vou-ouang et réuni à la Chine par le fondateur de la dynastie des Thsin, avait fait serment de coucher sur la terre nue et de mêler du fiel à tous ses aliments tant qu'il n'aurait pas vengé la mort de son père, pris et tué par un prince voisin, le roi de Youe. Il vécut ainsi de longues années, uniquement occupé de relever ses forces épuisées et de préparer l'exécution de ses desseins. Un jour enfin il se mit en campagne, et le roi de Youe, vaincu à son tour, n'eut d'autres ressources que de se réfugier sur le lac King-hou (voir n. 052 et 053 à la suite de la *Chanson des quatre saisons*), avec ses femmes et quelques officiers

Poésies de l'époque des Thang

dévoués à sa personne. Sa perte paraissait inévitable, quand il dut un salut inespéré aux charmes de la belle Si-chy.

Si-chy était une jeune fille que le vainqueur, à la tête de ses cavaliers, avait surprise lavant de la gaze au bord d'une fontaine ; elle avait disparu dans le premier tumulte ; mais il voulait la retrouver à tout prix. Le roi de Youe fit savoir qu'elle était entre ses mains, et qu'on ne la prendrait point vivante, si la vie sauve ne lui était accordée à lui-même. Fou-tchaï entra d'abord dans une effroyable colère, puis il finit par céder à la violence de sa passion naissante, sacrifiant à la possession de la charmante Si-chy les douceurs d'une vengeance si longtemps méditée. De retour dans ses États, il oublia si bien tout autre soin que celui des plaisirs dont l'enivrait sa belle captive, que son ennemi en profita pour relever à son tour sa puissance abattue ; et l'infortuné roi de Ou périt comme son père, vaincu et tué par le roi de Youe.

Si-chy et la danseuse Fey-yen dont l'empereur Vou-ti, des Han, fit une impératrice, sont les deux figures historiques le plus souvent évoquées par les poètes des Thang, comme types de beauté, de grâce, et de séduction.

183 Il est assez difficile de déterminer dans quel esprit cette pièce fut conçue. Est-ce un cri d'admiration, pour cet oubli de tout dans le plaisir ? La philosophie de Li-taï-pé pourrait assurément le faire supposer. Était-ce au contraire un avertissement détourné, à l'adresse de l'empereur, qui compromettait alors son trône par sa passion désordonnée pour Tai-kiun, comme l'avait jadis perdu le roi de Ou, en ne songeant qu'aux séductions de la belle Si-chy ? On peut également l'admettre. Les commentateurs laissent le jugement libre à cet égard.

@

19. Chanson des frontières

Au cinquième mois la neige n'est pas encore fondue dans les
montagnes célestes ¹,
Pas une fleur ne se montre sous un climat si rigoureux ;
On entend bien jouer sur la flûte l'air printanier de la chanson des
saules ²,
Mais la couleur du gai printemps ne s'offre nulle part aux yeux.
L'aurore paraît, il faut combattre, attentif aux ordres pressés de la
cloche ou du tambour ³ ;
La nuit vient, on dort sans quitter la selle, en tenant embrassée
l'encolure de son cheval.
Que ne puis-je, saisissant le sabre qui pend à ma ceinture,
Abattre moi-même d'un seul coup la tête du barbare Leou-lan ⁴ !

*

¹⁹¹ Les monts Célestes sont le prolongement des monts Belour, qui forme le versant septentrional de la vallée du Tarim.

¹⁹² Il s'agit ici d'une vieille chanson en l'honneur du printemps, dont le premier couplet célèbre les jeunes pousses du saule.

¹⁹³ Les ordres du chef se transmettaient aux soldats au moyen de tambours et de cloches. Les tambours servaient pour régler les mouvements en avant, et les cloches pour sonner la retraite. Cet usage s'est conservé, la cloche ayant toutefois été remplacée par le gong.

¹⁹⁴ Leou-lan était un prince tartare, qui se rendit fameux par sa perfidie et par ses cruautés. Il fit égorger une fois des ambassadeurs dont il avait tout exprès sollicité l'envoi, et déjoua longtemps les efforts des généraux chinois, jusqu'à ce qu'enfin il fût pris et décapité, ce qui rendit le repos aux soldats.

@

20. Même sujet

L'automne, c'est le temps que nos voisins des frontières choisissent
pour descendre de leurs montagnes ;
Il faut passer la grande muraille et se porter au-devant d'eux.
Le tigre de bambou est partagé ¹, le général s'est mis en marche ;
Les soldats de l'Empire ne s'arrêteront plus que dans les sables du
Kobi ².

Le croissant de la lune, suspendu dans le vide, c'est tout ce qu'on
aperçoit dans ce farouche désert,
Où la rosée se cristallise sur le fer poli des sabres et des cuirasses.
Bien des jours s'écouleront encore avant celui du retour.
Ne soupirez point, jeunes femmes, il faudrait soupirer trop
longtemps.

*

²⁰¹ Quand un général devait partir pour une expédition lointaine, l'empereur brisait ou fendait, en deux morceaux, une tablette d'ivoire ou de bambou sur laquelle était sculptée la figure d'un tigre, et lui en remettait la moitié. C'était pour lui l'ordre de départ et aussi, dans les circonstances graves, le moyen d'éviter un piège, en établissant l'authenticité d'une dépêche ou la véracité d'un messenger. En effet, si l'empereur jugeait à propos d'expédier quelque contre-ordre ou quelques instructions nouvelles, son envoyé devait présenter la seconde moitié du tigre brisé, et le général n'obéissait qu'après avoir constaté que les deux brisures s'adaptaient parfaitement l'une à l'autre.

²⁰² Voir la note 161 ci-dessus.

@

Poésies de l'époque des Thang

21. Pensées d'automne ¹

Voici déjà le temps où, dans la montagne, on voit tourbillonner les
feuilles jaunies,
Montons en haut de cette tour, d'où la vue peut s'étendre au loin.
Du côté de la mer, des nuages gris allongent leurs formes
déchirées ;
Partout c'est l'automne qui s'annonce à nos yeux attristés.

Les hordes tartares s'amoncellent aux frontières du Kobi ².
Hélas ! voilà l'ambassadeur des Han qui revient par la porte de jade
³ ;
Reviendront-ils un jour ceux que la guerre réclame !
Le parfum de la fleur se consume dans le vide ; sa tête se penche,
elle dépérit.

*

²¹¹ Le poète fait parler la femme d'un soldat.

²¹² Voir la note 161 ci-dessus.

²¹³ *Yu-mên*. C'était une des portes fortifiées de la Grande Muraille. Le retour précipité de l'ambassadeur par cette porte indique qu'il a échoué dans ses propositions de paix.

@

22. Offert à un ami qui partait pour un long voyage

Le jour d'hier qui m'abandonne, je ne saurais le retenir ;
Le jour d'aujourd'hui qui trouble mon cœur, je ne saurais en écarter
l'amertume.

Les oiseaux de passage arrivent déjà, par vols nombreux que nous
ramène le vent d'automne.

Je vais monter au belvédère, et remplir ma tasse en regardant au
loin.

Je songe aux grands poètes des générations passées ;
Je me délecte à lire leurs vers si pleins de grâce et de vigueur.
Moi aussi, je me sens une verve puissante et des inspirations qui
voudraient prendre leur essor ;
Mais pour égaler ces sublimes génies, il faudrait s'élever jusqu'au
ciel pur, et voir les astres de plus près.

C'est en vain qu'armé d'une épée, on chercherait à trancher le fil
de l'eau ;

C'est en vain qu'en remplissant ma tasse, j'essaierais de noyer
mon chagrin.

L'homme, dans cette vie, quand les choses ne sont pas en
harmonie avec ses désirs,

Ne peut que se jeter dans une barque, les cheveux au vent, et
s'abandonner au caprice des flots.

@

23. Le cri des corbeaux à l'approche de la nuit

Près de la ville, qu'enveloppent des nuages de poussière jaune¹, les corbeaux se rassemblent pour passer la nuit.

Ils volent en croassant, au-dessus des arbres ; ils perchent dans les branches, en s'appelant entre eux.

La femme du guerrier, assise à son métier, tissait de la soie brochée ;

Les cris des corbeaux lui arrivent, à travers les stores empourprés par les derniers rayons du soleil.

Elle arrête sa navette. Elle songe avec découragement à celui qu'elle attend toujours.

Elle gagne silencieusement sa couche solitaire, et ses larmes tombent comme une pluie d'été².

*

²³¹ Dans les poésies des Thang, des *nuages de poussière jaune* indiquent toujours le voisinage des Tartares et désignent les tourbillons de poussière que soulevaient leurs nombreux chevaux.

²³² Avec les traditions européennes, ce croassement des corbeaux devrait éveiller l'idée d'un champ de bataille jonché de cadavres, et l'on attribuerait les larmes de la jeune femme aux présages de sinistre augure que ce bruit ferait naître dans son esprit. Il n'en est pas de même chez les Chinois. Le cri des corbeaux, à l'approche de la nuit, est pris pour un appel du mâle qui cherche sa compagne afin de percher auprès d'elle, et de celle-ci qui lui répond. Bien que l'impression définitive soit toujours une impression de tristesse, on voit que l'association des idées se produit différemment.

On rencontrera souvent ce fait de certains spectacles de la nature, de certaines images ayant également impressionné les Chinois et les Occidentaux, mais ayant pris, dans le langage symbolique de la poésie, des significations très différentes.

Poésies de l'époque des Thang

24. La chanson du chagrin ¹

Le maître de céans a du vin, mais ne le versez pas encore :
Attendez que je vous aie chanté *la Chanson du chagrin*.
Quand le chagrin vient, si je cesse de chanter ou de rire,
Personne, dans ce monde, ne connaîtra les sentiments de mon
cœur.

Seigneur, vous avez quelques mesures de vin,
Et moi je possède un luth long de trois pieds ² ;
Jouer du luth et boire du vin sont deux choses qui vont bien
ensemble.

Une tasse de vin vaut, en son temps, mille onces d'or.

Bien que le ciel ne périsse point, bien que la terre soit de longue
durée,

Combien pourra durer pour nous la possession de l'or et du jade ?

Cent ans au plus. Voilà le terme de la plus longue espérance.

Vivre et mourir une fois, voilà ce dont tout homme est assuré.

Écoutez là-bas, sous les rayons de la lune, écoutez le singe accroupi
qui pleure, tout seul, sur les tombeaux ³.

Et maintenant remplissez ma tasse ; il est temps de la vider d'un
seul trait.

*

²⁴¹ Les strophes de cette pièce sont entrecoupées, dans le texte original, par les mots répétés, *Pei lai ho ! Pei lai ho !* (le chagrin arrive ! le chagrin

Poésies de l'époque des Thang

arrive !) qui en forment ce que nous appellerions le refrain, et qui sont aussi le titre de la chanson. Si je n'ai pas cru devoir conserver cette forme dans la traduction, c'est qu'en chinois l'intention de ces trois mots réunis est de produire une imitation des sanglots, qui ne peut subsister en français.

La Chanson du chagrin est précédée de *la Chanson du rire*, où le rire est imité d'une manière analogue, par le refrain *siao hy hou, siao hy hou*, composé du mot *rire*, suivi de deux onomatopées sans autre valeur que leur son.

L'auteur s'y moque de toutes les ambitions et de toutes les inconséquences humaines avec son scepticisme habituel.

« Ne voyez-vous point, dit-il, que prendre la forme d'un crochet fut, de toute Antiquité, le moyen sûr d'arriver aux honneurs et à la fortune ; tandis que demeurer droit comme une corde de luth a toujours été la recette infailible pour mourir de faim sur les grands chemins ? Riez donc, riez donc avec moi.

J'aurais voulu placer la traduction de *la Chanson du rire* à côté de celle de *la Chanson du chagrin*, comme dans l'édition chinoise, mais l'auteur y prodigue tellement les noms propres, les citations et les allusions historiques, derrière lesquelles se cachaient sans doute de nombreuses personnalités, qu'il m'eût fallu accompagner chaque vers et presque chaque mot d'une glose perpétuelle, hors de proportion avec le texte, et fatigante pour le lecteur.

²⁴² Le désir de n'introduire dans ma traduction que le moins possible de mots étrangers m'a déterminé à rendre par luth le nom de l'instrument chinois appelé *kin*, tout en reconnaissant que ce n'est point tout à fait un équivalent. Le *kin* est un instrument, ayant sept cordes, dont les Chinois ont fait usage dès la plus haute Antiquité, soit pour jouer des airs, soit pour s'accompagner en chantant. Il en est question dans les poésies chinoises aussi souvent que de la *lyre* et du *luth* chez les poètes de l'Occident, mais il y a cette différence que le *kin* n'est point une métaphore. Le poète chinois a son *kin* comme les trouvères eurent leur mandoline et les romanceros leur guitare. On ne perdra point de vue que presque tous les vers chinois sont faits pour être chantés.

Longtemps avant que les Chinois eussent inventé l'art de travailler la soie et de l'employer à la fabrication des étoffes, ils avaient trouvé le secret de s'en servir pour les instruments de musique et d'en tirer des sons très doux. Le *kin* primitif ne consistait qu'en une simple planche de bois sec et léger sur laquelle étaient tendus plusieurs fils de soie, tordus avec les doigts. Peu à peu on façonna la planche ; elle fut courbée en voûte, et l'on y observa certaines dimensions.

Les Chinois de toutes les époques ont attaché le plus grand prix à leur *kin*. Sous les Tcheou (XII^e siècle avant l'ère chrétienne), les règles pour jouer du *kin* étaient gravées dans la partie creuse de l'instrument ; les musiciens devaient les savoir par cœur. Treize points, marqués par des clous d'or, indiquaient sur la table les principales divisions des cordes. La partie sur laquelle reposaient les cordes, du côté opposé au chevalet, était une pierre sonore ; le corps de l'instrument devait être

Poésies de l'époque des Thang

fabriqué avec un bois particulier, et l'arbre dont on le tirait devait avoir été pris sur le versant d'une montagne, du côté opposé au midi.

Tous ces détails, minutieusement réglés depuis trente siècles, s'observaient encore très exactement à l'époque où le père Amiot écrivit son « Traité de la musique », inséré dans le tome VI des Mémoires concernant les Chinois.

²⁴³ Les singes, à l'état sauvage, étaient et sont encore très communs dans certaines parties de la Chine. Ils se tiennent souvent dans les lieux consacrés aux sépultures, les Chinois, pour ménager le sol cultivable, plaçant, en général, leurs tombeaux dans les sites les plus déserts et du plus difficile accès.

@